



# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

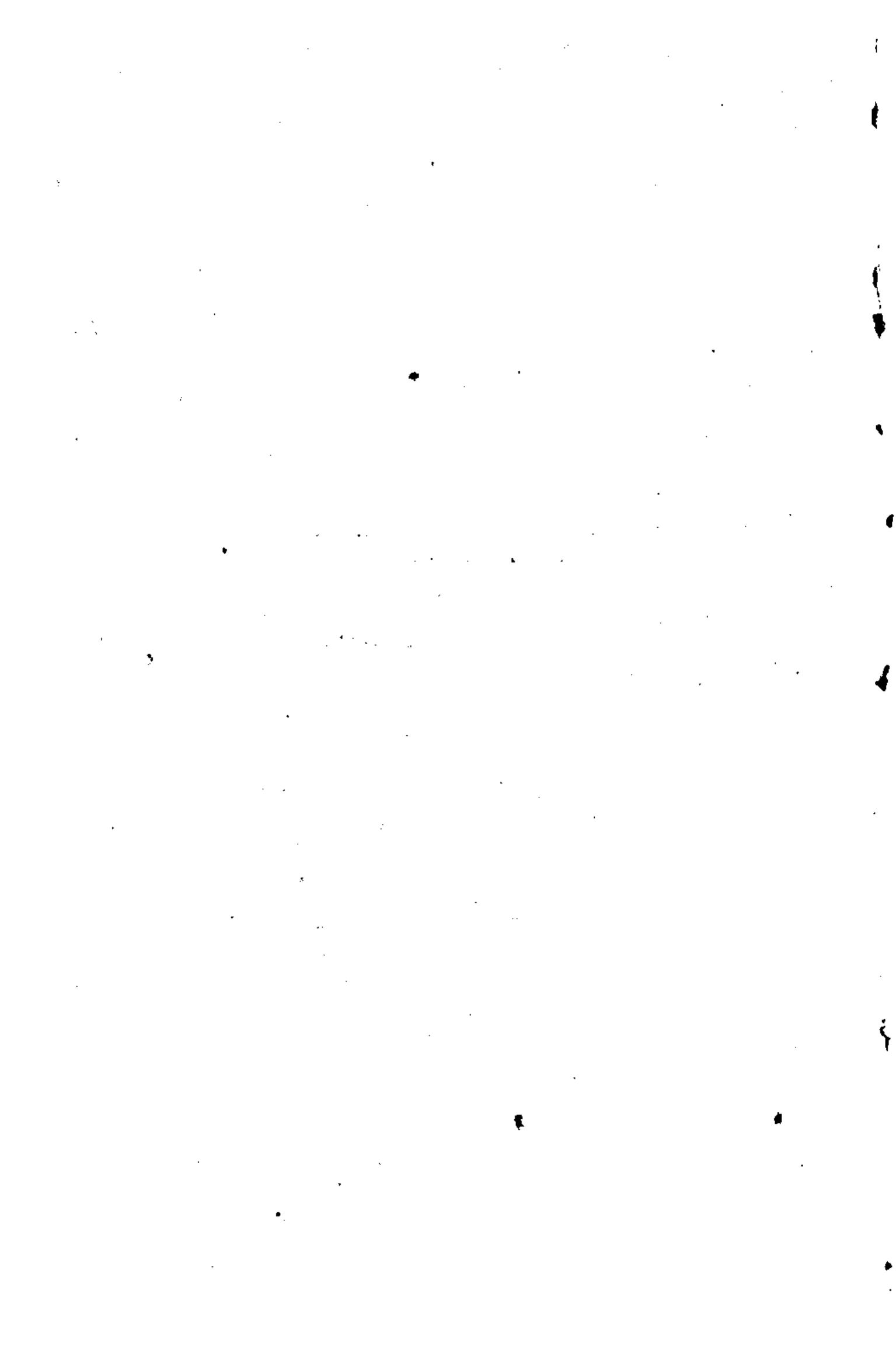
SOURCE DES IMAGES  
Google Livres



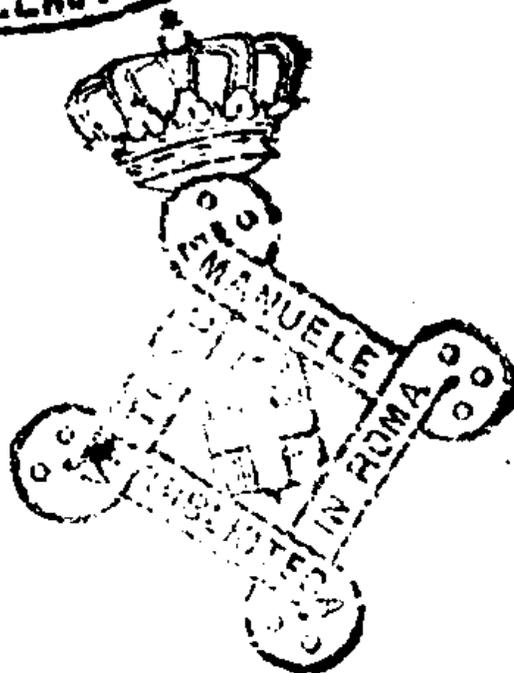
LES

**MILLE ET UNE NUITS,**

**CONTES ARABES.**



BIBLIOTECA N. 2  
ROMA  
VITTORIO EMANUELE





*Prenez la Princesse avec Damhusch, et rem-  
-portez-la ensemble dans son lit.*

LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS

PAR M. GALLAND,

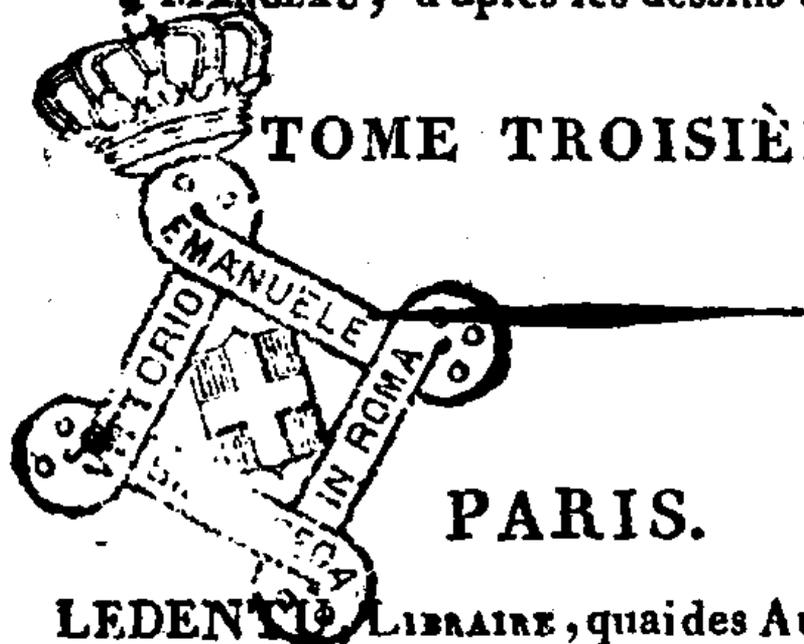


Membre de l'Académie des Inscriptions et  
Belles-Lettres, Professeur de langue arabe  
au Collège royal.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée et ornée de 36 jolies figures, gravées par  
MANCEAU, d'après les dessins de HUOT.

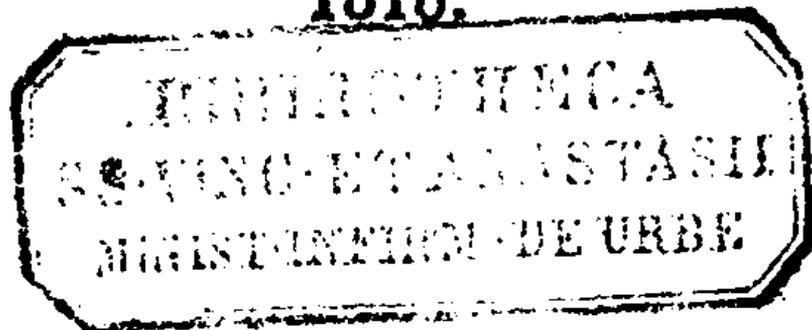
TOME TROISIÈME.



PARIS.

LEDENTIEU LIBRAIRE, quai des Augustins, n. 31;  
Et passage Feydeau, n. 28.

1818.



---

**IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT,**  
**RUE DE LA VIEILLE-MONNAIE, N. 12.**

---

---

---

LES



MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES.

---

---



CXLVI. NUIT.

« **LORSQUE** la favorite de Zobéide, poursuivait le marchand de Bagdad, vit que le calife voulait absolument qu'elle ouvrît le coffre où j'étais : « Pour celui-ci, dit-elle, votre majesté me fera, s'il lui plait, la grâce de me dispenser de lui faire voir ce qu'il y a dedans : ce sont des choses que je ne lui puis montrer qu'en présence de son épouse. »  
« Voilà qui est bien, dit le calife, je suis content; faites emporter vos coffres. » Elle les fit enlever aussitôt et porter dans sa chambre, où je commençai à respirer.

» Dès que les eunuques qui les avaient apportés se furent retirés, elle ouvrit promptement celui où j'étais prisonnier. « Sortez,

me dit-elle, en me montrant la porte d'un escalier qui conduisait à une chambre au-dessus : montez, et allez m'attendre. » Elle n'eut pas fermé la porte sur moi, que le calife entra, et s'assit sur le coffre d'où je venais de sortir. Le motif de cette visite était un mouvement de curiosité qui ne me regardait pas. Ce prince voulait faire des questions sur ce qu'elle avait vu ou entendu dans la ville. Ils s'entretinrent tous deux assez longtemps ; après quoi il la quitta enfin et se retira dans son appartement.

» Lorsqu'elle se vit libre, elle me vint trouver dans la chambre où j'étais monté, et me fit bien des excuses de toutes les alarmes qu'elle m'avait causées. « Ma peine, me dit-elle, n'a pas été moins grande que la vôtre ; vous n'en devez pas douter, puisque j'ai souffert pour l'amour de vous et pour moi qui courais le même péril. Une autre à ma place n'aurait peut-être pas eu le courage de se tirer si bien d'une occasion si délicate. Il ne fallait pas moins de hardiesse ni de présence d'esprit ; ou plutôt il fallait avoir tout l'amour que j'ai pour vous pour sortir de cet embarras ; mais rassurez-vous, il n'y a plus rien à craindre. » Après nous

être entretenus quelque temps avec beaucoup de tendresse : « Il est temps, me dit-elle, de vous reposer : couchéz-vous. Je ne manquerai pas de vous présenter demain à Zobéïde, ma maîtresse, à quelque heure du jour ; etc'est une chose facile, car le calife ne la voit que la nuit, » Rassuré par ces discours, je dormis assez tranquillement, ou si mon sommeil fut quelquefois interrompu par des inquiétudes, ce furent des inquiétudes agréables, causées par l'espérance de posséder une dame qui avait tant d'esprit et de beauté.

» Le lendemain, la favorite de Zobéïde, avant que de me faire paraître devant sa maîtresse, m'instruisit de la manière dont je devais soutenir sa présence, me dit à peu près les questions que cette princesse me ferait, et me dicta les réponses que j'y devais faire. Après cela, elle me conduisit dans une salle où tout était d'une propreté, d'une richesse et d'une magnificence surprenantes. Je n'y étais pas entré, que vingt dames esclaves, d'un âge déjà avancé, toutes vêtues d'habits riches et uniformes, sortirent du cabinet de Zobéïde, et vinrent se ranger devant un trône en deux files égales, avec une

grande modestie. Elles furent suivies de vingt autres dames toutes jeunes , et habillées de la même sorte que les premières , avec cette différence pourtant que leurs habits avaient quelque chose de plus galant. Zobéide parut au milieu de celles-ci avec un air majestueux, et si chargée de pierreries et de toutes sortes de joyaux , qu'à peine pouvait-elle marcher. Elle alla s'asseoir sur le trône. J'oubliais de vous dire que sa dame favorite l'accompagnait , et qu'elle demeura debout à sa droite , pendant que les dames esclaves , un peu plus éloignées , étaient en foule des deux côtés du trône.

» D'abord que la femme du calife fut assise , les esclaves qui étaient entrées les premières , me firent signe d'approcher. Je m'avançai au milieu des deux rangs qu'elles formaient , et me prosternai la tête contre le tapis qui était sous les pieds de la princesse. Elle m'ordonna de me relever , et me fit l'honneur de s'informer de mon nom , de ma famille et de l'état de ma fortune , à quoi je satisfis assez à son gré. Je m'en aperçus non-seulement à son air , elle me le fit même connaître par les choses qu'elle eut la bonté de me dire. « J'ai bien de la joie , me dit-

elle , que ma fille ( c'est ainsi qu'elle appelait sa dame favorite ), car je la regarde comme telle , après le soin que j'ai pris de son éducation, ait fait un choix dont je suis contente ; je l'approuve et je consens que vous vous mariiez tous deux. J'ordonnerai moi-même les apprêts de vos noces ; mais auparavant, j'ai besoin de ma fille pour dix jours : pendant ce temps-là , je parlerai au calife et obtiendrai son consentement, et vous demeurerez ici ; on aura soin de vous. »

En achevant ces paroles , Scheherazade aperçut le jour et cessa de parler. Le lendemain , elle reprit la parole de cette manière :

---

---

## CXLVII. NUIT.

« JE demeurai donc dix jours dans l'appartement des dames du calife , continua le marchand de Bagdad. Durant tout ce temps-là , je fus privé du plaisir de voir la dame favorite ; mais on me traita si bien par son ordre , que j'eus sujet d'ailleurs d'être très-satisfait.

» Zobéide entretint le calife de la réso-

lution qu'elle avait prise de marier sa favorite ; et ce prince , en lui laissant la liberté de faire là-dessus ce qui lui plairait, accorda une somme considérable à la favorite pour contribuer de sa part à son établissement. Les dix jours écoulés , Zobéide fit dresser le contrat de mariage qui lui fut apporté en bonne forme. Les préparatifs des noces se firent : on appela les musiciens, les danseurs et les danseuses , et il y eut pendant neuf jours de grandes réjouissances dans le palais. Le dixième jour étant destiné pour la dernière cérémonie du mariage , la dame favorite fut conduite au bain d'un côté, et moi d'un autre ; et sur le soir , m'étant mis à table , on me servit toutes sortes de mets et de ragoûts : entre autres , un ragoût à l'ail , comme celui dont on vient de me forcer de manger. Je le trouvai si bon , que je ne touchai presque point aux autres mets. Mais , pour mon malheur , m'étant levé de table , je me contentai de m'essuyer les mains au lieu de les bien laver ; et c'était une négligence qui ne m'était jamais arrivée jusqu'alors.

» Comme il était nuit, on suppléa à la

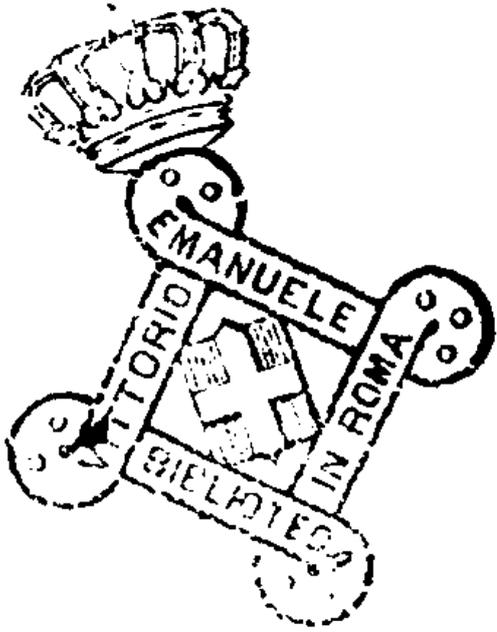
clarté du jour par une grande illumination dans l'appartement des dames. Les instrumens se firent entendre ; on dansa , on fit mille jeux : tout le palais retentissait de cris de joie. On nous introduisit , ma femme et moi , dans une grande salle , où l'on nous fit asseoir sur deux trônes. Les femmes qui la servaient lui firent changer plusieurs fois d'habits , et lui peignirent le visage de différentes manières , selon la coutume pratiquée au jour des noces ; et chaque fois qu'on lui changeait d'habillement , on me la faisait voir.

» Enfin toutes ces cérémonies finirent , et l'on nous conduisit dans la chambre nuptiale. D'abord qu'on nous y eut laissés seuls , je m'approchai de mon épouse pour l'embrasser ; mais au lieu de répondre à mes transports , elle me repoussa fortement , et se mit à faire des cris épouvantables qui attirèrent bientôt dans la chambre toutes les dames de l'appartement , qui voulurent savoir le sujet de ses cris. Pour moi , saisi d'un long étonnement , j'étais demeuré immobile , sans avoir eu seulement la force de lui en demander la cause. « Notre chère sœur , lui dirent-elles , que vous est-il donc arrivé de-

puis le peu de temps que nous vous avons quittée ? Apprenez-le-nous , afin que nous vous secourions. » « Otez, s'écria-t-elle, ôtez-moi de devant les yeux ce vilain homme que voilà. » « Hé, madame, lui dis-je, en quoi puis-je avoir eu le malheur de mériter votre colère ? » « Vous êtes un vilain, me répondit-elle en furie, vous avez mangé de l'ail, et vous ne vous êtes pas lavé les mains ! Croyez-vous que je veuille souffrir qu'un homme si malpropre s'approche de moi pour m'empester ? Couchez-le par terre, ajouta-t-elle en s'adressant aux dames, et qu'on m'apporte un nerf de bœuf. » Elles me renversèrent aussitôt, et tandis que les unes me tenaient par les bras et les autres par les pieds, ma femme, qui avait été servie en diligence, me frappa impitoyablement jusqu'à ce que les forces lui manquèrent. Alors elle dit aux dames : « Prenez-le : qu'on l'envoie au lieutenant de police, et qu'on lui fasse couper la main dont il a mangé du ragoût à l'ail. » « A ces paroles, je m'écriai : « Grand Dieu ! je suis rompu et brisé de coups, et pour surcroît d'affliction, on me condamne encore à avoir la main coupée ! Et pourquoi ? pour avoir mangé



*Vous êtes un vilain, vous avez mangé de l'ail,  
et vous ne vous êtes pas lavé les mains.*



d'un ragoût à l'ail, et pour avoir oublié de me laver les mains ! Quelle colère pour un si petit sujet ! Peste soit du ragoût à l'ail ! Maudit soit le cuisinier qui l'a apprêté, et celui qui l'a servi ! »

La sultane Scheherazade remarquant qu'il était jour, s'arrêta en cet endroit. Schahriar se leva, en riant de toute sa force de la colère de la dame favorite, et fort curieux d'apprendre le dénouement de cette histoire.

## CXLVIII°. NUIT.

**L**E lendemain, Scheherazade, réveillée avant le jour, reprit ainsi le fil de son discours de la nuit précédente :

« Toutes les dames, dit le marchand de Bagdad, qui m'avaient vu recevoir mille coups de nerf de bœuf, eurent pitié de moi, lorsqu'elles entendirent parler de me faire couper la main. « Notre chère sœur et notre bonne dame, dirent-elles à la favorite, vous poussez trop loin votre ressentiment. C'est un homme, à la vérité, qui ne sait pas vivre, qui ignore votre rang et les égards

que vous méritez ; mais nous vous supplions de ne pas prendre garde à la faute qu'il a commise, et de la lui pardonner. » « Je ne suis pas satisfaite, reprit-elle ; je veux qu'il apprenne à vivre, et qu'il porte des marques si sensibles de sa malpropreté, qu'il ne s'avisera de sa vie de manger d'un ragoût à l'ail, sans se souvenir ensuite de se laver les mains. » Elles ne se rebutèrent pas de son refus, elles se jetèrent à ses pieds, et lui baisant la main : « Notre bonne dame, lui dirent-elles, au nom de Dieu, modérez votre colère, et accordez-nous la grâce que nous vous demandons. » Elle ne leur répondit rien, mais elle se leva ; et après m'avoir dit mille injures, elle sortit de la chambre. Toutes les dames la suivirent, et me laissèrent seul dans une affliction inconcevable.

« Je demeurai dix jours sans voir personne qu'une vieille esclave qui venait m'apporter à manger. Je lui demandai des nouvelles de la dame favorite. « Elle est malade, me dit la vieille esclave, de l'odeur empoisonnée que vous lui avez fait respirer. Pourquoi aussi n'avez-vous pas eu soin de vous laver les mains après avoir mangé de ce maudit ragoût à l'ail ? » « Est-il possible,

dis-je alors en moi-même, que la délicatesse de ces dames soit si grande, et qu'elles soient si vindicatives pour une faute si légère ? » J'aimais cependant ma femme, malgré sa cruauté, et je ne laissai pas de la plaindre.

» Un jour l'esclave me dit : « Votre épouse est guérie, elle est allée au bain, et elle m'a dit qu'elle vous viendrait voir demain. Ainsi, ayez encore patience, et tâchez de vous accommoder à son humeur. C'est d'ailleurs une personne très-sage, très-raisonnable et très-chérie de toutes les dames qui sont auprès de Zobéide, notre respectable maîtresse. »

» Véritablement ma femme vint le lendemain, et me dit d'abord : « Il faut que je sois bien bonne de venir vous revoir après l'offense que vous m'avez faite. Mais je ne puis me résoudre à me réconcilier avec vous, que je ne vous aie puni comme vous le méritez, pour ne vous être pas lavé les mains après avoir mangé d'un ragoût à l'ail. » En achevant ces mots, elle appela des dames, qui me couchèrent par terre par son ordre ; et après qu'elles m'eurent lié, elle prit un rasoir, et eut la barbarie de me couper elle-

même les quatre pouces. Une des dames appliqua d'une certaine racine pour arrêter le sang ; mais cela n'empêcha pas que je ne m'évanouisse par la quantité que j'en avais perdu , et par le mal que j'avais souffert.

» Je revins de mon évanouissement, et l'on me donna du vin à boire pour me faire reprendre des forces. « Ah, madame, dis-je alors à mon épouse, si jamais il m'arrive de manger d'un ragoût à l'ail, je vous jure qu'au lieu d'une fois, je me laverai les mains six-vingts fois avec du kali, de la cendre de la même plante et du savon. »

« Hé bien, dit ma femme, à cette condition, je veux bien oublier le passé, et vivre avec vous comme avec mon mari. »

» Voilà, seigneur, ajouta le marchand de Bagdad en s'adressant à la compagnie, la raison pourquoi vous avez vu que j'ai refusé de manger du ragoût à l'ail qui était devant moi..... »

Le jour qui commençait à paraître, ne permit pas à Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais le lendemain, elle reprit la parole en ces termes :

---

---

## CXLIX. NUIT.

**SIRE**, le marchand de Bagdad acheva de raconter ainsi son histoire :

« Les dames n'appliquèrent pas seulement sur mes plaies de la racine que j'ai dite pour éteindre le sang, elles y mirent aussi du baume de la Mecque, qu'on ne pouvait pas soupçonner d'être falsifié, puisqu'elles l'avaient pris dans l'apothicairerie du calife. Par la vertu de ce baume admirable, je fus parfaitement guéri en peu de jours, et nous demeurâmes ensemble, ma femme et moi, dans la même union que si je n'eusse jamais mangé de ragoût à l'ail. Mais comme j'avais toujours joui de ma liberté, je m'ennuyais fort d'être enfermé dans le palais du calife; néanmoins je n'en voulais rien témoigner à mon épouse, de peur de lui déplaire. Elle s'en aperçut; elle ne demandait pas mieux elle-même que d'en sortir. La reconnaissance seule la retenait auprès de Zobéide. Mais elle avait de l'esprit, et elle représenta si bien à sa maîtresse la contrainte où j'étais de ne pas

vivre dans la ville avec les gens de ma condition, comme j'avais toujours fait, que cette bonne princesse aima mieux se priver du plaisir d'avoir auprès d'elle sa favorite, que de ne lui pas accorder ce que nous souhaitions tous les deux également.

» C'est pourquoi, un mois après notre mariage, je vis paraître mon épouse avec plusieurs eunuques qui portaient chacun un sac d'argent. Quand ils se furent retirés : « Vous ne m'avez rien marqué, dit-elle, de l'ennui que vous cause le séjour de la cour; mais je m'en suis fort bien aperçue, et j'ai heureusement trouvé moyen de vous rendre content. Zobéide, ma maîtresse, nous permet de nous retirer du palais, et voilà cinquante mille sequins dont elle nous fait présent pour nous mettre en état de vivre commodément dans la ville. Prenez-en dix mille, et allez nous acheter une maison. »

» J'en eus bientôt trouvé une pour cette somme; et l'ayant fait meubler magnifiquement, nous y allâmes loger. Nous primes un grand nombre d'esclaves de l'un et de l'autre sexe, et nous nous donnâmes un fort bel équipage. Enfin, nous commençâmes à mener une vie fort agréable; mais

elle ne fut pas de longue durée. Au bout d'un an, ma femme tomba malade, et mourut en peu de jours.

» J'aurais pu me remarier et continuer de vivre honorablement à Bagdad; mais l'envie de voir le monde m'inspira un autre dessein. Je vendis ma maison, et après avoir acheté plusieurs sortes de marchandises, je me joignis à une caravane, et passai en Perse. De là, je pris la route de Samarcande (1), d'où je suis venu m'établir en cette ville. »

» Voilà, sire, dit le pourvoyeur qui parlait au sultan de Casgar, l'histoire que raconta hier ce marchand de Bagdad à la compagnie où je me trouvais. « Cette histoire, dit le sultan, a quelque chose d'extraordinaire; mais elle n'est pas comparable à celle du petit bossu. » Alors le médecin juif s'étant avancé, se prosterna devant le trône de ce prince, et lui dit en se relevant : « Sire, si votre majesté veut avoir aussi la bonté de m'écouter, je me flatte qu'elle sera satisfaite de l'histoire que j'ai à lui

---

(1) Samarcande, ancienne et grande ville d'Asie, capitale du royaume du même nom.

conter. » « Hé bien, parle, lui dit le sultan; mais si elle n'est pas plus surprenante que celle du bossu, n'espère pas que je te donne la vie..... »

La sultane Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'il était jour. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

## CL<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, dit Scheherazade, le médecin juif voyant le sultan de Casgar disposé à l'entendre, prit ainsi la parole :

## HISTOIRE

RACONTÉE PAR LE MÉDECIN JUIF.

« **SIRE**, pendant que j'étudiais en médecine à Damas, et que je commençais à y exercer ce bel art avec quelque réputation, un esclave me vint chercher pour aller voir un malade chez le gouverneur de la ville. Je m'y rendis, et l'on m'introduisit dans une chambre où je trouvai un jeune homme très-bien fait, fort abattu du mal qu'il souff-

frait. Je le saluai en m'asseyant près de lui ; il ne répondit point à mon compliment , mais il me fit signe des yeux pour me marquer qu'il m'entendait , et qu'il me remerciait. « Seigneur , lui dis-je , je vous prie de me donner la main , que je vous tâte le pouls. » Au lieu de tendre la main droite , il me présenta la gauche , de quoi je fus extrêmement surpris. » Voilà , dis-je en moi-même , une grande ignorance , de ne savoir pas que l'on présente la main droite à un médecin , et non pas la gauche. » Je ne laissai pas de lui tâter le pouls ; et après avoir écrit une ordonnance , je me retirai.

» Je continuai mes visites pendant neuf jours ; et toutes les fois que je lui voulus tâter le pouls , il me tendit la main gauche. Le dixième jour , il me parut se bien porter , et je lui dis qu'il n'avait plus besoin que d'aller au bain. Le gouverneur de Damas , qui était présent , pour me marquer combien il était content de moi , me fit revêtir en sa présence d'une robe très-riche , en me disant qu'il me faisait médecin de l'hôpital de la ville , et médecin ordinaire de sa maison , où je pouvais aller librement manger à sa table quand il me plairait.



» Le jeune homme me fit aussi de grandes amitiés, et me pria de l'accompagner au bain. Nous y entrâmes; et quand ses gens l'eurent déshabillé, je vis que la main droite lui manquait. Je remarquai même qu'il n'y avait pas long-temps qu'on la lui avait coupée; c'était aussi la cause de sa maladie, que l'on m'avait cachée; et tandis qu'on y appliquait des médicamens propres à le guérir promptement, on m'avait appelé pour empêcher que la fièvre qui l'avait pris, n'eût de mauvaises suites. Je fus assez surpris et fort affligé de le voir en cet état; il le remarqua bien sur mon visage. « Médecin, me dit-il, ne vous étonnez pas de me voir la main coupée; je vous en dirai quelque jour le sujet, et vous entendrez une histoire des plus surprenantes. »

» Après que nous fûmes sortis du bain, nous nous mîmes à table; nous nous entretenîmes ensuite, et il me demanda s'il pouvait, sans altérer sa santé, s'aller promener hors de la ville, au jardin du gouverneur. Je lui répondis que non-seulement il le pouvait, mais qu'il lui était même très-salutaire de prendre l'air. « Si cela est, répliqua-t-il, et que vous vouliez bien me

tenir compagnie, je vous conterai là mon histoire. » Je repartis que j'étais tout à lui le reste de la journée. Aussitôt il commanda à ses gens d'apporter de quoi faire la collation; puis nous partîmes et nous nous rendîmes au jardin du gouverneur. Nous y fîmes deux ou trois tours de promenade; et après nous être assis sur un tapis que ses gens étendirent sous un arbre qui faisait un bel ombrage, le jeune homme me fit de cette sorte le récit de son histoire :

« Je suis né à Moussoul, et ma famille est une des plus considérables de la ville. Mon père était l'aîné de dix enfans que mon aïeul laissa en mourant, tous en vie et mariés. Mais de ce grand nombre de frères, mon père fut le seul qui eut des enfans, encore n'eut-il que moi. Il prit un très-grand soin de mon éducation, et me fit apprendre tout ce qu'un enfant de ma condition ne devait pas ignorer.....

« Mais, sire, dit Scheherazade en s'arrêtant en cet endroit, l'aurore qui paraît m'impose silence. » A ces mots, elle se tut, et le sultan se leva.

---

---

## CLI°. NUIT.

**L**E lendemain, Scheherazade reprit la suite de son discours de la nuit précédente. Le médecin juif, dit-elle, continuant de parler au sultan de Casgar :

« Le jeune homme de Moussoul, ajouta-t-il, poursuivit ainsi son histoire :

« J'étais déjà grand, et je commençais à fréquenter le monde, lorsqu'un vendredi je me trouvai à la prière de midi avec mon père et mes oncles, dans la grande mosquée de Moussoul. Après la prière, tout le monde se retira, hors mon père et mes oncles, qui s'assirent sur le tapis qui régnait par toute la mosquée. Je m'assis aussi avec eux; et s'entretenant de plusieurs choses, la conversation tomba insensiblement sur les voyages. Ils vantèrent les beautés et les singularités de quelques royaumes et de leurs villes principales; mais un de mes oncles dit que si l'on en voulait croire le rapport uniforme d'une infinité de voyageurs, il n'y avait pas au monde un plus beau pays que l'Égypte, et un plus beau fleuve que le Nil; et ce qu'il en raconta

m'en donna une si grande idée, que dès ce moment je conçus le désir d'y voyager. Ce que mes autres oncles purent dire pour donner la préférence à Bagdad et au Tigre, en appelant Bagdad le véritable séjour de la religion musulmane et la métropole de toutes les villes de la terre, ne fit pas la même impression sur moi. Mon père appuya le sentiment de celui de ses frères qui avait parlé en faveur de l'Égypte, ce qui me causa beaucoup de joie. « Quoi qu'on en veuille dire, s'écria-t-il, qui n'a pas vu l'Égypte, n'a pas vu ce qu'il y a de plus singulier au monde. La terre y est toute d'or, c'est-à-dire, si fertile, qu'elle enrichit ses habitans. Toutes les femmes y charment, ou par leur beauté, ou par leurs manières agréables. Si vous me parlez du Nil, y a-t-il un fleuve plus admirable ? Quelle eau fut jamais plus légère et plus délicieuse ? Le limon même qu'il entraîne avec lui dans son débordement, n'engraisse-t-il pas les campagnes, qui produisent sans travail mille fois plus que les autres terres avec toute la peine que l'on prend à les cultiver ? Ecoutez ce qu'un poëte, obligé d'abandonner l'Égypte, disait aux Egyptiens :

« Votre Nil vous comble tous les jours  
» de biens ; c'est pour vous uniquement  
» qu'il vient de si loin. Hélas ! en m'éloi-  
» gnant de vous , mes larmes vont couler  
» aussi abondamment que ses eaux. Vous  
» allez continuer de jouir de ses douceurs ,  
» tandis que je suis condamné à m'en pri-  
» ver malgré moi. »

« Si vous regardez , ajouta mon père ,  
du côté de l'île que forment les deux  
branches du Nil les plus grandes, quelle va-  
riété de verdure ! quel émail de toutes sortes  
de fleurs ! quelle quantité prodigieuse de  
villes , de bourgades , de canaux et de mille  
autres objets agréables ! Si vous tournez les  
yeux de l'autre côté en remontant vers  
l'Ethiopie, combien d'autres sujets d'admi-  
ration ! Je ne puis mieux comparer la ver-  
dure de tant de campagnes arrosées par les  
différens canaux du Nil, qu'à des émeraudes  
brillantes enchâssées dans de l'argent.  
N'est-ce pas la ville de l'univers la plus  
vaste, la plus peuplée et la plus riche ,  
que le grand Caire ? Que d'édifices magni-  
fiques , tant publics que particuliers ! Si  
vous allez jusqu'aux Pyramides, vous serez  
saisis d'étonnement ; vous demcurerez im-

mobiles à l'aspect de ces masses de pierres d'une grosseur énorme qui s'élèvent jusqu'aux cieux ; vous serez obligés d'avouer qu'il faut que les Pharaons qui ont employé à les construire tant de richesses et tant d'hommes , aient surpassé tous les monarques qui sont venus après eux , non-seulement en Egypte , mais sur la terre même , en magnificence et en invention , pour avoir laissé des monumens si dignes de leur mémoire. Ces monumens si anciens, que les savans ne sauraient convenir entre eux du temps qu'on les a élevés , subsistent encore aujourd'hui et dureront autant que les siècles. Je passe sous silence les villes maritimes du royaume d'Egypte , comme Damiette , Rosette , Alexandrie , où je ne sais combien de nations vont chercher mille sortes de grains et de toiles , et mille autres choses pour la commodité et les délices des hommes. Je vous en parle avec connaissance : j'y ai passé quelques années de ma jeunesse , que je compterai , tant que je vivrai , pour les plus agréables de toute ma vie. »

Scheherazade parlait ainsi lorsque la lumière du jour qui commençait à naître ,

vint frapper ses yeux : elle demeura aussitôt dans le silence ; mais sur la fin de la nuit suivante , elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

---

---

## CLII°. NUIT.

« **M**ES oncles n'eurent rien à répliquer à mon père , poursuivit le jeune homme de Moussoul , et demeurèrent d'accord de tout ce qu'il venait de dire du Nil , du Caire et de tout le royaume d'Egypte. Pour moi , j'en eus l'imagination si remplie , que je n'en dormis pas de la nuit. Peu de temps après , mes oncles firent bien connaître eux-mêmes combien ils avaient été frappés du discours de mon père. Ils lui proposèrent de faire tous ensemble le voyage d'Egypte : il accepta la proposition ; et comme ils étaient riches marchands , ils résolurent de porter avec eux des marchandises qu'ils y pussent débiter. J'appris qu'ils faisaient les préparatifs de leur départ : j'allai trouver mon père ; je le suppliai , les larmes aux yeux , de me permettre de l'accompagner , et de m'accorder un fonds de

marchandises pour en faire le débit moi-même. « Vous êtes encore trop jeune , me dit-il , pour entreprendre le voyage d'Égypte : la fatigue en est trop grande ; et de plus , je suis persuadé que vous vous y perdriez. » Ces paroles ne m'ôtèrent pas l'envie de voyager : j'employai le crédit de mes oncles auprès de mon père : ils obtinrent enfin que j'irais seulement jusqu'à Damas , où ils me laisseraient pendant qu'ils continueraient leur voyage jusqu'en Égypte. « La ville de Damas , dit mon père , a aussi ses beautés , et il faut qu'il se contente de la permission que je lui donne d'aller jusquelà. » Quelque désir que j'eusse de voir l'Égypte , après ce que je lui en avais ouï dire , il était mon père , je me soumis à sa volonté.

» Je partis donc de Moussoul avec mes oncles et lui. Nous traversâmes la Mésopotamie ; nous passâmes l'Euphrate ; nous arrivâmes à Alep , où nous séjournâmes peu de jours ; et de là nous nous rendîmes à Damas , dont l'abord me surprit très-agréablement. Nous logeâmes tous dans un même khan. Je vis une ville grande , peuplée , remplie de beau monde et très-bien

fortifiée. Nous employâmes quelques jours à nous promener dans tous ces jardins délicieux qui sont aux environs , comme nous le pouvons voir d'ici ; et nous convînmes que l'on avait raison de dire que Damas était au milieu d'un paradis. Mes oncles enfin songèrent à continuer leur route ; ils prirent soin auparavant de vendre mes marchandises ; ce qu'ils firent si avantageusement pour moi , que j'y gagnai cinq cents pour cent. Cette vente produisit une somme considérable , dont je fus ravi de me voir possesseur.

» Mon père et mes oncles me laissèrent donc à Damas, et poursuivirent leur voyage. Après leur départ , j'eus une grande attention à ne pas dépenser mon argent inutilement. Je louai néanmoins une maison magnifique : elle était toute de marbre , ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur ; elle avait un jardin où l'on voyait de très-beaux jets d'eau. Je la meublai , non pas à la vérité aussi richement que la magnificence du lieu le demandait , mais du moins assez proprement pour un jeune homme de ma condition. Elle avait autrefois appartenu à un des principaux seigneurs de la ville ,

nommé Modoun Abdalraham , et elle appartenait alors à un riche marchand joaillier , à qui je n'en payais que deux scherifs (1) par mois. J'avais un assez grand nombre de domestiques ; je vivais honorablement ; je donnais quelquefois à manger aux gens avec qui j'avais fait connaissance, et quelquefois j'allais manger chez eux : c'est ainsi que je passais le temps à Damas , en attendant le retour de mon père. Aucune passion ne troublait mon repos ; et le commerce des honnêtes gens faisait mon unique occupation.

» Un jour que j'étais assis à la porte de ma maison , et que je prenais le frais , une dame fort proprement habillée , et qui paraissait fort bien faite , vint à moi , et me demanda si je ne vendais pas des étoffes. En disant cela , elle entra dans le logis.....

En cet endroit , Scheherazade voyant qu'il était jour , se tut ; et la nuit suivante , elle reprit la parole dans ces termes :

---

(1) Un scherif est la même chose qu'un sequin.

---

---

**CLIII<sup>e</sup>. NUIT.**

« **QUAND** je vis, dit le jeune homme de Moussoul, que la dame était entrée dans ma maison, je me levai, je fermai la porte, et je la fis entrer dans une salle où je la priai de s'asseoir. « Madame, lui dis-je ; j'ai eu des étoffes qui étaient dignes de vous être montrées ; mais je n'en ai plus présentement, et j'en suis très-fâché. » Elle ôta le voile qui lui couvrait le visage, et fit briller à mes yeux une beauté dont la vue me fit sentir des mouvemens que je n'avais point encore sentis. « Je n'ai pas besoin d'étoffes, me répondit-elle ; je viens seulement pour vous voir et passer la soirée avec vous, si vous l'avez pour agréable : je ne vous demande qu'une légère collation. »

» Ravi d'une si bonne fortune, je donnai ordre à mes gens de nous apporter plusieurs sortes de fruits et des bouteilles de vin. Nous fûmes servis promptement, nous mangeâmes, nous bûmes, nous nous réjouîmes jusqu'à minuit ; enfin, je n'avais point encore passé de nuit si agréablement que je passai celle-là. Le lendemain matin,

je voulus mettre dix scherifs dans la main de la dame ; mais elle la retira brusquement. « Je ne suis pas venue vous voir dans un esprit d'intérêt, et vous me faites une injure. Bien loin de recevoir de l'argent de vous, je veux que vous en receviez de moi ; autrement je ne vous reverrai plus. » En même temps elle tira dix scherifs de sa bourse, et me força de les prendre. « Attendez-moi dans trois jours, me dit-elle, après le coucher du soleil. » A ces mots, elle prit congé de moi ; et je sentis qu'en partant, elle emportait mon cœur avec elle.

» Au bout de trois jours, elle ne manqua pas de venir à l'heure marquée ; et je ne manquai pas de la recevoir avec toute la joie d'un homme qui l'attendait impatiemment. Nous passâmes la soirée et la nuit comme la première fois ; et le lendemain en me quittant, elle promit de me revenir voir encore dans trois jours : mais elle ne voulut point partir que je n'eusse reçu dix nouveaux scherifs.

» Etant revenue pour la troisième fois, et lorsque le vin nous eut échauffés tous deux, elle me dit : « Mon cher cœur, que pensez-vous de moi ? ne suis-je pas belle et

amusante ? » « Madame, lui répondis-je, cette question, ce me semble, est assez inutile : toutes les marques d'amour que je vous donne doivent vous persuader que je vous aime. Je suis charmé de vous voir et de vous posséder ; vous êtes ma reine, ma sultane ; vous faites tout le bonheur de ma vie. » « Ah, je suis assurée, me dit-elle, que vous cesseriez de tenir ce langage, si vous aviez vu une dame de mes amies qui est plus jeune et plus belle que moi : elle a l'humeur si enjouée, qu'elle ferait rire les gens les plus mélancoliques. Il faut que je vous l'amène ici. Je lui ai parlé de vous ; et sur ce que je lui en ai dit, elle meurt d'envie de vous voir. Elle m'a prié de lui procurer ce plaisir ; mais je n'ai pas osé la satisfaire sans vous en avoir parlé auparavant. » « Madame, repris-je, vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais quelque chose que vous me puissiez dire de votre amie, je défie tous ses attraits de vous ravir mon cœur, qui est si fortement attaché à vous, que rien n'est capable de l'en détacher. » « Prenez-y bien garde, répliqua-t-elle, je vous avertis que je vais mettre votre amour à une étrange épreuve. »

» Nous en demeurâmes là, et le lendemain en me quittant, au lieu de dix scharifs, elle m'en donna quinze, que je fus obligé d'accepter. « Souvenez-vous, me dit-elle, que vous aurez dans deux jours une nouvelle hôtesse; songez à la bien recevoir : nous viendrons à l'heure accoutumée, après le coucher du soleil. » Je fis orner la salle, et préparer une belle collation pour le jour qu'elles devaient venir.....

Scheherazade s'interrompit en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était jour. La nuit suivante, elle reprit la parole dans ces termes :

---

---

## CLIV<sup>e</sup>. NUIT.

« SIRE, le jeune homme de Moïssoul continuant de raconter son histoire au médecin juif :

« J'attendis, dit-il, les deux dames avec impatience, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la nuit. Elles se dévoilèrent l'une et l'autre; et si j'avais été surpris de la beauté de la première, j'eus sujet de l'être

bien davantage lorsque je vis son amie. Elle avait des traits réguliers, un visage parfait, un teint vif, et des yeux si brillans, que j'en pouvais à peine soutenir l'éclat. Je la remerciai de l'honneur qu'elle me faisait, et la suppliai de m'excuser si je ne la recevais pas comme elle le méritait. « Laissons là les complimens, me dit-elle ; ce serait à moi à vous en faire sur ce que vous avez permis que mon amie m'amenât ici ; mais puisque vous voulez bien me souffrir, quittons les cérémonies, et ne songeons qu'à nous réjouir. »

» Comme j'avais donné ordre qu'on nous servît la collation d'abord que les dames seraient arrivées, nous nous mêmes bientôt à table. J'étais vis-à-vis de la nouvelle venue, qui ne cessait de me regarder en souriant. Je ne pus résister à ses regards vainqueurs, et elle se rendit maîtresse de mon cœur sans que je pusse m'en défendre. Mais elle prit aussi de l'amour en m'en inspirant ; et loin de se contraindre, elle me dit des choses assez vives.

» L'autre dame, qui nous observait, n'en fit d'abord que rire. « Je vous l'avais bien

dit, s'écria-t-elle en m'adressant la parole, que vous trouveriez mon amie charmante, et je m'aperçois que vous avez déjà violé le serment que vous m'avez fait de m'être fidèle. » « Madame, lui répondis-je en riant aussi comme elle, vous auriez sujet de vous plaindre de moi si je manquais de civilité pour une dame que vous m'avez amenée. et que vous chérissez ; vous pourriez me reprocher l'une et l'autre que je ne saurais pas faire les honneurs de ma maison. »

» Nous continuâmes de boire ; mais à mesure que le vin nous échauffait, la nouvelle dame et moi nous nous agaçions avec si peu de retenue, que son amie en conçut une jalousie violente dont elle nous donna bientôt une marque bien funeste. Elle se leva, et sortit en nous disant qu'elle allait revenir ; mais peu de momens après, la dame qui était restée avec moi, changea de visage ; il lui prit de grandes convulsions ; et enfin elle rendit l'âme entre mes bras, tandis que j'appelais du monde pour m'aider à la secourir. Je sors aussitôt, je demande l'autre dame ; mes gens me dirent qu'elle avait ouvert la porte de la rue, et qu'elle s'en était allée. Je soupçonnai alors,

et rien n'était plus véritable, que c'était elle qui avait causé la mort de son amie. Effectivement, elle avait eu l'adresse et la malice de mettre d'un poison très-violent dans la dernière tasse qu'elle lui avait présentée elle-même.

» Je fus vivement affligé de cet accident. « Que ferai-je ? dis-je alors en moi-même ; que vais-je devenir ? » Comme je crus qu'il n'y avait pas de temps à perdre, je fis lever par mes gens, à la clarté de la lune et sans bruit, une des grandes pièces de marbre dont la cour de ma maison était pavée, et fis creuser en diligence une fosse où ils enterrèrent le corps de la jeune dame. Après qu'on eut remis la pièce de marbre, je pris un habit de voyage avec tout ce que j'avais d'argent, et je fermai tout, jusqu'à la porte de ma maison, que je scellai et cachetai de mon sceau. J'allai trouver le marchand joaillier qui en était le propriétaire ; je lui payai ce que je lui devais de loyer, avec une année d'avance ; et lui donnant la clef, je le priai de me la garder : « Une affaire pressante, lui dis-je, m'oblige à m'absenter pour quelque temps ; il faut que j'aille trouver mes oncles au Caire. » Enfin je pris

congé de lui ; et dans le moment , je montai à cheval , et partis avec mes gens qui m'attendaient.....

Le jour qui commençait à paraître , imposa silence à Scheherazade en cet endroit. La nuit suivante , elle reprit son discours de cette sorte :

---

---

### CLV<sup>e</sup>. NUIT.

« **M**ON voyage fut heureux , poursuivit le jeune homme de Moussoul ; j'arrivai au Caire sans avoir fait aucune mauvaise rencontre. J'y trouvai mes oncles , qui furent fort étonnés de me voir. Je leur dis pour excuse , que je m'étais ennuyé de les attendre , et que , ne recevant d'eux aucune nouvelles , mon inquiétude m'avait fait entreprendre ce voyage. Ils me reçurent fort bien , et promirent de faire en sorte que mon père ne me sût pas mauvais gré d'avoir quitté Damas sans sa permission. Je logeai avec eux dans le même khan , et vis tout ce qu'il y avait de beau à voir au Caire.

» Comme ils avaient achevé de vendre

leurs marchandises, ils parlaient de s'en retourner à Moussoul, et ils commençaient déjà à faire les préparatifs de leur départ; mais n'ayant pas vu tout ce que j'avais envie de voir en Egypte, je quittai mes oncles, et allai me loger dans un quartier fort éloigné de leur khan, et je ne parus point qu'ils ne fussent partis. Ils me cherchèrent longtemps par toute la ville; mais ne me trouvant point, ils jugèrent que le remords d'être venu en Egypte contre la volonté de mon père, m'avait obligé de retourner à Damas sans leur en rien dire, et ils partirent dans l'espérance de m'y rencontrer et de me prendre en passant.

» Je restai donc au Caire après leur départ, et j'y demeurai trois ans pour satisfaire pleinement la curiosité que j'avais de voir toutes les merveilles de l'Egypte. Pendant ce temps-là, j'eus soin d'envoyer de l'argent au marchand joaillier, en lui mandant de me conserver sa maison; car j'avais dessein de retourner à Damas, et de m'y arrêter encore quelques années. Il ne m'arriva point d'aventure au Caire qui mérite de vous être racontée; mais vous allez, sans doute, être fort surpris de celle

que j'éprouvai quand je fus de retour à Damas.

» En arrivant en cette ville, j'allai descendre chez le marchand joaillier, qui me reçut avec joie, et qui voulut m'accompagner lui-même jusque dans ma maison, pour me faire voir que personne n'y était entré pendant mon absence. En effet, le sceau était encore en son entier sur la serrure. J'entrai, et trouvai toutes choses dans le même état où je les avais laissées.

» En nettoyant et en balayant la salle où j'avais mangé avec les dames, un de mes gens trouva un collier d'or en forme de chaîne, où il y avait d'espace en espace dix perles très-grosses et très-parfaites; il me l'apporta, et je le reconnus pour celui que j'avais vu au cou de la jeune dame qui avait été empoisonnée. Je compris qu'il s'était détaché, et qu'il était tombé sans que je m'en fusse aperçu. Je ne pus le regarder sans verser des larmes, en me souvenant d'une personne si aimable, et que j'avais vue mourir d'une manière si funeste. Je l'enveloppai et le mis précieusement dans mon sein.

» Je passai quelques jours à me remettre

de la fatigue de mon voyage; après quoi, je commençai à voir les gens avec qui j'avais fait autrefois connaissance. Je m'abandonnai à toutes sortes de plaisirs, et insensiblement je dépensai tout mon argent. Dans cette situation, au lieu de vendre mes meubles, je résolus de me défaire du collier; mais je me connaissais si peu en perles, que je m'y pris fort mal, comme vous l'allez entendre.

» Je me rendis au bezestein, où, tirant à part un crieur, et lui montrant le collier, je lui dis que je le voulais vendre, et que je le priais de le faire voir aux principaux joailliers. Le crieur fut surpris de voir ce bijou. « Ah, la belle chose! s'écria-t-il, après l'avoir regardé long-temps avec admiration. Jamais nos marchands n'ont rien vu de si riche! Je vais leur faire un grand plaisir; et vous ne devez pas douter qu'ils ne le mettent à un haut prix à l'envi l'un de l'autre. » Il me mena à une boutique, et il se trouva que c'était celle du propriétaire de ma maison. « Attendez-moi ici, me dit le crieur, je reviendrai bientôt vous apporter la réponse. »

» Tandis qu'avec beaucoup de secret il

alla de marchand en marchand montrer le collier, je m'assis près du joaillier, qui fut bien aise de me voir, et nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes. Le crieur revint; et me prenant en particulier, au lieu de me dire qu'on estimait le collier pour le moins deux mille scherifs, il m'assura qu'on n'en voulait donner que cinquante. « C'est qu'on m'a dit, ajouta-t-il, que les perles étaient fausses : voyez si vous voulez le donner à ce prix-là. » Comme je le crus sur sa parole, et que j'avais besoin d'argent : « Allez, lui dis-je, je m'en rapporte à ce que vous me dites, et à ceux qui s'y connaissent mieux que moi : livrez-le, et m'en apportez l'argent tout à l'heure. »

» Le crieur m'était venu offrir cinquante scherifs de la part du plus riche joaillier du bezestein, qui n'avait fait cette offre que pour me sonder, et savoir si je connaissais bien la valeur de ce que je mettais en vente. Ainsi, il n'eut pas plutôt appris ma réponse, qu'il mena le crieur avec lui chez le lieutenant de police, à qui, montrant le collier : « Seigneur, dit-il, voilà un collier qu'on m'a volé; et le voleur, déguisé en

marchand, a eu la hardiesse de venir l'exposer en vente, et il est actuellement dans le bezestein. Il se contente, poursuivit-il, de cinquante scherifs pour un joyau qui en vaut deux mille : rien ne saurait mieux prouver que c'est un voleur.»

» Le lieutenant de police m'envoya arrêter sur-le-champ; et lorsque je fus devant lui, il me demanda si le collier qu'il tenait à la main n'était pas celui que je venais de mettre en vente au bezestein. Je lui répondis qu'oui. « Et est-il vrai, reprit-il, que vous le voulez livrer pour cinquante scherifs? » J'en demeurai d'accord. « Hé bien, dit-il alors d'un ton moqueur, qu'on lui donne la bastonnade; il nous dira bientôt, avec son bel habit de marchand, qu'il n'est qu'un franc voleur; qu'on le batte jusqu'à ce qu'il l'avoue. » La violence des coups de bâton me fit faire un mensonge : je confessai, contre la vérité, que j'avais volé le collier; et aussitôt le lieutenant de police me fit couper la main.

» Cela causa un grand bruit dans le bezestein, et je fus à peine de retour chez moi, que je vis arriver le propriétaire de la maison. « Mon fils, me dit-il, vous pa-

raissez un jeune homme si sage et si bien élevé, comment est-il possible que vous ayez commis une action aussi indigne que celle dont je viens d'entendre parler ? Vous m'avez instruit vous-même de votre bien, et je ne doute pas qu'il ne soit tel que vous me l'avez dit. Que ne m'avez-vous demandé de l'argent ? Je vous en aurais prêté ; mais après ce qui vient d'arriver, je ne puis souffrir que vous logiez plus long-temps dans ma maison : prenez votre parti, allez chercher un autre logement. » Je fus extrêmement mortifié de ces paroles ; je priai le joaillier, les larmes aux yeux, de me permettre de rester encore trois jours dans sa maison, ce qu'il m'accorda.

« Hélas ! m'écriai-je, quel malheur et quel affront ! Oserai-je retourner à Mous-soul ? Tout ce que je pourrais dire à mon père, sera-t-il capable de lui persuader que je suis innocent ?

Scheherazade s'arrêta en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain, elle continua cette histoire dans ces termes :

---



---

## CLVI<sup>e</sup>. NUIT.

» TROIS jours après que ce malheur me fut arrivé, dit le jeune homme de Moussoul, je vis avec étonnement entrer chez moi une troupe de gens du lieutenant de police avec le propriétaire de ma maison, et le marchand qui m'avait accusé faussement de lui avoir volé le collier de perles. Je leur demandai ce qui les amenait; mais au lieu de me répondre, ils se lièrent et me garrottèrent en m'accablant d'injures, en me disant que le collier appartenait au gouverneur de Damas, qui l'avait perdu depuis plus de trois ans, et qu'en même temps une de ses filles avait disparu. Jugez de l'état où je me trouvais en apprenant cette nouvelle! Je pris néanmoins ma résolution. « Je dirai la vérité au gouverneur, disais-je en moi-même; ce sera à lui de me pardonner ou de me faire mourir. »

» Lorsqu'on m'eut conduit devant lui, je remarquai qu'il me regarda d'un œil de compassion, et j'en tirai un bon augure. Il me fit délier; et puis s'adressant au mar-

chand joaillier, mon accusateur, et au propriétaire de ma maison : « Est-ce là, leur dit-il, l'homme qui a exposé en vente le collier de perles ? » Ils ne lui eurent pas plutôt répondu qu'oui, qu'il dit : « Je suis assuré qu'il n'a pas volé le collier : et je suis fort étonné qu'on lui ait fait une si grande injustice. » Rassuré par ces paroles : « Seigneur, m'écriai-je, je vous jure que je suis en effet très-innocent. Je suis persuadé même que le collier n'a jamais appartenu à mon accusateur, que je n'ai jamais vu, et dont l'horrible perfidie est cause qu'on m'a traité si indignement. Il est vrai que j'ai confessé que j'avais fait le vol ; mais j'ai fait cet aveu contre ma conscience, pressé par les tourmens, et pour une raison que je suis prêt à vous dire, si vous avez la bonté de vouloir m'écouter. » « J'en sais déjà assez, répliqua le gouverneur, pour vous rendre tout à l'heure une partie de la justice qui vous est due. Qu'on ôte d'ici, continua-t-il, le faux accusateur, et qu'il souffre le même supplice qu'il a fait souffrir à ce jeune homme, dont l'innocence m'est connue. »

» On exécuta sur-le-champ l'ordre du gouverneur. Le marchand joaillier fut em-

mené et puni comme il le méritait. Après cela, le gouverneur ayant fait sortir tout le monde, me dit : « Mon fils, racontez-moi sans crainte de quelle manière ce collier est tombé entre vos mains, et ne me déguisez rien. » Alors je lui découvris tout ce qui s'était passé, et lui avouai que j'avais mieux aimé passer pour un voleur, que de révéler cette tragique aventure. » Grand Dieu ! s'écria le gouverneur dès que j'eus achevé de parler, vos jugemens sont incompréhensibles, et nous devons nous y soumettre sans murmurer ! Je reçois avec une soumission entière le coup dont il vous a plu de me frapper. » Ensuite m'adressant la parole : « Mon fils, me dit-il, après avoir écouté la cause de votre disgrâce, dont je suis très-affligé, je veux vous faire aussi le récit de la mienne. Apprenez que je suis père de ces deux dames dont vous venez de m'entretenir..... »

En achevant ces derniers mots, Scheherazade vit paraître le jour ; elle interrompit sa narration, et sur la fin de la nuit suivante, elle continua de cette manière :

CLVII<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, dit-elle, voici le discours que le gouverneur de Damas tint au jeune homme de Moussoul : « Mon fils, dit-il, sachez donc que la première dame qui a eu l'effronterie de vous aller chercher jusque chez vous, était l'aînée de toutes mes filles. Je l'avais mariée au Caire à un de ses cousins, au fils de mon frère. Son mari mourut ; elle revint chez moi corrompue par mille méchancetés qu'elle avait apprises en Egypte. Avant son arrivée, sa cadette, qui est morte d'une manière si déplorable entre vos bras, était fort sage, et ne m'avait jamais donné aucun sujet de me plaindre de ses mœurs. Son aînée fit avec elle une liaison étroite, et la rendit insensiblement aussi méchante qu'elle. Le jour qui suivit la mort de sa cadette, comme je ne la vis pas en me mettant à table, j'en demandai des nouvelles à son aînée qui était revenue au logis ; mais au lieu de me répondre, elle se mit à pleurer si amèrement, que j'en conçus un présage funeste. Je la pressai de m'instruire de ce

que je voulais savoir. « Mon père, me répondit-elle en sanglotant, je ne puis vous dire autre chose, sinon que ma sœur prit hier son plus bel habit, son beau collier de perles, sortit, et n'a point paru depuis. » Je fis chercher ma fille par toute la ville, mais je ne pus rien apprendre de son malheureux destin. Cependant l'aînée, qui se repentait sans doute de sa fureur jalouse, ne cessa de s'affliger et de pleurer la mort de sa sœur : elle se priva même de toute nourriture, et mit fin par-là à ses déplorable jours. Voilà, continua le gouverneur, quelle est la condition des hommes; tels sont les malheurs auxquels ils sont exposés ! Mais, mon fils, ajouta-t-il, comme nous sommes tous deux également infortunés, unissons nos déplaisirs, ne nous abandonnons point l'un l'autre. Je vous donne en mariage une troisième fille que j'ai : elle est plus jeune que ses sœurs, et ne leur ressemble nullement par sa conduite. Elle a même plus de beauté qu'elles n'en ont eue ; et je puis vous assurer qu'elle est d'une humeur propre à vous rendre heureux. Vous n'aurez pas d'autre maison que la mienne, et après ma mort, vous

serez, vous et elle, mes seuls héritiers. »

« Seigneur, lui dis-je, je suis confus de toutes vos bontés, et je ne pourrai jamais vous en marquer assez de reconnaissance. »

« Brisons là, interrompit-il, ne consumons pas le temps en vains discours. » En disant cela, il fit appeler des témoins; ensuite j'épousai sa fille sans cérémonie.

» Il ne se contenta pas d'avoir fait punir le marchand joaillier qui m'avait faussement accusé, il fit confisquer à mon profit tous ses biens, qui sont très-considérables. Enfin, depuis que vous venez chez le gouverneur, vous avez pu voir en quelle considération je suis auprès de lui. Je vous dirai de plus qu'un homme envoyé par mes oncles en Egypte exprès pour m'y chercher, ayant en passant découvert que j'étais en cette ville, me rendit hier une lettre de leur part. Ils me mandent la mort de mon père, et m'invitent à aller recueillir sa succession à Moussoul; mais comme l'alliance et l'amitié du gouverneur m'attachent à lui, et ne me permettent pas de m'en éloigner, j'ai renvoyé l'exprès avec une procuration pour me faire tenir tout ce qui m'appartient. Après ce que vous venez d'entendre, j'es-

père que vous me pardonnerez l'incivilité que je vous ai faite durant le cours de ma maladie, en vous présentant la main gauche au lieu de la droite. »

» Voilà, dit le médecin juif au sultan de Casgar, ce que me raconta le jeune homme de Moussoul. Je demeurai à Damas tant que le gouverneur vécut; après sa mort, comme j'étais à la fleur de mon âge, j'eus la curiosité de voyager. Je parcourus toute la Perse, et allai dans les Indes; et enfin je suis venu m'établir dans votre capitale, où j'exerce avec honneur la profession de médecin. »

Le sultan de Casgar trouva cette dernière histoire assez agréable. « J'avoue, dit-il au juif, que ce que tu viens de raconter est extraordinaire; mais franchement, l'histoire du bossu l'est encore davantage et bien plus réjouissante: ainsi, n'espère pas que je te donne la vie non plus qu'aux autres; je vais vous faire pendre tous quatre. » « Attendez, de grâce, sire, s'écria le tailleur en s'avançant et se prosternant aux pieds du sultan: puisque votre majesté aime les histoires plaisantes, celle que j'ai à lui conter ne lui déplaira pas. »

« Je veux bien t'écouter aussi , lui dit le sultan ; mais ne te flatte pas que je te laisse vivre , à moins que tu ne me dises quelque aventure plus divertissante que celle du bossu. » Alors le tailleur , comme s'il eût été sûr de son fait, pris la parole avec confiance , et commença son récit dans ces termes :

---

## HISTOIRE

### QUE RACONTA LE TAILLEUR.

« **SIRE** , un bourgeois de cette ville me fit l'honneur , il y a deux jours , de m'inviter à un festin qu'il donnait hier matin à ses amis : je me rendis chez lui de très-bonne heure , et j'y trouvai environ vingt personnes.

» Nous n'attendions plus que le maître de la maison qui était sorti pour quelque affaire , lorsque nous le vîmes arriver accompagné d'un jeune étranger très-proprement habillé , fort bien fait , mais boiteux. Nous nous levâmes tous , et pour faire honneur au maître du logis , nous priâmes le jeune homme de s'asseoir avec nous sur le

sofa. Il était prêt à le faire, lorsque apercevant un barbier qui était de notre compagnie, il se retira brusquement en arrière, et voulut sortir. Le maître de la maison, surpris de son action, l'arrêta. « Où allez-vous ? lui dit-il. Je vous amène avec moi pour me faire l'honneur d'être d'un festin que je donne à mes amis, et à peine êtes-vous entré que vous voulez sortir ! » « Seigneur, répondit le jeune homme, au nom de Dieu, je vous supplie de ne me pas retenir, et de permettre que je m'en aille. Je ne puis voir sans horreur cet abominable barbier que voilà : quoiqu'il soit né dans un pays où tout le monde est blanc, il ne laisse pas de ressembler à un Ethiopien ; mais il a l'âme encore plus noire et plus horrible que le visage.... »

Le jour qui parut en cet endroit empêcha Scheherazade d'en dire davantage cette nuit ; mais la nuit suivante, elle reprit ainsi sa narration :

---

---

## CLVIII<sup>o</sup>. NUIT.

« Nous demeurâmes tous fort surpris de ce discours , continua le talleur , et nous commençâmes à concevoir une très-mauvaise opinion du barbier , sans savoir si le jeune étranger avait raison de parler de lui dans ces termes. Nous protestâmes même que nous ne souffririons point à notre table un homme dont on nous faisait un si horrible portrait. Le maître de la maison pria l'étranger de nous apprendre le sujet qu'il avait de haïr le barbier.

« Seigneurs , nous dit alors le jeune homme , vous saurez que ce maudit barbier est cause que je suis boiteux , et qu'il m'est arrivé la plus cruelle affaire qu'on puisse imaginer ; c'est pourquoi j'ai fait serment d'abandonner tous les lieux où il serait , et de ne pas demeurer même dans une ville où il demeurerait : c'est pour cela que je suis sorti de Bagdad où je le laissai , et que j'ai fait un si long voyage pour venir m'établir en cette ville au milieu de la Grande-Tartarie , comme en un endroit où

je me flattais de ne le voir jamais. Cependant, contre mon attente, je le trouve ici : cela m'oblige, seigneurs, à me priver malgré moi de l'honneur de me divertir avec vous. Je veux m'éloigner de votre ville dès aujourd'hui, et m'aller cacher, si je puis, dans des lieux où il ne vienne pas s'offrir à ma vue. »

» En achevant ces paroles, il voulut nous quitter; mais le maître du logis le retint encore, le supplia de demeurer avec nous, et de nous raconter la cause de l'aversion qu'il avait pour le barbier, qui, pendant tout ce temps-là, avait les yeux baissés et gardait le silence. Nous joignîmes nos prières à celles du maître de la maison; et enfin le jeune homme, cédant à nos instances, s'assit sur le sofa, et après avoir tourné le dos au barbier, de peur de le voir, nous raconta ainsi son histoire :

« Mon père tenait dans la ville de Bagdad un rang à pouvoir aspirer aux premières charges; mais il préféra toujours une vie tranquille à tous les honneurs qu'il pouvait mériter. Il n'eut que moi d'enfant; et quand il mourut, j'avais déjà l'esprit formé, et j'étais en âge de disposer des grands biens

qu'il m'avait laissés. Je ne les dissipai point follement; j'en fis un usage qui m'attira l'estime de tout le monde.

» Je n'avais point encore eu de passion, et loin d'être sensible à l'amour, j'avouerais, peut-être à ma honte, que j'évitais avec soin le commerce des femmes. Un jour que j'étais dans une rue, je vis venir devant moi une grande troupe de dames; pour ne les pas rencontrer, j'entrai dans une petite rue devant laquelle je me trouvais, et je m'assis sur un banc près d'une porte. J'étais vis-à-vis d'une fenêtre où il y avait un vase de très-belles fleurs, et j'avais les yeux attachés dessus, lorsque la fenêtre s'ouvrit: je vis paraître une jeune dame dont la beauté m'éblouit. Elle jeta d'abord les yeux sur moi; et en arrosant le vase de fleurs d'une main plus blanche que l'albâtre, elle me regarda avec un souris qui m'inspira autant d'amour pour elle, que j'avais eu d'aversion jusque-là pour toutes les femmes. Après avoir arrosé ses fleurs, et m'avoir lancé un regard plein de charmes, qui acheva de me percer le cœur; elle referma sa fenêtre, et me laissa dans un trouble et dans un désordre inconcevables.

» J'y serais demeuré bien long-temps, si le bruit que j'entendis dans la rue ne m'eût pas fait rentrer en moi-même. Je tournai la tête en me levant, et vis que c'était le premier cadi de la ville, monté sur une mule, et accompagné de cinq ou six de ses gens : il mit pied à terre à la porte de la maison dont la jeune dame avait ouvert une fenêtre ; il y entra, ce qui me fit juger qu'il était son père.

» Je revins chez moi dans un état bien différent de celui où j'étais lorsque j'en étais sorti : agité d'une passion d'autant plus violente, que je n'en avais jamais senti l'atteinte, je me mis au lit avec une grosse fièvre, qui répandit une grande affliction dans ma maison. Mes parens, qui m'aimaient, alarmés d'une maladie si prompte, accoururent en diligence, et m'importunèrent fort pour en apprendre la cause, que je me gardais bien de leur dire. Mon silence leur causa une inquiétude que les médecins ne purent dissiper, parce qu'ils ne connaissaient rien à mon mal, qui ne fit qu'augmenter par leurs remèdes au lieu de diminuer.

» Mes parens commençaient à désespérer de ma vie, lorsqu'une vieille dame de leur

connaissance , informée de ma maladie , arriva. Elle me considéra avec beaucoup d'attention; et après m'avoir examiné , elle connut , je ne sais par quel hasard , le sujet de ma maladie. Elle les prit en particulier , les pria de la laisser seule avec moi , et de faire retirer tous mes gens.

» Tout le monde étant sorti de la chambre , elle s'assit au chevet de mon lit : « Mon fils , me dit-elle , vous vous êtes obstiné jusqu'à présent à cacher la cause de votre mal ; mais je n'ai pas besoin que vous me la déclariez : j'ai assez d'expérience pour pénétrer ce secret , et vous ne me désavouerez pas quand je vous aurai dit que c'est l'amour qui vous rend malade. Je puis vous procurer votre guérison , pourvu que vous me fassiez connaître qui est l'heureuse dame qui a su toucher un cœur aussi insensible que le vôtre ; car vous avez la réputation de n'aimer pas les dames , et je n'ai pas été la dernière à m'en apercevoir : mais enfin ce que j'avais prévu est arrivé ; et je suis ravie de trouver l'occasion d'employer mes talens à vous tirer de peine.... »

« Mais , sire , dit la sultane Scheherazade en cet endroit , je vois qu'il est jour. »

Schahriar se leva aussitôt, fort impatient d'entendre la suite d'une histoire dont il avait écouté le commencement avec plaisir.

---

---

## CLIX<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, dit le lendemain Scheherazade, le jeune homme boiteux poursuivant son histoire :

« La vieille dame, dit-il, m'ayant tenu ce discours, s'arrêta pour entendre ma réponse; mais quoiqu'il eût fait sur moi beaucoup d'impression, je n'osais découvrir le fond de mon cœur. Je me tournai seulement du côté de la dame, et poussai un profond soupir sans lui rien dire. « Est-ce la honte, reprit-elle, qui vous empêche de me parler, ou si c'est manque de confiance en moi? Doutez-vous de l'effet de ma promesse? Je pourrais vous citer une infinité de jeunes gens de votre connaissance qui ont été dans la même peine que vous, et que j'ai soulagés. »

» Enfin, la bonne dame me dit tant d'autres choses encore, que je rompis le silence; je lui déclarai mon mal; je lui ap-

pris l'endroit où j'avais vu l'objet qui le causait, et lui expliquai toutes les circonstances de mon aventure. « Si vous réussissez, lui dis-je, et que vous me procuriez le bonheur de voir cette beauté charmante, et de l'entretenir de la passion dont je brûle pour elle, vous pouvez compter sur ma reconnaissance. » « Mon fils, me répondit la vieille dame, je connais la personne dont vous me parlez; elle est, comme vous l'avez fort bien jugé, fille du premier cadi de cette ville. Je ne suis point étonnée que vous l'aimiez : c'est la plus belle et la plus aimable dame de Bagdad; mais, ce qui me chagrine, elle est très-fièrè et d'un très-difficile accès. Vous savez combien nos gens de justice sont exacts à faire observer les dures lois qui retiennent les femmes dans une contrainte si gênante : ils le sont encore davantage à les observer eux-mêmes dans leurs familles; et le cadi que vous avez vu est lui seul plus rigide en cela que tous les autres ensemble. Comme ils ne font que prêcher à leurs filles que c'est un grand crime de se montrer aux hommes, elles en sont si fortement prévenues pour la plupart, qu'elles n'ont des yeux dans les rues que

pour se conduire , lorsque la nécessité les oblige à sortir. Je ne dis pas absolument que la fille du premier cadi soit de cette humeur ; mais cela n'empêche pas que je ne craigne de trouver d'aussi grands obstacles à vaincre de son côté que de celui du père. Plût à Dieu que vous aimassiez quelqu'autre dame ! je n'aurais pas tant de difficultés à surmonter que j'en prévois. J'y emploierai néanmoins tout mon savoir faire ; mais il faudra du temps pour y réussir. Cependant ne laissez pas de prendre courage, et ayez de la confiance en moi. »

» La vieille me quitta ; et comme je me représentai vivement tous les obstacles dont elle venait de me parler, la crainte que j'eus qu'elle ne réussît pas dans son entreprise augmenta mon mal. Elle revint le lendemain , et je lus sur son visage qu'elle n'avait rien de favorable à m'annoncer. En effet, elle me dit : « Mon fils , je ne m'étais pas trompée : j'ai à surmonter autre chose que la vigilance d'un père : vous aimez un objet insensible qui se plait à faire brûler d'amour pour elle tous ceux qui s'en laissent charmer ; elle ne veut pas leur donner le moindre soulagement. Elle m'a écou-

tée avec plaisir tant que je ne lui ai parlé que du mal qu'elle vous fait souffrir : mais d'abord que j'ai seulement ouvert la bouche pour l'engager à vous permettre de la voir et de l'entretenir, elle m'a dit en me jetant un regard terrible : « Vous êtes bien » hardie de me faire cette proposition ; » je vous défends de me revoir jamais , » si vous voulez me tenir de pareils discours. »

» Que cela ne vous afflige pas, poursuivit la vieille; je ne suis pas aisée à rebuter; et pourvu que la patience ne vous manque pas, j'espère que je viendrai à bout de mon dessein. »

» Pour abréger ma narration, dit le jeune homme, je vous dirai que cette bonne messagère fit encore inutilement plusieurs tentatives en ma faveur auprès de la fière ennemie de mon repos. Le chagrin que j'en eus, irrita mon mal à un point, que les médecins m'abandonnèrent absolument. J'étais donc regardé comme un homme qui n'attendait que la mort, lorsque la vieille me vint donner la vie.

» Afin que personne ne l'entendît, elle me dit à l'oreille : « Songez au présent que

vous avez à me faire pour la bonne nouvelle que je vous apporte. » Ces paroles produisirent un effet merveilleux : je me levai sur mon séant, et lui répondis avec transport : « Le présent ne vous manquera pas. Qu'avez-vous à me dire ? » « Mon cher seigneur, reprit-elle, vous n'en mourrez pas, et j'aurai bientôt le plaisir de vous voir en parfaite santé et fort content de moi. Hier lundi, j'allai chez la dame que vous aimez, et je la trouvai en bonne humeur ; je pris d'abord un visage triste, je poussai de profonds soupirs en abondance, et laissai couler quelques larmes. « Ma » bonne mère, me dit-elle, qu'avez-vous ? » Pourquoi paraissez-vous si affligée ? » « Hélas ! ma chère et honorable dame, lui répondis-je, je viens de chez le jeune seigneur de qui je vous parlais l'autre jour ; c'en est fait, il va perdre la vie pour l'amour de vous : c'est un grand dommage, je vous assure, et il y a bien de la cruauté de votre part. « Je ne sais, répliqua-t-elle, pourquoi » vous voulez que je sois cause de sa mort. » Comment puis-je y avoir contribué ? » « Comment ? lui repartis-je ; eh ! ne vous disais-je pas l'autre jour qu'il était assis de-

vant votre fenêtre lorsque vous l'ouvrites pour arroser votre vase de fleurs? Il vit ce prodige de beauté, ces charmes que votre miroir vous représente tous les jours; depuis ce moment il languit, et son mal s'est tellement augmenté, qu'il est enfin réduit au pitoyable état que j'ai eu l'honneur de vous dire.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle vit paraître le jour. La nuit suivante, elle poursuivit dans ces termes l'histoire du jeune boiteux de Bagdad :

## CLX°. NUIT.

**SIRE**, la vieille dame continuant de rapporter au jeune homme malade d'amour, l'entretien qu'elle avait eu avec la fille du cadi :

« Vous vous souvenez bien, madame, ajoutai-je, avec quelle rigueur vous me traitâtes dernièrement, lorsque je vous proposai de parler de sa maladie, et vous proposer un moyen de le délivrer du danger où il était : je retournai chez lui après vous avoir quittée ; et il ne connut pas plutôt, en me

voyant, que je ne lui apportais pas une réponse favorable, que son mal redoubla. Depuis ce temps-là, madame, il est prêt à perdre la vie, et je ne sais si vous pourriez la lui sauver quand vous auriez pitié de lui. »

» Voilà ce que je lui dis, ajouta la vieille. La crainte de votre mort l'ébranla, et je vis son visage changer de couleur. » « Ce que  
 \* » vous me racontez, dit-elle, est-il bien  
 » vrai ? Est-il effectivement malade que  
 » pour l'amour de moi ? » « Ah ! madame, repartis-je, cela n'est que trop véritable ! Plût à Dieu que cela fût faux ! » « Et croyez-  
 » vous, reprit-elle, que l'espérance de me  
 » voir et de me parler pût contribuer à le  
 » tirer du péril où il est ? » « Peut-être bien, lui dis-je ; et si vous me l'ordonnez, j'essaierai ce remède. » « Eh bien, répli-  
 » qua-t-elle en soupirant, faites-lui donc  
 » espérer qu'il me verra ; mais il ne faut  
 » pas qu'il s'attende à d'autres faveurs, à  
 » moins qu'il n'aspire à m'épouser, et que  
 » mon père ne consente à notre mariage. »  
 « Madame, m'écriai-je, vous avez bien de la bonté : je vais trouver ce jeune seigneur, et lui annoncer qu'il aura le plaisir de vous

entretenir. » « Je ne vois pas un temps plus  
» commode à lui faire cette grâce, dit-elle,  
» que vendredi prochain, pendant que l'on  
» fera la prière de midi. Qu'il observe  
» quand mon père sera sorti pour y aller,  
» et qu'il vienne aussitôt se présenter de-  
» vant la maison, s'il se porte assez bien  
» pour cela. Je le verrai arriver par ma  
» fenêtre, et je descendrai pour lui ouvrir.  
» Nous nous entretiendrons durant le temps  
» de la prière, et il se retirera avant le re-  
» tour de mon père. »

» Nous sommes au mardi, continua la  
vieille : vous pouvez jusqu'à vendredi re-  
prendre vos forces, et vous disposer à cette  
entrevue. » A mesure que la bonne dame  
parlait, je sentais diminuer mon mal, ou  
plutôt je me trouvais guéri à la fin de son  
discours.

« Prenez, lui dis-je, en lui donnant ma  
bourse qui était toute pleine, c'est à vous  
seule que je dois ma guérison; je tiens cet  
argent mieux employé que celui que j'ai  
donné aux médecins, qui n'ont fait que me  
tourmenter pendant ma maladie. »

» La dame m'ayant quitté, je me sentis  
assez de force pour me lever. Mes parens,

ravis de me voir en si bon état, me firent des complimens, et se retirèrent chez eux.

» Le vendredi matin, la vieille arriva dans le temps que je commençais à m'habiller, et que je choisissais l'habit le plus propre de ma garde-robe. « Je ne vous demande pas, me dit-elle, comme vous vous portez : l'occupation où je vous vois me fait assez connaître ce que je dois penser là-dessus ; mais ne vous baignerez-vous pas avant que d'aller chez le premier cadi ? »

« Cela consumerait trop de temps, lui répondis-je ; je me contenterai de faire venir un barbier, et de me faire raser la tête et la barbe. » Aussitôt j'ordonnai à un de mes esclaves d'en chercher un qui fût habile dans sa profession, et fort expéditif.

» L'esclave m'amena ce malheureux barbier que vous voyez, qui me dit, après-m'avoir salué : « Seigneur, il me paraît, à votre visage, que vous ne vous portez pas bien. » Je lui répondis que je sortais d'une maladie. « Je souhaite, reprit-il, que Dieu vous délivre de toutes sortes de maux, et que sa grâce vous accompagne toujours. » « J'espère, lui répliquai-je, qu'il exaucera ce souhait, dont je vous suis fort obligé. »

« Puisque vous sortez d'une maladie , dit-il , je prie Dieu qu'il vous conserve la santé. Dites-moi présentement de quoi il s'agit ; j'ai apporté mes rasoirs et mes lancettes : souhaitez-vous que je vous rase , ou que je vous tire du sang ? » « Je viens de vous dire , repris-je , que je sors de maladie ; et vous devez bien juger que je ne vous ai fait venir que pour me raser ; dépêchez-vous , et ne perdons pas le temps à discuter , car je suis pressé , et l'on m'attend à midi précisément..... »

Scheherazade se tut en achevant ces paroles , à cause du jour qui paraissait. Le lendemain , elle reprit son discours de cette manière :

---

---

## CLXI<sup>e</sup>. NUIT.

« **L**E barbier , dit le jeune boiteux de Bagdad , employa beaucoup de temps à déplier sa trousse et à préparer ses rasoirs : au lieu de mettre de l'eau dans son bassin , il tira de sa trousse un astrolabe fort propre , sortit de sa chambre , et alla au milieu de la cour , d'un pas grave , prendre la hauteur du soleil. Il revint avec la même gra-

vité, et en rentrant : « Vous serez bien aise, seigneur, me dit-il, d'apprendre que nous sommes aujourd'hui au vendredi dix-huitième de la lune de safar, de l'an 653 (1), depuis la retraite de notre grand prophète de la Mecque à Médine, et de l'an 7320 (2), de l'époque du grand Iskender aux deux cornes, et que la conjonction de Mars et de Mercure signifie que vous ne pouvez pas choisir un meilleur temps qu'aujourd'hui, à l'heure qu'il est, pour vous faire raser. Mais, d'un autre côté, cette même conjonction est d'un mauvais présage pour vous : elle m'apprend que vous courez en ce jour un grand danger, non pas véritablement de perdre la vie, mais d'une incommodité

(1) Cette année 653 de l'hégire, époque commune à tous les mahométans, répond à l'an 1255, depuis la naissance de J.-C. On peut conjecturer de là que ces contes ont été composés en arabe vers ce temps.

(2) Pour ce qui est de l'an 7320, l'auteur s'est trompé dans cette supposition. L'an 653 de l'hégire, et 1255 de J.-C. ne tombe qu'en l'an 1557 de l'ère, ou époque des Séleucides, la même que celle d'Alexandre-le-Grand, qui est ici appelé Iskender aux deux cornes, selon l'expression des Arabes.

qui vous durera le reste de vos jours. Vous devez m'être obligé de l'avis que je vous donne de prendre garde à ce malheur ; je serais fâché qu'il vous arrivât. »

» Jugez , seigneur , du dépit que j'eus d'être tombé entre les mains d'un barbier si babillard et si extravagant ! Quel fâcheux contre-temps pour un amant qui se préparait à un rendez-vous ! J'en fus choqué. « Je me mets peu en peine, lui dis-je en colère, de vos avis et de vos prédictions. Je ne vous ai point appelé pour vous consulter sur l'astrologie ; vous êtes venu ici pour me raser, ainsi , rasez-moi, ou vous retirez, que je fasse venir un autre barbier. »

» Seigneur, me répondit-il avec un flegme à me faire perdre patience, quel sujet avez-vous de vous mettre en colère ? Savez-vous bien que tous les barbiers ne me ressemblent pas, et que vous n'en trouveriez pas un pareil quand vous le feriez faire exprès ? Vous n'avez demandé qu'un barbier, et vous avez en ma personne le meilleur barbier de Bagdad, un médecin expérimenté, un chimiste très-profond, un astrologue qui ne se trompe point, un grammairien achevé, un parfait rhétoricien, un logicien

subtil, un mathématicien accompli dans la géométrie, dans l'arithmétique, dans l'astronomie et dans tous les raffinemens de l'algèbre; un historien qui sait l'histoire de tous les royaumes de l'univers. Outre cela, je possède toutes les parties de la philosophie; j'ai dans ma mémoire toutes nos lois et toutes nos traditions. Je suis poète, architecte : mais que ne suis-je pas ? Il n'y a rien de caché pour moi dans la nature. Feu monsieur votre père, à qui je rends un tribut de mes larmes toutes les fois que je pense à lui, était bien persuadé de mon mérite : il me chérissait, me caressait, et ne cessait de me citer dans toutes les compagnies où il se trouvait, comme le premier homme du monde. Je veux, par reconnaissance et par amitié pour lui, m'attacher à vous, vous prendre sous ma protection, et vous garantir de tous les malheurs dont les astres pourront vous menacer. »

» A ce discours, malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire. « Aurez-vous donc bientôt achevé, babillard importun ? et voulez-vous commencer à me raser ? »

En cet endroit, Scheherazade cessa de

poursuivre l'histoire du boiteux de Bagdad, parce qu'elle aperçut le jour ; mais la nuit suivante, elle en reprit ainsi la suite :

## CLXII°. NUIT.

**L**E jeune boiteux continuant son histoire :  
 « Seigneur, me répliqua le barbier, vous me faites une injure en m'appelant babillard : tout le monde au contraire me donne l'honorable titre de silencieux. J'avais six frères, que vous auriez pu, avec raison, appeler babillards, et afin que vous les connaissiez, l'aîné se nommait Bachoue, le second Bakbarah, le troisième Bakhac, le quatrième Alcouz, le cinquième Alnaschar, et le sixième Schacabac. C'étaient des discoureurs importuns ; mais moi qui suis leur cadet, je suis brave et concis dans mes discours. »

» De grâce, seigneur, mettez-vous à ma place : quel parti pouvais-je prendre en me voyant si cruellement assassiné ? « Donnez-lui trois pièces d'or, dis-je à celui de mes esclaves qui faisait la dépense de ma maison, qu'il s'en aille et me laisse en repos :

je ne veux plus me faire raser aujourd'hui. »

« Seigneur, me dit alors le barbier, qu'entendez-vous, s'il vous plaît, par ce discours ? Ce n'est pas moi qui suis venu vous chercher, c'est vous qui m'avez fait venir ; et cela étant ainsi , je jure , foi de musulman , que je ne sortirai point de chez vous que je ne vous aie rasé. Si vous ne connaissez pas ce que je vauz , ce n'est pas ma faute. Feu monsieur votre père me rendait plus de justice : toutes les fois qu'il m'envoyait quérir pour lui tirer du sang, il me faisait asseoir auprès de lui ; et alors c'était un charme d'entendre les belles choses dont je l'entretenais. Je le tenais dans une admiration continuelle, je l'enlevais ; et quand j'avais achevé : « Ah ! s'écriait-il, vous » êtes une source inépuisable de science ; » personne n'approche de la profondeur de » votre savoir ! » « Mon cher seigneur, lui » répondais-je , vous me faites plus d'honneur que je ne mérite. Si je dis quelque » chose de beau, j'en suis redevable à » l'audience favorable que vous avez la » bonté de me donner : ce sont vos libéralités qui m'inspirèrent toutes ces pensées sublimes qui ont le bonheur de vous

» plaire. » Un jour qu'il était charmé d'un discours admirable que je venais de lui faire : « Qu'on lui donne, dit-il, cent pièces » d'or, et qu'on le revêtisse d'une de mes » plus riches robes. » Je reçus ce présent sur-le-champ : aussitôt je tirai son horoscope, et je le trouvai le plus heureux du monde. Je poussai même encore plus loin la reconnaissance, car je lui tirai du sang avec les ventouses. »

Le barbier n'en demeura pas là ; il enfila un autre discours qui dura une grosse demi-heure. Fatigué de l'entendre, et chagrin de voir que le temps s'écoulait sans que j'en fusse plus avancé, je ne savais plus que lui dire. « Non, m'écriai-je, il n'est pas possible qu'il y ait au monde un autre homme qui se fasse comme vous un plaisir de faire enrager les gens !..... »

La clarté du jour qui se faisait voir dans l'appartement de Schahriar, obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. Le lendemain, elle continua son récit de cette manière :

---

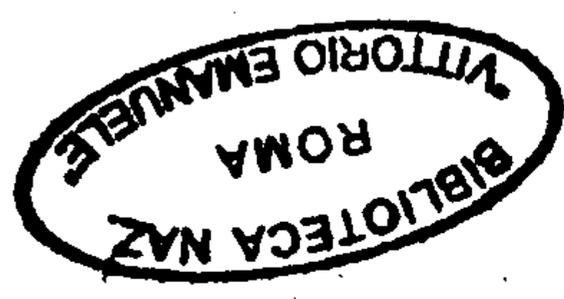
---

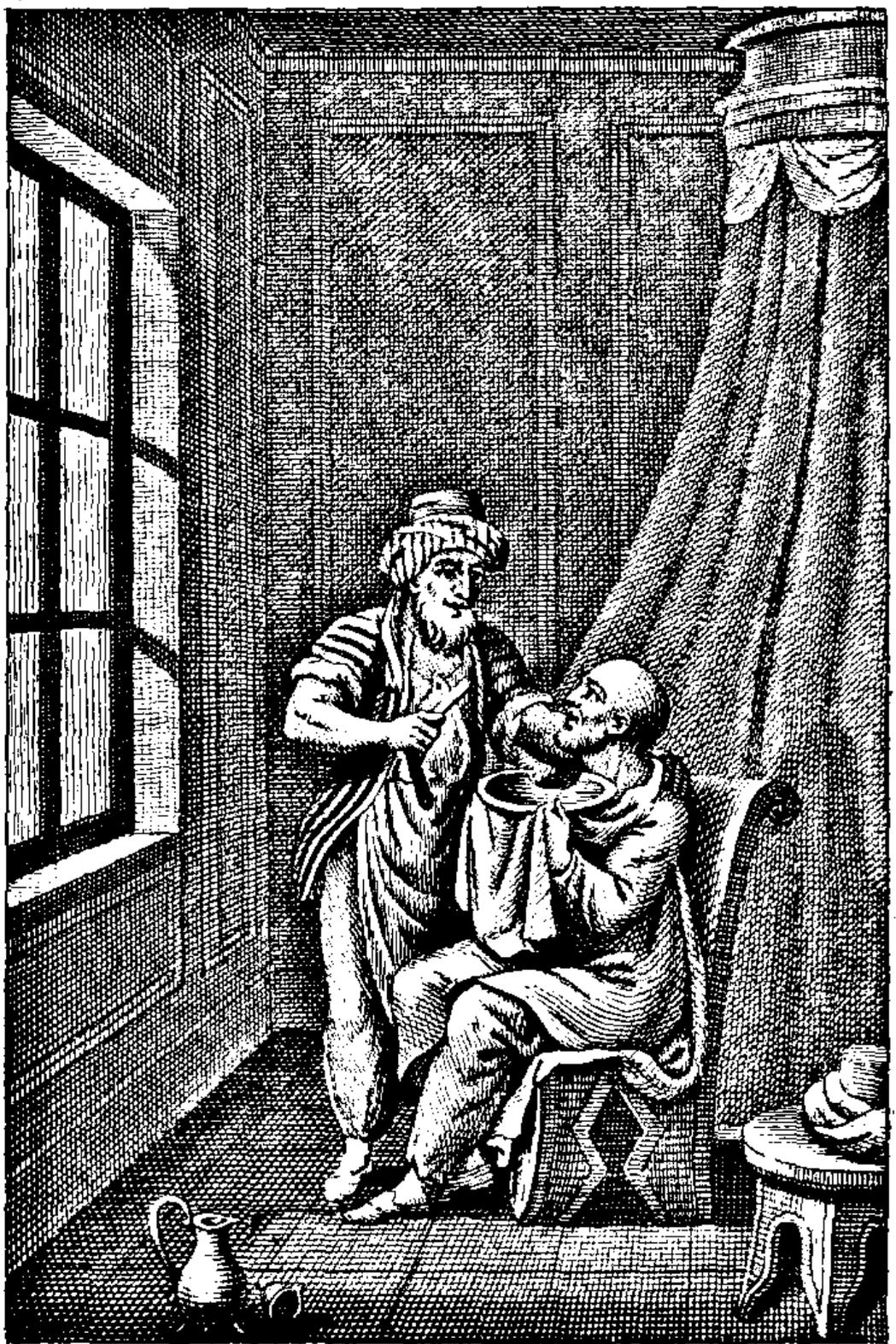
**CLXIII. NUIT.**

« JE crus, dit le jeune boiteux de Bagdad, que je réussirais mieux en prenant le barbier par la douceur. « Au nom de Dieu, lui dis-je, laissez là tous vos beaux discours, et m'expédiez promptement : une affaire de la dernière importance m'appelle hors de chez moi, comme je vous l'ai déjà dit. » A ces mots, il se mit à rire. « Ce serait une chose bien louable, dit-il, si notre esprit demeurerait toujours dans la même situation, si nous étions toujours sages et prudens : je veux croire néanmoins que si vous vous êtes mis en colère contre moi, c'est votre maladie qui a causé ce changement dans votre humeur ; c'est pourquoi vous avez besoin de quelques instructions, et vous ne pouvez mieux faire que de suivre l'exemple de votre père et de votre aïeul : ils venaient me consulter dans toutes leurs affaires ; et je puis dire, sans vanité, qu'ils se louaient fort de mes conseils. Voyez-vous, seigneur, on ne réussit presque jamais dans ce qu'on entreprend, si l'on n'a recours aux avis des personnes éclairées. On ne devient point habile

TS,

Bagdad,  
nt le bar-  
Dieu, lui  
ecours, et  
aire de la  
s de cher  
A ces  
ne chose  
lemieu-  
ion, si  
ens : je  
us êtes  
e ma-  
otre  
esoin  
ouver  
otre  
con-  
uis  
t de  
ne  
re-  
r-  
le





*Continuez de me raser, et ne me parlez plus.*

homme, dit le proverbe, qu'on ne prenne conseil d'un habile homme. Je vous suis tout acquis, et vous n'avez qu'à me commander. »

« Je ne puis donc gagner sur vous, interrompis-je, que vous abandonniez tous ces longs discours qui n'aboutissent à rien qu'à me rompre la tête, et qu'à m'empêcher de me trouver où j'ai affaire ! rasez-moi donc, ou retirez-vous. » En disant cela, je me levai de dépit en frappant du pied contre terre.

» Quand il vit que j'étais fâché tout de bon : « Seigneur, me dit-il, ne vous fâchez pas, nous allons commencer. » Effectivement il me lava la tête, et se mit à me raser ; mais il ne m'eut pas donné quatre coups de rasoir, qu'ils s'arrêta pour me dire : « Seigneur, vous êtes prompt ; vous devriez vous abstenir de ces emportemens qui ne viennent que du démon. Je mérite d'ailleurs que vous ayez de la considération pour moi, à cause de mon âge, de ma science et de mes vertus éclatantes..... »

« Continuez de me raser, lui dis-je en l'interrompant encore, et ne parlez plus. »

« C'est-à-dire, reprit-il, que vous avez

quelque affaire qui vous presse ; je vais parier que je ne me trompe pas. » « Hé ! il y a deux heures , lui repartis-je , que je vous le dis ; vous devriez déjà m'avoir rasé. » « Modérez votre ardeur , répliqua-t-il , vous n'avez peut-être pas bien pensé à ce que vous allez faire : quand on fait les choses avec précipitation , on s'en repent presque toujours. Je voudrais que vous me disiez quelle est cette affaire qui vous presse si fort , je vous en dirais mon sentiment. Vous avez du temps de reste , puisque l'on ne vous attend qu'à midi , et qu'il ne sera midi que dans trois heures. » « Je ne m'arrête point à cela , lui dis-je : les gens d'honneur et de parole préviennent le temps qu'on leur a donné ; mais je ne m'aperçois pas qu'en m'amusant à raisonner avec vous , je tombe dans les défauts des barbiers babil-lards : achevez vite de me raser. »

» Plus je témoignais d'empressement , et moins il en avait à m'obéir. Il quitta son rasoir pour prendre son astrolabe ; puis laissant son astrolabe , il reprit son rasoir... »

Scheherazade voyant paraître le jour , garda le silence. La nuit suivante , elle poursuivit ainsi l'histoire commencée :

CLXIV<sup>e</sup>. NUIT.

« LE barbier , continua le jeune hoiteux, quitta encore son rasoir, prit une seconde fois son astrolabe, et me laissa à demi rasé pour aller voir quelle heure il était précisément. Il revint. « Seigneur, me dit-il, je savais bien que je ne me trompais pas ; il y a encore trois heures jusqu'à midi, j'en suis assuré, ou toutes les règles de l'astronomie sont fausses. » « Juste ciel, m'écriai-je, ma patience est à bout ! Je n'y puis plus tenir. Maudit barbier ! barbier de malheur ! peu s'en faut que je ne me jette sur toi, et que je ne t'étrangle ! » « Doucement, monsieur, me dit-il d'un air froid, sans s'émouvoir de mon emportement, vous ne craignez donc pas de retomber malade ? Ne vous emportez pas, vous allez être servi dans un moment. » En disant ces paroles, il remit son astrolabe dans sa trousse, reprit son rasoir, qu'il repassa sur le cuir qu'il avait attaché à sa ceinture, et recommença de me raser ; mais en me rasant, il ne put s'empêcher de parler. « Si vous vouliez, seigneur,

me dit-il, m'apprendre quelle est cette affaire que vous avez à midi, je vous donnerais quelque conseil dont vous pourriez vous trouver bien. » Pour le contenter, je lui dis que des amis m'attendaient à midi pour me régaler et se réjouir avec moi du retour de ma santé.

» Quand le barbier entendit parler de régal : « Dieu vous bénisse en ce jour comme en tous les autres ! s'écria-t-il ; vous me faites souvenir que j'invitai hier quatre ou cinq amis à venir manger aujourd'hui chez moi ; je l'avais oublié, et je n'ai encore fait aucun préparatif. » « Que cela ne vous embarrasse pas, lui dis-je, quoique j'aie manger dehors, mon garde-manger ne laisse pas d'être toujours bien garni ; je vous fais présent de tout ce qui s'y trouvera : je vous ferai même donner du vin tant que vous en voudrez, car j'en ai d'excellent dans ma cave ; mais il faut que vous acheviez promptement de me raser ; et souvenez-vous qu'au lieu que mon père vous faisait des présents pour vous entendre parler, je vous en fais, moi, pour vous faire taire. »

» Il ne se contenta pas de la parole que je lui donnais. « Dieu vous récompense,

s'écria-t-il, de la grâce que vous me faites ! mais montrez-moi tout à l'heure ces provisions, afin que je voie s'il y aura de quoi bien régaler mes amis : je veux qu'ils soient contens de la bonne chère que je leur ferai. »

« J'ai, lui dis-je, un agneau, six chapons, une douzaine de poulets, et de quoi faire quatre entrées. » Je donnai ordre à un esclave d'apporter tout cela sur-le-champ avec quatre grandes cruches de vin. « Voilà qui est bien, reprit le barbier ; mais il faudrait des fruits et de quoi assaisonner la viande. » Je lui fis encore donner ce qu'il demandait. Il cessa de me raser pour examiner chaque chose l'une après l'autre ; et comme cet examen dura près d'une demi-heure, je pestais, j'enrageais ; mais j'avais beau pester et enrager, le bourreau ne s'en pressait pas davantage. Il reprit pourtant le rasoir, et me rasa quelques momens, puis s'arrêtant tout à coup : « Je n'aurais jamais cru, seigneur, me dit-il, que vous fussiez si libéral ; je commence à connaître que feu votre père revit en vous. Certes, je ne méritais pas les grâces dont vous me comblez, et je vous assure que j'en conserverai une éternelle reconnaissance : car, seigneur, afin

que vous le sachiez , je n'ai rien que ce qui me vient de la générosité des honnêtes gens comme vous : en quoi je ressemble à Zantout , qui frotte le monde au bain ; à Sali , qui vend des pois chiches grillés par les rues ; à Salouz , qui vend des fèves ; à Akerscha , qui vend des herbes ; à Abou-Mekarès , qui arrose les rues pour abattre la poussière , et à Cassem de la garde du calife : tous ces gens-là n'engendrent point de mélancolie ; ils ne sont ni fâcheux ni querelleurs ; plus contents de leur sort que le calife au milieu de toute sa cour , ils sont toujours gais , prêts à chanter et à danser , et ils ont chacun leur chanson et leur danse particulière , dont ils divertissent toute la ville de Bagdad ; mais ce que j'estime le plus en eux , c'est qu'ils ne sont pas grands parleurs , non plus que votre esclave qui a l'honneur de vous parler. Tenez , seigneur , voici la chanson et la danse de Zantout qui frotte le monde au bain ; regardez-moi , et voyez si je sais bien l'imiter.... »

Scheherazade n'en dit pas davantage , parce qu'elle remarqua qu'il était jour. Le lendemain , elle poursuivit sa narration dans ces termes :

---

---

**CLXV. NUIT.**

« LE barbier chanta la chanson et dansa la danse de Zantout, continua le jeune boiteux; et quoi que je pusse dire pour l'obliger à finir ses bouffonneries, il ne cessa pas qu'il n'eût contrefait de même tous ceux qu'il avait nommés. Après cela, s'adressant à moi : « Seigneur, me dit-il, je vais faire venir chez moi tous ces honnêtes gens; si vous m'en croyez, vous serez des nôtres, et vous laisserez là vos amis, qui sont peut-être de grands parleurs, qui ne feront que vous étourdir par leurs ennuyeux discours, et vous faire retomber dans une maladie pire que celle dont vous sortez; au lieu que chez moi vous n'aurez que du plaisir. »

» Malgré ma colère, je ne pus m'empêcher de rire de ses folies. « Je voudrais, lui dis-je, n'avoir pas affaire, j'accepterais la proposition que vous me faites; j'irais de bon cœur me réjouir avec vous: mais je vous prie de m'en dispenser, je suis trop engagé aujourd'hui; je serai plus libre un autre jour, et nous ferons cette partie.

Achievez de me raser, et hâtez-vous de vous en retourner : vos amis sont déjà peut-être dans votre maison. » « Seigneur, reprit-il, ne me refusez pas la grâce que je vous demande : venez vous réjouir avec la bonne compagnie que je dois avoir. Si vous vous étiez trouvé une fois avec ces gens-là, vous en seriez si content, que vous renoncerez pour eux à vos amis. » « Ne parlons plus de cela, lui répondis-je, je ne puis être de votre festin »

« Je ne gagnai rien par la douceur. » Puisque vous ne voulez pas venir chez moi, répliqua le barbier, il faut donc que vous trouviez bon que j'aïlle avec vous. Je vais porter chez moi ce que vous m'avez donné ; mes amis mangeront, si bon leur semble, je reviendrai aussitôt. Je ne veux pas commettre l'incivilité de vous laisser aller seul, vous méritez bien que j'aie pour vous cette complaisance. » « Ciel, m'écriai-je alors, je ne pourrai donc pas me délivrer aujourd'hui d'un homme si fâcheux ! Au nom du grand Dieu vivant, lui dis-je, finissez vos discours importuns ! Allez trouver vos amis : buvez, mangez, réjouissez-vous, et laissez-moi la liberté d'aller avec les miens. Je

veux partir seul, je n'ai pas besoin que personne m'accompagne. Aussi bien, il faut que je vous l'avoue, le lieu où je vais n'est pas un lieu où vous puissiez être reçu; on n'y veut que moi. » « Vous vous moquez, seigneur, repartit-il : si vos amis vous ont convié à un festin, quelle raison peut vous empêcher de me permettre de vous accompagner? Vous leur ferez plaisir, j'en suis sûr, de leur mener un homme qui a comme moi le mot pour rire, et qui sait divertir agréablement une compagnie. Quoi que vous me puissiez dire, la chose est résolue, je vous accompagnerai malgré vous. »

» Ces paroles, seigneurs, me jetèrent dans un grand embarras. « Comment me déferai-je de ce maudit barbier? disais-je en moi-même. Si je m'obstine à le contredire, nous ne finirons point notre contestation. » D'ailleurs, j'entendais qu'on appelait déjà pour la première fois à la prière de midi, et qu'il était temps de partir; ainsi je pris le parti de ne dire mot, et de faire semblant de consentir qu'il vînt avec moi. Alors il acheva de me raser; et cela

étant fait, je lui dis : « Prenez quelques-uns de mes gens pour emporter avec vous ces provisions, et revenez, je vous attends; je ne partirai pas sans vous. »

» Il sortit enfin, et j'achevai promptement de m'habiller. J'entendis appeler à la prière pour la dernière fois : je me hâtai de me mettre en chemin; mais le malicieux barbier, qui avait jugé de mon intention, s'était contenté d'aller avec mes gens jusques à la vue de sa maison, et de les voir entrer chez lui. Il s'était caché à un coin de la rue pour m'observer et me suivre. En effet, quand je fus arrivé à la porte du cadi, je me retournai et l'aperçus à l'entrée de la rue : j'en eus un chagrin mortel.

» La porte du cadi était à demi ouverte; et en entrant, je vis la vieille dame qui m'attendait, et qui après avoir fermé la porte, me conduisit à la chambre de la jeune dame dont j'étais amoureux. Mais à peine commençais-je à l'entretenir, que nous entendîmes du bruit dans la rue. La jeune dame mit la tête à la fenêtre, et vit, au travers de la jalousie, que c'était le cadi son père qui revenait de la prière. Je re-

gardai aussi en même temps, et j'aperçus le barbier assis vis-à-vis, au même endroit d'où j'avais vu la jeune dame.

» J'eus alors deux sujets de crainte : l'arrivée du cadi, et la présence du barbier. La jeune dame me rassura sur le premier, en me disant que son père ne montait à sa chambre que très-rarement, et que comme elle avait prévu que ce contre-temps pourrait arriver, elle avait songé au moyen de me faire sortir sûrement : mais l'indiscrétion du malheureux barbier me causait une grande inquiétude ; et vous allez voir que cette inquiétude n'était pas sans fondement.

» Dès que le cadi fut rentré chez lui, il donna lui-même la bastonnade à un esclave qui l'avait méritée. L'esclave poussait de grands cris qu'on entendit de la rue. Le barbier crut que c'était moi qui criais et qu'on maltraitait. Prévenu de cette pensée, il fait des cris épouvantables, déchire ses habits, jette de la poussière sur sa tête, appelle au secours tout le voisinage, qui vient à lui aussitôt. On lui demande ce qu'il a, et quel secours on peut lui donner. « Hélas ! s'écrie-t-il, on assassine mon maître, mon cher patron ! » Et sans rien dire

davantage, il court jusque chez moi, en criant toujours de même, et revient suivi de tous mes domestiques armés de bâtons. Ils frappent avec une fureur qui n'est pas convenable, à la porte du cadî, qui envoya un esclave pour voir ce que c'était; mais l'esclave, tout effrayé, retourne vers son maître : « Seigneur, dit-il, plus de dix mille hommes veulent entrer chez vous par force, et commencent à enfoncer la porte. »

» Le cadî courut aussitôt lui-même ouvrir la porte, et demanda ce qu'on lui voulait. Sa présence vénérable ne put inspirer du respect à mes gens, qui lui dirent insolemment : « Maudit cadî, chien de cadî, quel sujet avez-vous d'assassiner notre maître? Que vous a-t-il fait? » « Bonnes gens, leur répondit le cadî, pourquoi aurais-je assassiné votre maître que je ne connais pas, et qui ne m'a point offensé? Voilà ma maison ouverte : entrez, voyez, cherchez. » « Vous lui avez donné la bastonnade, dit le barbier; j'ai entendu ses cris il n'y a qu'un moment. » « Mais encore, répliqua le cadî, quelle offense m'a pu faire votre maître pour m'avoir obligé à le maltraiter comme vous le dites? Est-ce

qu'il est dans ma maison? Et s'il y est, comment y est-il entré, ou qui peut l'y avoir introduit? » « Vous ne m'en ferez point accroire avec votre grande barbe, méchant cadi, repartit le barbier, je sais bien ce que je dis. Votre fille aime notre maître, et lui a donné rendez-vous dans votre maison pendant la prière du midi. Vous en avez sans doute été averti; vous êtes revenu chez vous, vous l'y avez surpris, et lui avez fait donner la bastonnade par vos esclaves; mais vous n'aurez pas fait cette méchante action impunément : le calife en sera informé, et en fera bonne et briève justice. Laissez-le sortir, et nous le rendez tout à l'heure, sinon nous allons entrer et vous l'arracher, à votre honte. » « Il n'est pas besoin de tant parler, reprit le cadi, ni de faire un si grand éclat : si ce que vous dites est vrai, vous n'avez qu'à entrer le chercher, je vous en donne la permission. » Le cadi n'eut pas achevé ces mots, que le barbier et mes gens se jetèrent dans la maison comme des furieux, et se mirent à me chercher partout..... »

Scheherazade, en cet endroit, ayant aperçu le jour, cessa de parler. Schahriar

se leva en riant du zèle indiscret du barbier, et fort curieux de savoir ce qui s'était passé dans la maison du cadi, et par quel accident le jeune homme pouvait être devenu boiteux. La sultane satisfait sa curiosité le lendemain, et reprit la parole dans ces termes :

---

### CLXVI<sup>e</sup>. NUIT.

**L**E tailleur continua de raconter au sultan de Casgar l'histoire qu'il avait commencée.

« Sire, dit-il, le jeune boiteux poursuivait ainsi :

» Comme j'avais entendu tout ce que le barbier avait dit au cadi, je cherchai un endroit pour me cacher. Je n'en trouvai point d'autre qu'un grand coffre vide, où je me jetai et que je fermai sur moi. Le barbier, après avoir fureté partout, ne manqua pas de venir dans la chambre où j'étais. Il s'aprocha du coffre, l'ouvrit, et dès qu'il m'eut aperçu, le prit, le chargea sur sa tête et l'emporta; il descendit d'un escalier assez haut dans une cour qu'il traversa promptement, et enfin il gagna la

porte de la rue. Pendant qu'il me portait, le coffre vint à s'ouvrir par malheur, et alors ne pouvant souffrir la honte d'être exposé aux regards et aux huées de la populace qui nous suivait, je me lançai dans la rue avec tant de précipitation, que je me blessai à la jambe, de manière que je suis demeuré boiteux depuis ce temps-là. Je ne sentis pas d'abord tout mon mal, et ne laissai pas de me relever pour me dérober à la risée du peuple par une prompte fuite. Je lui jetai même des poignées d'or et d'argent dont ma bourse était pleine ; et tandis qu'il s'occupait à les ramasser, je m'échappai en enfilant des rues détournées. Mais le maudit barbier, profitant de la ruse dont je m'étais servi pour me débarrasser de la foule, me suivit sans me perdre de vue, en me criant de toute sa force : « Arrêtez, seigneur ! pourquoi courez-vous si vite ? Si vous saviez combien j'ai été affligé du mauvais traitement que le cadi vous a fait, à vous qui êtes si généreux, et à qui nous avons tant d'obligations, mes amis et moi ! Ne vous l'avais-je pas bien dit, que vous exposiez votre vie par votre obstination à ne vouloir pas que je vous accompagnasse ? »

Voilà ce qui vous est arrivé par votre faute ; et si de mon côté je ne m'étais pas obstiné à vous suivre pour voir où vous alliez, que seriez-vous devenu ? Où allez-vous donc, seigneur ? Attendez-moi. »

» C'est ainsi que le malheureux barbier parlait tout haut dans la rue. Il ne se contentait pas d'avoir causé un si grand scandale dans le quartier du cadî, il voulait encore que toute la ville en eût connaissance. Dans la rage où j'étais, j'avais envie de l'attendre pour l'étrangler ; mais je n'aurais fait par-là que rendre ma confusion plus éclatante. Je pris un autre parti : comme je m'aperçus que sa voix me livrait en spectacle à une infinité de gens qui paraissaient aux portes ou aux fenêtres, ou qui s'arrêtaient dans les rues pour me regarder, j'entrai dans un khan dont le concierge m'était connu. Je le trouvai à la porte, où le bruit l'avait attiré. « Au nom de Dieu, lui dis-je, faites-moi la grâce d'empêcher que ce furieux n'entre ici après moi. » Il me le promit et me tint parole ; mais ce ne fut pas sans peine : car l'obstiné barbier voulait entrer malgré lui, et ne se retira qu'après lui avoir dit mille injures ; et jusqu'à

ce qu'il fût rentré dans sa maison, il ne cessa d'exagérer à tous ceux qu'il rencontrait le grand service qu'il prétendait m'avoir rendu.

» Voilà comme je me délivrai d'un homme si fatigant. Après cela, le concierge me pria de lui apprendre mon aventure. Je la lui racontai. Ensuite je le priai à mon tour de me prêter un appartement jusqu'à ce que je fusse guéri. « Seigneur, me dit-il, ne seriez-vous pas plus commodément chez vous? » « Je ne veux point y retourner, lui répondis-je : ce détestable barbier ne manquerait pas de m'y venir trouver ; j'en serais tous les jours obsédé, et je mourrais à la fin de chagrin de l'avoir incessamment devant les yeux. D'ailleurs, après ce qui m'est arrivé aujourd'hui, je ne puis me résoudre à demeurer davantage en cette ville. Je prétends aller où ma mauvaise fortune me vaudra conduire. » Effectivement, dès que je fus guéri, je pris tout l'argent dont je crus avoir besoin pour voyager, et du reste de mon bien j'en fis une donation à mes parens.

» Je partis donc de Bagdad, seigneurs, et je suis venu jusqu'ici. J'avais lieu d'es-

pérer que je ne rencontrerais point ce pernicieux barbier dans un pays si éloigné de mien ; et cependant je le trouve parmi vous. Ne soyez donc pas surpris de l'empressement que j'ai à me retirer. Vous jugez bien de la peine que me doit faire la vue d'un homme qui est cause que j<sup>'</sup> suis boiteux, et réduit à la triste nécessité de vivre éloigné de mes parens, de mes amis et de ma patrie. » En achevant ces paroles, le jeune boiteux se leva et sorti. Le maître de la maison le conduisit jusqu'à la porte, en lui témoignant le déplaisir qu'il avait de lui avoir donné, quoiqu'innocemment, un si grand sujet de mortification.

Quand le jeune homme fut parti, continua le tailleur, nous demeurâmes tous fort étonnés de son histoire. Nous jetâmes les yeux sur le barbier, et dîmes qu'il avait tort, si ce que nous venions d'entendre était véritable. « Messieurs, nous répondit-il en levant la tête qu'il avait toujours tenue baissée jusqu'alors, le silence que j'ai gardé pendant que ce jeune homme vous a entretenus, vous doit être un témoignage qu'il ne nous a rien avancé dont je ne demeure d'accord. Mais quoi qu'il vous ait pu dire,

je soutiens que j'ai dû faire ce que j'ai fait : je vous en rends juges vous-mêmes. Ne s'était-il pas jeté dans le péril ? et sans mon secours, en serait-il sorti si heureusement ? Il est bien heureux d'en être quitte pour une jambe incommodée. Ne me suis-je pas exposé à un plus grand danger pour le tirer d'une maison où je m'imaginai qu'on le maltraitait ? A-t-il raison de se plaindre de moi, et de me dire des injures si atroces ? Voilà ce que l'on gagne à servir des gens ingrats. Il m'accuse d'être un habillard ; c'est une pure calomnie : de sept frères que nous étions, je suis celui qui parle le moins et qui ai le plus d'esprit en partage. Pour vous en faire convenir, seigneurs, je n'ai qu'à vous conter mon histoire et la leur. Honorez-moi, je vous prie, de votre attention.

---

## HISTOIRE

### DU BARBIER.

« Sous le règne du calife Mostanser Billah, prince si fameux par ses immenses libéralités envers les pauvres, dix voleurs obsé-

daients les chemins des environs de Bagdad, et faisaient depuis long-temps des vols et des cruautés inouïes. Le calife, averti d'un si grand désordre, fit venir le juge de police quelques jours avant la fête du baïram, et lui ordonna, sous peine de la vie, de les lui amener tous dix..... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, pour avertir le sultan des Indes que le jour commençait à paraître. Ce prince se leva, et la nuit suivante, la sultane reprit son discours de cette manière :

---

## CLXVII<sup>e</sup>. NUIT.

« **LE** juge de police, continua le barbier, fit ses diligences et mit tant de monde en campagne, que les dix voleurs furent pris le propre jour du baïram. Je me promenais alors sur le bord du Tigre; je vis dix hommes assez richement habillés, qui s'embarquaient dans un bateau. J'aurais connu que c'étaient des voleurs pour peu que j'eusse fait attention aux gardes qui les accompagnaient; mais je ne regardai qu'eux; et

prévenu que c'étaient des gens qui allaient se réjouir et passer la fête en festin, j'entrai dans le bateau pêle-mêle avec eux sans dire mot, dans l'espérance qu'ils voudraient bien me souffrir dans leur compagnie. Nous descendîmes le Tigre, et l'on nous fit aborder devant le palais du calife. J'eus le temps de rentrer en moi-même et de m'apercevoir que j'avais mal jugé d'eux. Au sortir du bateau, nous fûmes environnés d'une nouvelle troupe de gardes du juge de police, qui nous lièrent et nous menèrent devant le calife. Je me laissai lier comme les autres sans rien dire : que m'eût-il servi de parler et de faire quelque résistance ? C'eût été le moyen de me faire maltraiter par les gardes, qui ne m'auraient pas écouté ; car ce sont des brutaux qui n'entendent point raison. J'étais avec des voleurs ; c'était assez pour leur faire croire que j'en devais être un.

» Dès que nous fûmes devant le calife, il ordonna le châtiment de ces dix scélérats. « Qu'on coupe, dit-il, la tête à ces dix voleurs. » Aussitôt le bourreau nous rangea sur une file à la portée de sa main ; et par bonheur je me trouvai le dernier. Il coupa

la tête aux dix voleurs, en commençant par le premier ; et quand il vint à moi, il s'arrêta. Le calife voyant que le bourreau ne me frappait pas, se mit en colère : « Ne t'ai-je pas commandé, lui dit-il, de couper la tête à dix voleurs ? Pourquoi ne la coupes-tu qu'à neuf ? » « Commandeur des croyans, répondit le bourreau, Dieu me garde de n'avoir pas exécuté l'ordre de votre majesté ! voilà dix corps par terre et autant de têtes que j'ai coupées ; elle peut les faire compter. » Lorsque le calife eut vu lui-même que le bourreau disait vrai, il me regarda avec étonnement ; et ne me trouvant pas la physionomie d'un voleur : « Bon vieillard, me dit-il, par quelle aventure vous trouvez-vous mêlé avec des misérables qui ont mérité mille morts ? Je lui répondis : « Commandeurs des croyans, je vais vous faire un aveu véritable. J'ai vu ce matin entrer dans un bateau ces dix personnes, dont le châtiment vient de faire éclater la justice de votre majesté ; je me suis embarqué avec eux, persuadé que c'étaient des gens qui allaient se régaler ensemble pour célébrer ce jour, qui est le plus célèbre de notre religion. »

» Le calife ne put s'empêcher de rire de mon aventure ; et tout au contraire de ce jeune boiteux qui m'é traite de babillard, il admira ma discrétion et ma contenance à garder le silence. « Commandeur des croyans, lui dis-je, que votre majesté ne s'étonne pas si je me suis tu dans une occasion qui aurait excité la démangeaison de parler à un autre. Je fais une profession particulière de me taire ; et c'est par cette vertu que je me suis acquis le titre glorieux de silencieux. C'est ainsi qu'on m'appelle pour me distinguer de six frères que j'eus. C'est le fruit que j'ai tiré de ma philosophie ; enfin cette vertu fait toute ma gloire et mon bonheur. »

« J'ai bien de la joie, me dit le calife en souriant, qu'on vous ait donné un titre dont vous faites un si bel usage. Mais apprenez-moi quelle sorte de gens étaient vos frères ; vous ressemblaient-ils ? » « En aucune manière, lui repartis-je ; ils étaient tous plus babillards les uns que les autres ; et quant à la figure, il y avait encore grande différence entre eux et moi : le premier était bossu ; le second, brèche-dent ; le troisième, borgne ; le quatrième, aveu-

gle; le cinquième avait les oreilles coupées; et le sixième, les lèvres fendues. Il leur est arrivé des aventures qui vous feraient juger de leurs caractères, si j'avais l'honneur de les raconter à votre majesté. » Comme il me parut que le calife ne demandait pas mieux que de les entendre, je poursuivis sans attendre son ordre :

---

## HISTOIRE

### DU PREMIER FRÈRE DU BARBIER.

« SIRE, lui dis-je, mon frère aîné, qui s'appelait Bachouc le bossu, était tailleur de profession. Au sortir de son apprentissage, il loua une boutique vis-à-vis d'un moulin; et comme il n'avait point encore fait de pratiques, il avait bien de la peine à vivre de son travail. Le meunier au contraire était fort à son aise, et possédait une très-belle femme. Un jour, mon frère, en travaillant dans sa boutique, leva la tête, et aperçut à une fenêtre du moulin la meunière qui regardait dans la rue. Il la trouva si belle, qu'il en fut enchanté.

Pour la meunière, elle ne fit nulle attention à lui; elle ferma sa fenêtre, et ne parut plus de tout le jour. Cependant le pauvre tailleur ne fit autre chose que lever les yeux vers le moulin en travaillant: Il se piqua les doigts plus d'une fois, et son travail de ce jour-là ne fut pas trop régulier. Sur le soir, lorsqu'il fallut fermer sa boutique, il eut de la peine à s'y résoudre, parce qu'il espérait toujours que la meunière se ferait voir encore; mais enfin il fut obligé de la fermer et de se retirer à sa petite maison, où il passa une fort mauvaise nuit. Il est vrai qu'il s'en leva plus matin, et qu'impatient de revoir sa maîtresse, il vola vers sa boutique. Il ne fut pas plus heureux que le jour précédent: la meunière ne parut qu'un moment de toute la journée; mais ce moment acheva de le rendre le plus amoureux de tous les hommes. Le troisième jour, il eut sujet d'être plus content que les deux autres. La meunière jeta les yeux sur lui par hasard, et le surprit dans une attention à la considérer, qui lui fit connaître ce qui se passait dans son cœur.... »

Le jour qui paraissait obliger Scheherazade d'interrompre son récit en cet endroit.

Elle en reprit le fil la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

## CLXVIII<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le barbier continuant l'histoire de son frère aîné :

« Commandeur des croyans, poursuivit-il, en parlant toujours au calife Mostanser Billah, vous saurez que la meunière n'eut pas plutôt pénétré les sentimens de mon frère, qu'au lieu de s'en fâcher, elle résolut de s'en divertir. Elle le regarda d'un air riant; mon frère la regarda de même, mais d'une manière si plaisante, que la meunière referma la fenêtre au plus vite, de peur de faire un éclat de rire qui fît connaître à mon frère qu'elle le trouvait ridicule. L'innocent Bachouc interpréta cette action à son avantage, et ne manqua pas de se flatter qu'on l'avait vu avec plaisir.

» La meunière prit donc la résolution de se réjouir de mon frère. Elle avait une pièce d'une assez belle étoffe dont il y avait déjà long-temps qu'elle voulait se faire un habit. Elle l'enveloppa dans un beau

mouchoir de broderie de soie , et la lui envoya par une jeune esclave qu'elle avait. L'esclave , bien instruite , vint à la boutique du tailleur : « Ma maîtresse vous salue, lui dit-elle , et vous prie de lui faire un habit de la pièce d'étoffe que je vous apporte, sur le modèle de celui qu'elle vous envoie en même temps ; elle change souvent d'habit, et c'est une pratique dont vous serez très-content. » Mon frère ne douta plus que la meunière ne fût amoureuse de lui. Il crut qu'elle ne lui envoyait du travail, immédiatement après ce qui s'était passé entre elle et lui, qu'afin de lui marquer qu'elle avait lu dans le fond de son cœur, et de l'assurer du progrès qu'il avait fait dans le sien. Prévenu de cette bonne opinion, il chargea l'esclave de dire à sa maîtresse qu'il allait tout quitter pour elle, et que l'habit serait prêt pour le lendemain matin. En effet, il y travailla avec tant de diligence, qu'il l'acheva le même jour.

» Le lendemain la jeune esclave vint voir si l'habit était fait. Bacbouc le lui donna bien plié, en lui disant : « J'ai trop d'intérêt de contenter votre maîtresse, pour avoir négligé son habit ; je veux l'engager,

par ma diligence, à ne se servir désormais que de moi. » La jeune esclave fit quelques pas pour s'en aller; puis se retournant, elle dit tout bas à mon frère : « A propos, j'oubliais de m'acquitter d'une commission qu'on m'a donnée : ma maîtresse m'a chargée de vous faire ses complimens, et de vous demander comment vous avez passé la nuit; pour elle, la pauvre femme, elle vous aime si fort, qu'elle n'en a pas dormi. » « Dites-lui, répondit avec transport mon benêt de frère, que j'ai pour elle une passion si violente, qu'il y a quatre nuits que je n'ai fermé l'œil. » Après ce compliment de la part de la meunière, il crut devoir se flatter qu'elle ne le laisserait pas languir dans l'attente de ses faveurs.

» Il n'y avait pas un quart-d'heure que l'esclave avait quitté mon frère, lorsqu'il la vit revenir avec une pièce de satin. « Ma maîtresse, lui dit-elle, est très-satisfaite de son habit, il lui va le mieux du monde; mais comme il est très-beau, et qu'elle ne le veut porter qu'avec un caleçon neuf, elle vous prie de lui en faire un au plutôt de cette pièce de satin. » « Cela suffit, répondit Bacbouc, il sera fait aujourd'hui

avant que je sorte de ma boutique ; vous n'avez qu'à le venir prendre sur la fin du jour. » La meunière se montra souvent à sa fenêtre , et prodigua ses charmes à mon frère pour lui donner du courage. Il faisait beau le voir travailler. Le caleçon fut bientôt fait. L'esclave le vint prendre , mais elle n'apporta au tailleur ni l'argent qu'il avait déboursé pour les accompagnemens de l'habit et du caleçon ; ni de quoi lui payer la façon de l'un et de l'autre. Cependant ce malheureux amant qu'on amusait , et qui ne s'en apercevait pas , n'avait rien mangé de tout ce jour-là , et fut obligé d'emprunter quelques pièces de monnaie pour acheter de quoi souper. Le jour suivant , dès qu'il fut arrivé à sa boutique , la jeune esclave vint lui dire que le meunier souhaitait de lui parler. « Ma maîtresse , ajouta-t-elle , lui a dit tant de bien de vous en lui montrant votre ouvrage , qu'il veut aussi que vous travailliez pour lui. Elle l'a fait exprès , afin que la liaison qu'elle veut former entre lui et vous , serve à faire réussir ce que vous désirez également l'un et l'autre. Mon frère se laissa persuader , et alla au moulin avec l'esclave. Le meunier le

reçut fort bien , et lui présentant une pièce de toile : « J'ai besoin de chemises , lui dit-il , voilà de la toile ; je voudrais bien que vous m'en fissiez vingt ; s'il y a du reste , vous me le rendrez.... »

Scheherazade , frappée tout à coup par la clarté du jour qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar , se tut en achevant ces dernières paroles. La nuit suivante , elle poursuivit ainsi l'histoire de Bachouc :

## CLXIX°. NUIT.

« **M**ON frère , continua le barbier , eut du travail pour cinq ou six jours à faire vingt chemises pour le meunier , qui lui donna ensuite une autre pièce de toile pour en faire autant de caleçons. Lorsqu'ils furent achevés , Bachouc les porta au meunier , qui lui demanda ce qu'il lui fallait pour sa peine. Sur quoi mon frère dit qu'il se contenterait de vingt dragmes d'argent. Le meunier appela aussitôt la jeune esclave , et lui dit d'apporter le trébuchet pour voir si la monnaie qu'il allait donner était de poids. L'esclave , qui avait le mot , regarda mon

frère en colère, pour lui marquer qu'il allait tout gâter s'il recevait de l'argent. Il se le tint pour dit; il refusa d'en prendre, quoiqu'il en eût besoin et qu'il en eût emprunté pour acheter le fil dont il avait cousu les chemises et les caleçons. Au sortir de chez le meunier, il vint me prier de lui prêter de quoi vivre, en me disant qu'on ne le payait pas. Je lui donnai quelques monnaies que j'avais dans ma bourse, et cela le fit subsister durant quelques jours: il est vrai qu'il ne vivait que de bouillie, et qu'encore n'en mangeait-il pas tout son soul.

» Un jour il entra chez le meunier, qui était occupé à faire aller son moulin, et qui croyant qu'il venait demander de l'argent, lui en offrit; mais la jeune esclave, qui était présente, lui fit encore un signe qui l'empêcha d'en accepter, et le fit répondre au meunier qu'il ne venait pas pour cela, mais seulement pour s'informer de sa santé. Le meunier l'en remercia, et lui donna une robe de dessus à faire. Bachouc la lui rapporta le lendemain. Le meunier tira sa bourse; la jeune esclave ne fit en ce moment que regarder mon frère: « Voi-

sin, dit-il au meunier, rien ne presse; nous compterons une autre fois. » Ainsi, cette pauvre dupe se retira dans sa boutique avec trois grandes maladies, c'est-à-dire amoureux, affamé, et sans argent.

» La meunière était avare et méchante; elle ne se contenta pas d'avoir frustré mon frère de ce qui lui était dû, elle excita son mari à tirer vengeance de l'amour qu'il avait pour elle; et voici comme ils s'y prirent. Le meunier invita Bachouc un soir à souper, et après l'avoir assez mal régalé, il lui dit: « Frère, il est trop tard pour vous retirer chez vous, demeurez ici. » En parlant de cette sorte, il le mena dans un endroit où il y avait un lit. Il le laissa là, et se retira avec sa femme dans le lieu où ils avaient coutume de coucher. Au milieu de la nuit, le meunier vint trouver mon frère: « Voisin, lui dit-il, dormez-vous? Ma mule est malade, et j'ai bien du blé à moudre; vous me feriez beaucoup de plaisir si vous vouliez tourner le moulin à sa place. » Bachouc, pour lui marquer qu'il était homme de bonne volonté, lui répondit qu'il était prêt à lui rendre ce service, qu'on n'avait seulement qu'à lui montrer com-

ment il fallait faire. Alors le meunier l'attacha par le milieu du corps de même qu'une mule , pour faire tourner le moulin ; et lui donnant ensuite un grand coup de fouet sur les reins : « Marchez , voisin , lui dit-il. » « Hé ! pourquoi me frappez-vous ? lui dit mon frère. » « C'est pour vous encourager , répondit le meunier ; car sans cela , ma mule ne marche pas. » Baobouc fut étonné de ce traitement ; néanmoins il n'osa s'en plaindre. Quand il eut fait cinq ou six tours , il voulut se reposer ; mais le meunier lui donna une douzaine de coups de fouet bien appliqués , en lui disant : « Courage , voisin , ne vous arrêtez pas , je vous prie ; il faut marcher sans prendre haleine ; autrement vous gâteriez ma farine. »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit , parce qu'elle vit qu'il était jour. Le lendemain , elle reprit son discours de cette sorte :

---

## CLXX°. NUIT.

« LE meunier obligea mon frère à tourner ainsi le moulin pendant le reste de la

nuît, continua le barbier. A la pointe du jour, il le laissa sans le détacher, et se retira à la chambre de sa femme. Bacbouc demeura quelque temps en cet état. A la fin, la jeune esclave vint, qui le détacha. « Ah ! que nous vous avons plaint, ma bonne maîtresse et moi ! s'écria la perfide ; nous n'avons aucune part au mauvais tour que son mari vous a joué. » Le malheureux Bacbouc ne lui répondit rien, tant il était fatigué et moulu de coups ; mais il regagna sa maison, en faisant une ferme résolution de ne plus songer à la meunière.

» Le récit de cette histoire, poursuivit le barbier, fit rire le calife. « Allez, me dit-il, retournez chez vous ; on va vous donner quelque chose de ma part pour vous consoler d'avoir manqué le régal auquel vous vous attendiez. » « Commandeur des croyans, repris-je, je supplie votre majesté de trouver bon que je ne reçoive rien qu'après lui avoir raconté l'histoire de mes autres frères. » Le calife m'ayant témoigné par son silence qu'il était disposé à m'écouter, je continuai en ces termes :



## HISTOIRE

DU SECOND FRÈRE DU BARBIER.

« **M**ON second frère, qui s'appelait Baharah le Brèche-dent, marchant un jour par la ville, rencontra une vieille dans une rue écartée. Elle l'aborda. « J'ai, lui dit-elle, un mot à vous dire; je vous prie de vous arrêter un moment. » Il s'arrêta, en lui demandant ce qu'elle lui voulait. « Si vous avez le temps de venir avec moi, reprit-elle, je vous mènerai dans un palais magnifique, où vous verrez une dame plus belle que le jour; elle vous recevra avec beaucoup de plaisir, et vous présentera la collation avec d'excellent vin: il n'est pas besoin de vous en dire davantage. » « Ce que vous me dites est-il bien vrai? » répliqua mon frère. » « Je ne suis pas une menteuse, repartit la vieille; je ne vous propose rien qui ne soit véritable. Mais écoutez ce que j'exige de vous: il faut que vous soyez sage, que vous parliez peu, et que vous ayez une complaisance infinie. » Bak-

barah ayant accepté la condition, elle marcha devant, et il la suivit. Ils arrivèrent à la porte d'un grand palais, où il y avait beaucoup d'officiers et de domestiques. Quelques-uns voulurent arrêter mon frère; mais la vieille ne leur eut pas plutôt parlé, qu'ils le laissèrent passer. Alors elle se retourna vers mon frère, et lui dit : « Souvenez-vous au moins que la jeune dame chez qui je vous amène, aime la douceur et la retenue : elle ne veut pas qu'on la contredise. Si vous la contentez en cela, vous pouvez compter que vous obtiendrez d'elle ce que vous voudrez. » Bakbarah la remercia de cet avis, et promit d'en profiter.

» Elle le fit entrer dans un bel appartement. C'était un grand bâtiment en carré, qui répondait à la magnificence du palais; une galerie régnait à l'entour, et l'on voyait au milieu un très-beau jardin. La vieille le fit asseoir sur un sofa bien garni, et lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait avvertir de son arrivée la jeune dame.

» Mon frère, qui n'était jamais entré dans un lieu si superbe, se mit à considérer toutes les beautés qui s'offraient à sa vue; et jugeant de sa bonne fortune par la ma-

gnificence qu'il voyait, il avait de la peine à contenir sa joie. Il entendit bientôt un grand bruit, qui était causé par une troupe d'esclaves enjouées, qui vinrent à lui en faisant des éclats de rire, et il aperçut au milieu d'elles une jeune dame d'une beauté extraordinaire, qui se faisait aisément reconnaître pour leur maîtresse, par les égards qu'on avait pour elle. Bakbarah, qui s'était attendu à un entretien particulier avec la dame, fut extrêmement surpris de la voir arriver en si bonne compagnie. Cependant les esclaves prirent un air sérieux en s'approchant de lui; et lorsque la jeune dame fut près du sofa, mon frère, qui s'était levé, lui fit une profonde révérence. Elle prit la place d'honneur; et puis l'ayant prié de se remettre à la sienne, elle lui dit d'un ton riant: « Je suis ravie de vous voir, et je vous souhaite tout le bien que vous pouvez désirer. » « Madame, répondit Bakbarah, je ne puis en souhaiter un plus grand que l'honneur que j'ai de paraître devant vous. » « Il me semble que vous êtes de bonne humeur, répliqua-t-elle, et que vous voudrez bien que nous passions le temps agréablement ensemble. »

» Elle commanda aussitôt que l'on servît la collation. En même temps on couvrit une table de plusieurs corbeilles de fruits et de confitures. Elle se mit à table avec les esclaves et mon frère. Comme il était placé vis-à-vis d'elle, quand il ouvrait la bouche pour manger, elle s'apercevait qu'il était brèche-dent, et elle le faisait remarquer aux esclaves, qui en riaient de tout leur cœur avec elle. Bakbarah, qui de temps en temps levait la tête pour la regarder, et qui la voyait rire, s'imagina que c'était de la joie qu'elle avait de sa venue, et se flatta que bientôt elle écarterait ses esclaves pour rester avec lui sans témoins. Elle jugea bien qu'il avait cette pensée, et prenant plaisir à l'entretenir dans une erreur si agréable, elle lui dit des douceurs, et lui présenta de sa propre main de tout ce qu'il y avait de meilleur.

» La collation achevée, on se leva de table. Dix esclaves prirent des instrumens, et commencèrent à jouer et à chanter; d'autres se mirent à danser. Mon frère, pour faire l'agréable, dansa aussi, et la jeune dame s'en mêla. Après même qu'on eut dansé quelque temps, on s'assit pour prendre ha-

leine. La jeune dame se fit donner un verre de vin, et regarda mon frère en souriant, pour lui marquer qu'elle allait boire à sa santé. Il se leva et demeura debout pendant qu'elle but. Lorsqu'elle eut bu, au lieu de rendre le verre, elle le fit remplir, et le présenta à mon frère, afin qu'il lui fit raison....

Scheherazade voulait poursuivre son récit; mais remarquant qu'il était jour, elle cessa de parler. La nuit suivante, elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

---

## CLXXI<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le barbier continuant l'histoire de Bakbarah :

« Mon frère, dit-il, prit le verre de la main de la jeune dame en la lui baisant, et but debout, en reconnaissance de la faveur qu'elle lui avait faite. Ensuite la jeune dame le fit asseoir auprès d'elle, et commença de le caresser. Elle lui passa la main derrière la tête, en lui donnant de temps en temps de petits soufflets. Ravi de ces faveurs, il s'estimait le plus heureux homme du monde; il était tenté de badiner aussi avec cette

~~charmante~~ personne; mais il n'osait prendre cette liberté devant tant d'esclaves qui avaient les yeux sur lui, et qui ne cessaient de rire de ce badinage. La jeune dame continua de lui donner de petits soufflets, et à la fin lui en appliqua un si rudement, qu'il en fut scandalisé. Il en rougit, et se leva pour s'éloigner d'une si rude joueuse. Alors la vieille qui l'avait amené, le regarda d'une manière à lui faire connaître qu'il avait tort, et qu'il ne se souvenait pas de l'avis qu'elle lui avait donné d'avoir de la complaisance. Il reconnut sa faute; et pour la réparer, il se rapprocha de la jeune dame, en feignant qu'il ne s'en était pas éloigné par mauvaise humeur. Elle le tira par le bras, le fit encore asseoir près d'elle, et continua de lui faire mille caresses malicieuses. Ses esclaves, qui ne cherchaient qu'à la divertir, se mirent de la partie : l'une donnait au pauvre Bakbarah des nasardes de toute sa force; l'autre lui tirait les oreilles à les lui arracher, et d'autres enfin lui appliquaient des soufflets qui passaient la raillerie. Mon frère souffrait tout cela avec une patience admirable; il affectait même un air gai; et regardant la vieille avec un souris forcé : « Vous l'avez

bien dit, disait-il, que je trouverais une dame toute bonne, tout agréable, toute charmante ! Que je vous ai d'obligations ! »

« Ce n'est rien encore que cela, lui répondit la vieille ; laissez faire, vous verrez bien autre chose. » La jeune dame prit alors la parole, et dit à mon frère : « Vous êtes un brave homme : je suis ravie de trouver en vous tant de douceur et tant de complaisance pour mes petits caprices, et une humeur si conforme à la mienne. » « Madame, repartit Bakbarah charmé de ces discours, je ne suis plus à moi, je suis tout à vous, et vous pouvez à votre gré disposer de moi. »

« Que vous me faites de plaisir ! répliqua la dame, en me marquant tant de soumission. Je suis contente de vous, et je veux que vous le soyez aussi de moi. Qu'on lui apporte, ajouta-t-elle, le parfum et l'eau de rose. » A ces mots, deux esclaves se détachèrent, et revinrent bientôt après, l'une avec une cassolette d'argent où il y avait du bois d'aloès le plus exquis, dont elle le parfuma, et l'autre avec de l'eau de rose qu'elle lui jeta au visage et dans les mains. Mon frère ne se possédait pas, tant il était aise de se voir traiter si honorablement.

» Après cette cérémonie , la jeune dame commanda aux esclaves qui avaient déjà joué des instrumens et chanté , de recommencer leurs concerts. Elles obéirent ; et pendant ce temps-là , la dame appela une autre esclave , et lui ordonna d'emmener mon frère avec elle , en lui disant : « Faites-lui ce que vous savez ; et quand vous aurez achevé , ramenez-le-moi. » Bakbarah , qui entendit cet ordre , se leva promptement , et s'approchant de la vieille qui s'était aussi levée pour accompagner l'esclave et lui , il la pria de lui dire ce qu'on lui voulait faire. « C'est que notre maîtresse est curieuse , lui répondit tout bas la vieille : elle souhaite de voir comment vous seriez fait déguisé en femme ; et cette esclave qui a ordre de vous mener avec elle , va vous peindre les sourcils , vous raser la moustache , et vous habiller en femme. » « On peut me peindre les sourcils tant qu'on voudra , répliqua mon frère , j'y consens , parce que je pourrai me laver ensuite ; mais pour me faire raser , vous voyez bien que je ne le dois pas souffrir : comment oserais-je paraître après cela sans moustache ? » « Gardez-vous de vous opposer à ce que l'on exige de vous ,

reprit la vieille , vous gâteriez vos affaires , qui vont le mieux du monde. On vous aime, on veut vous rendre heureux ; faut-il pour une vilaine moustache renoncer aux plus délicieuses faveurs qu'un homme puisse obtenir ? » Bakbarah se rendit aux raisons de la vieille ; et sans dire un seul mot , il se laissa conduire par l'esclave dans une chambre où on lui peignit les sourcils de rouge. On lui rasa la moustache ; et l'on se mit en devoir de lui raser aussi la barbe. La docilité de mon frère ne put aller jusque-là : « Oh ! pour ce qui est de ma barbe , s'écriait-il , je ne souffrirai point absolument qu'on me la coupe. » L'esclave lui représenta qu'il était inutile de lui avoir ôté sa moustache s'il ne voulait pas consentir qu'on lui rasât la barbe ; qu'un visage barbu ne convenait pas avec un habillement de femme, et qu'elle s'étonnait qu'un homme qui était sur le point de posséder la plus belle personne de Bagdad , fit quelque attention à sa barbe. La vieille ajouta au discours de l'esclave de nouvelles raisons ; elle menaça mon frère de la disgrâce de la jeune dame. Enfin elle lui dit tant de choses , qu'il se laissa faire tout ce qu'on voulut.

» Lorsqu'il fut habillé en femme , on le ramena devant la jeune dame , qui se prit si fort à rire en le voyant , qu'elle se renversa sur le sofa où elle était assise. Les esclaves en firent autant en frappant des mains , si bien que mon frère demeura fort embarrassé de sa contenance. La jeune dame se releva , et , sans cesser de rire , lui dit : « Après la complaisance que vous avez eue pour moi , j'aurais tort de ne pas vous aimer de tout mon cœur ; mais il faut que vous fassiez encore une chose pour l'amour de moi : c'est de danser comme vous voilà. » Il obéit , et la jeune dame et ses esclaves dansèrent avec lui , en riant comme des folles. Après qu'elles eurent dansé quelque temps , elles se jetèrent toutes sur le misérable , et lui donnèrent tant de soufflets , tant de coups de poings et de coups de pieds , qu'il en tomba par terre presque hors de lui-même. La vieille lui aida à se relever , pour ne pas lui donner le temps de se fâcher du mauvais traitement qu'on venait de lui faire. « Consolez-vous , lui dit-elle à l'oreille , vous êtes enfin arrivé au bout des souffrances , et vous allez en recevoir le prix..... »

Le jour qui paraissait déjà, imposa silence en cet endroit à la sultane Scheherazade. Elle poursuivit ainsi la nuit suivante :

---

## CLXXII. NUIT.

« LA vieille, dit le barbier, continua de parler à Bakbarah. « Il ne vous reste plus, ajouta-t-elle, qu'une seule chose à faire, et ce n'est qu'une bagatelle. Vous saurez que ma maîtresse a coutume, lorsqu'elle a un peu bu, comme aujourd'hui, de ne se pas laisser approcher par ceux qu'elle aime, qu'ils ne soient nus en chemise. Quand ils sont en cet état, elle prend un peu d'avantage, et se met à courir devant eux par la galerie et de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils l'aient attrapée. C'est encore une de ses bizarreries. Quelque avantage qu'elle puisse prendre, léger et dispos comme vous êtes, vous aurez bientôt mis la main sur elle. Mettez-vous donc vite en chemise ; déshabillez-vous sans faire de façons. »

» Mon bon frère en avait trop fait pour reculer. Il se déshabilla ; et cependant la jeune dame se fit ôter sa robe, et demeura

en jupon pour courir plus légèrement. Lorsqu'ils furent tous deux en état de commencer la course, la jeune dame prit un avantage d'environ vingt pas, et se mit à courir d'une vitesse surprenante. Mon frère la suivit de toute sa force, non sans exciter les ris de toutes les esclaves qui frappaient des mains. La jeune dame, au lieu de perdre quelque chose de l'avantage qu'elle avait pris d'abord, en gagnait encore sur mon frère. Elle lui fit faire deux ou trois tours de galerie, et puis enfla une longue allée obscure, où elle se sauva par un détour qui lui était connu. Bakbarah, qui la suivait toujours, l'ayant perdue de vue dans l'allée, fut obligé de courir moins vite à cause de l'obscurité. Il aperçut enfin une lumière, vers laquelle ayant repris sa course, il sortit par une porte qui fut fermée sur lui aussitôt. Imaginez-vous s'il eut lieu d'être surpris de se trouver au milieu d'une rue de corroyeurs. Ils ne le furent pas moins de le voir en chemise, les yeux peints de rouge, sans barbe et sans moustache. Ils commencèrent à frapper des mains, à le huer, et quelques-uns coururent après lui, et lui cinglèrent les fesses avec des peaux. Ils

l'arrêtèrent même, le mirent sur un âne qu'ils rencontrèrent par hasard, et le promenèrent par la ville, exposé à la risée de toute la populace.

« Pour comble de malheur, en passant devant la maison du juge de police, ce magistrat voulut savoir la cause de ce tumulte. Les corroyeurs lui dirent qu'ils avaient vu sortir mon frère dans l'état où il était, par une porte de l'appartement des femmes du grand-visir, qui donnait sur leur rue. Là-dessus, le juge fit donner au malheureux Bakbarah cent coups de bâton sur la plante des pieds, et le fit conduire hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. »

« Voilà, commandeur des croyans, dis-je au calife Mostanser Billah, l'aventure de mon second frère, que je voulais raconter à votre majesté. Il ne savait pas que les dames de nos seigneurs les plus puissans se divertissent quelquefois à jouer de semblables tours aux jeunes gens qui sont assez sots pour donner dans de semblables pièges... »

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. La nuit suivante, elle reprit sa narration, et dit au sultan des Indes :

---

---

## CLXXIII. NUIT.

SIRE, le barbier, sans interrompre son discours, passa à l'histoire de son troisième frère.

---

---

### HISTOIRE

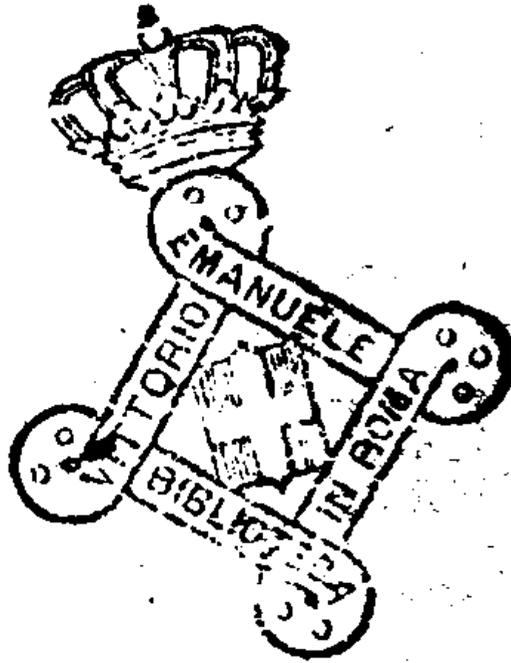
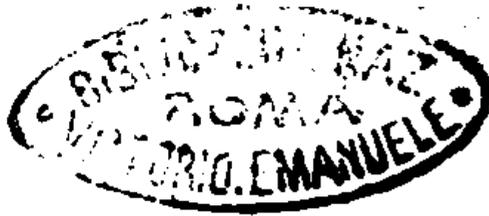
#### DU TROISIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« **C**OMMANDEUR des croyans, dit-il au calife, mon troisième frère, qui se nommait Bakbac, était aveugle, et sa mauvaise destinée l'ayant réduit à la mendicité, il allait de porte en porte demander l'aumône. Il avait une si longue habitude de marcher seul dans les rues, qu'il n'avait pas besoin de conducteur. Il avait coutume de frapper aux portes, et de ne pas répondre qu'on ne lui eût ouvert. Un jour il frappa à la porte d'une maison, le maître du logis, qui était seul, s'écria : « Qui est là ? » Mon frère ne répondit rien à ces paroles, et frappa une seconde fois. Le maître de la maison eut beau demander encore qui était à sa

porte, personne ne lui répondit. Il descend, ouvre et demande à mon frère ce qu'il veut. « Que vous me donniez quelque chose pour l'amour de Dieu, lui dit Bakbac. » « Vous êtes aveugle, ce me semble ? reprit le maître de la maison. » « Hélas ! oui, repartit mon frère. » « Tendez la main, lui dit le maître. Mon frère la lui présenta, croyant aller recevoir l'aumône ; mais le maître la lui prit seulement pour l'aider à monter jusqu'à sa chambre. Bakbac s'imagina que c'était pour le faire manger avec lui, comme cela lui arrivait ailleurs assez souvent. Quand ils furent tous deux dans la chambre, le maître lui quitta la main, se mit à sa place, et lui demanda de nouveau ce qu'il souhaitait. » Je vous ai déjà dit, lui répondit Bakbac, que je vous demandais quelque chose pour l'amour de Dieu. » « Bon aveugle, répliqua le maître, tout ce que je puis faire pour vous, c'est de souhaiter que Dieu vous rende la vue. » « Vous pouviez bien me dire cela à la porte, reprit mon frère, et m'épargner la peine de monter. » Et pourquoi, innocent que vous êtes, ne répondez-vous pas dès la première fois lorsque vous frappez, et qu'on vous demande

qui est là ? D'où vient que vous donnez la peine aux gens de vous aller ouvrir quand on vous parle ? » « Que voulez-vous donc faire de moi ? dit mon frère. » « Je vous le répète encore , répondit le maître, je n'ai rien à vous donner. » « Aidez-moi donc à descendre comme vous m'avez aidé à monter, répliqua Bakbac. » « L'escalier est devant vous, repartit le maître, descendez seul si vous voulez. » Mon frère se mit à descendre; mais le pied venant à lui manquer au milieu de l'escalier, il se fit bien du mal aux reins et à la tête en glissant jusqu'au bas. Il se releva avec assez de peine, et sortit en se plaignant et en murmurant contre le maître de la maison, qui ne fit que rire de sa chute.

» Comme il sortait du logis, deux aveugles de ses camarades, qui passaient, le reconnurent à sa voix. Ils s'arrêtèrent pour lui demander ce qu'il avait. Il leur conta ce qui lui était arrivé; et après leur avoir dit que toute la journée il n'avait rien reçu : « Je vous conjure, ajouta-t-il, de m'accompagner jusque chez moi, afin que je prenne devant vous quelque chose de l'argent que nous avons tous trois en commun,





*Le voleur appercevant une corde qui se  
trouvait attachée au plancher, il s'en saisit  
et se soutint en l'air.*

pour m'acheter de quoi souper. » Les deux aveugles y consentirent : il les emmena chez lui.

» Il faut remarquer que le maître de la maison où mon frère avait été si maltraité, était un voleur, homme naturellement adroit et malicieux. Il entendit par sa fenêtre ce que Bakbac avait dit à ses camarades ; c'est pourquoi il descendit, les suivit, et entra avec eux dans une méchante maison où logeait mon frère. Les aveugles s'étant assis, Bakbac dit : « Frères, il faut, s'il vous plait, fermer la porte, et prendre garde s'il n'y a pas ici quelque étranger avec nous. » A ces paroles, le voleur fut fort embarrassé ; mais apercevant une corde qui se trouva par hasard attachée au plancher, il s'y prit et se soutint en l'air, pendant que les aveugles fermèrent la porte, et firent le tour de la chambre en tâtant partout avec leurs bâtons. Lorsque cela fut fait, et qu'ils eurent repris leur place, il quitta la corde et alla s'asseoir doucement près de mon frère, qui, se croyant seul avec les aveugles, leur dit : « Frères, comme vous m'avez fait dépositaire de l'argent que nous recevons depuis long-temps tous trois, je veux vous

faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance que vous avez en moi. La dernière fois que nous comptâmes, vous savez que nous avions dix mille dragmes, et que nous les mîmes en dix sacs : je vais vous montrer que je n'y ai pas touché. » En disant cela, il mit la main à côté de lui sous de vieilles hardes, tira les sacs l'un après l'autre, et les donnant à ses camarades : « Les voilà, poursuivit-il ; vous pouvez juger par leur pesanteur qu'ils sont encore en leur entier ; ou bien nous allons les compter si vous souhaitez. » Ses camarades lui ayant répondu qu'ils se fiaient bien à lui, il ouvrit un des sacs et en tira dix dragmes ; les deux autres aveugles en tirèrent chacun autant.

» Mon frère remit ensuite les dix sacs à leur place ; après quoi un des aveugles lui dit qu'il n'était pas besoin qu'il dépensât rien ce jour-là pour son souper, qu'il avait assez de provisions pour eux trois, par la charité des bonnes gens. En même temps il tira de son bissac du pain, du fromage et quelques fruits, mit tout cela sur une table, et puis ils commencèrent à manger. Le voleur, qui était à la droite de mon frère,

choisissait ce qu'il y avait de meilleur , et mangeait avec eux ; mais quelque précaution qu'il pût prendre pour ne pas faire de bruit , Bakbac l'entendit mâcher , et s'écria aussitôt : « Nous sommes perdus ! il y a un étranger avec nous ! » En parlant de la sorte , il étendit la main , et saisit le voleur par le bras ; il se jeta sur lui en criant au voleur , et en lui donnant de grands coups de poing. Les autres aveugles se mirent à crier aussi et à frapper le voleur , qui , de son côté , se défendit le mieux qu'il put. Comme il était fort et vigoureux , et qu'il avait l'avantage de voir où il adressait ses coups , il en portait de furieux tantôt à l'un et tantôt à l'autre , quand il pouvait en avoir la liberté ; et il criait au voleur encore plus fort que ses ennemis. Les voisins accoururent bientôt au bruit , enfoncèrent la porte , et eurent bien de la peine à séparer les combattans ; mais enfin en étant venus à bout , ils leur demandèrent le sujet de leur différend. « Seigneurs , s'écria mon frère qui n'avait pas quitté le voleur , cet homme que je tiens , est un voleur , qui est entré ici avec nous pour nous enlever le peu d'argent que nous avons. » Le voleur ,

qui avait fermé les yeux d'abord qu'il avait vu paraître les voisins, feignit d'être aveugle, et dit alors : « Seigneurs, c'est un menteur; je vous jure, par le nom de Dieu et par la vie du calife, que je suis leur associé, et qu'ils refusent de me donner ma part légitime. Ils se sont tous trois mis contre moi, et je demande justice. » Les voisins ne voulurent pas se mêler de leur contestation, et les menèrent tous quatre au juge de police.

» Quand ils furent devant ce magistrat, le voleur, sans attendre qu'on l'interrogeât, dit en contrefaisant toujours l'aveugle : « Seigneur, puisque vous êtes commis pour administrer la justice de la part du calife, dont Dieu veuille faire prospérer la puissance, je vous déclarerai que nous sommes également criminels, mes trois camarades et moi. Mais comme nous nous sommes engagés par serment à ne rien avouer que sous la bastonnade, si vous voulez savoir notre crime, vous n'avez qu'à commander qu'on nous la donne, et qu'on commence par moi. » Mon frère voulut parler, mais on lui imposa silence. On mit le voleur sous le bâton..... »

A ces mots, Scheherazade remarquant qu'il était jour, interrompit sa narration. Elle en reprit ainsi la suite au lendemain :

---

---

## CLXXIV<sup>e</sup>. NUIT.

« **O**N mit donc le voleur sous le bâton, dit le barbier, et il eut la constance de s'en laisser donner jusqu'à vingt ou trente coups; mais faisant semblant de se laisser vaincre par la douleur, il ouvrit un œil premièrement, et bientôt après il ouvrit l'autre, en criant miséricorde, et en suppliant le juge de police de faire cesser les coups. Le juge, voyant que le voleur le regardait les yeux ouverts, en fut fort étonné. « Méchant, lui dit-il, que signifie ce miracle? » « Seigneur, répondit le voleur, je vais vous découvrir un secret important, si vous voulez me faire grâce, et me donner, pour gage que vous me tiendrez parole, l'anneau que vous avez au doigt, et qui vous sert de cachet. Je suis prêt à vous révéler tout le mystère. »

» Le juge fit cesser les coups de bâton,

lui remit son anneau, et promit de lui faire grâce. « Sur la foi de cette promesse, reprit le voleur, je vous avouerai, seigneur, que mes camarades et moi nous voyons fort clair tous quatre. Nous feignons d'être aveugles pour entrer librement dans les maisons, et pénétrer jusqu'aux appartemens des femmes, où nous abusons de leur faiblesse. Je vous confesse encore que par cet artifice nous avons gagné dix mille dragmes en société. J'en ai demandé aujourd'hui à mes confrères deux mille cinq cents qui m'appartiennent pour ma part ; ils me les ont refusées, parce que je leur ai déclaré que je voulais me retirer, et qu'ils ont eu peur que je ne les accusasse ; et sur mes instances à leur demander ma part, ils se sont jetés sur moi, et m'ont maltraité de la manière dont je prends à témoins les personnes qui nous ont amenés devant vous. J'attends de votre justice, seigneur, que vous me ferez livrer vous-même les deux mille cinq cents dragmes qui me sont dues. Si vous voulez que mes camarades confessent la vérité de ce que j'avance, faites-leur donner trois fois autant de coups de bâton que j'en ai reçus,

vous verrez qu'ils ouvriront les yeux comme moi. »

» Mon frère et les deux autres aveugles voulurent se justifier d'une imposture si horrible; mais le juge ne daigna pas les écouter. « Scélérats ! leur dit-il, c'est donc ainsi que vous contrefaites les aveugles, que vous trompez les gens, sous prétexte d'exciter leur charité, et que vous commettez de si méchantes actions ! » « C'est une imposture ! s'écria mon frère ; il est faux qu'aucun de nous voie clair ; nous en prenons Dieu à témoin. »

» Tout ce que put dire mon frère fut inutile, ses camarades et lui reçurent chacun deux cents coups de bâton. Le juge attendait toujours qu'ils ouvrissent les yeux, et attribuait à une grande obstination ce qui n'était que l'effet d'une impuissance absolue. Pendant ce temps-là, le voleur disait aux aveugles : « Pauvres gens que vous êtes, ouvrez les yeux, et n'attendez pas qu'on vous fasse mourir sous le bâton. » Puis s'adressant au juge de police : « Seigneur, lui dit-il, je vois bien qu'ils pousseront leur malice jusqu'au bout, et que jamais ils n'ouvriront les yeux ; ils veu-

lent, sans doute, éviter la honte qu'ils auraient de lire leur condamnation dans les regards de ceux qui les verraient. Il vaut mieux leur faire grâce, et envoyer quelqu'un avec moi prendre les dix mille dragmes qu'ils ont cachées. »

» Le juge n'eut garde d'y manquer; il fit accompagner le voleur par un de ses gens, qui lui apporta les dix sacs. Il fit compter deux mille cinq cents dragmes au voleur, et retint le reste pour lui. A l'égard de mon frère et de ses compagnons, il en eut pitié, et se contenta de les bannir. Je n'eus pas plutôt appris ce qui était arrivé à mon frère, que je courus après lui. Il me raconta son malheur, et je le ramenai secrètement dans la ville. J'aurais bien pu le justifier auprès du juge de police, et faire punir le voleur comme il le méritait; mais je n'osai l'entreprendre, de peur de m'attirer à moi-même quelque mauvaise affaire. »

» Ce fut ainsi que j'achevai la triste aventure de mon bon frère l'aveugle. Le calife n'en rit pas moins que de celles qu'il avait déjà entendues. Il ordonna de nouveau qu'on me donnât quelque chose; mais sans

attendre qu'on exécutât son ordre, je commençai l'histoire de mon quatrième frère.

---

---

## HISTOIRE

### DU QUATRIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« **ALCOUZ** était le nom de mon quatrième frère. Il devint borgne à l'occasion que j'aurai l'honneur de dire à votre majesté. Il était boucher de profession ; il avait un talent particulier pour élever et dresser des béliers à se battre, et par ce moyen il s'était acquis la connaissance et l'amitié des principaux seigneurs qui se plaisent à voir ces sortes de combats, et qui ont pour cet effet des béliers chez eux. Il était d'ailleurs fort achalandé ; il avait toujours dans sa boutique la plus belle viande qu'il y eût à la boucherie, parce qu'il était fort riche, et qu'il n'épargnait rien pour avoir la meilleure.

» Un jour qu'il était dans sa boutique, un vieillard, qui avait une longue barbe blanche, vint acheter six livres de viande, lui en donna l'argent, et s'en alla. Mon

frère trouva cet argent si beau, si blanc et si bien monnoyé, qu'il le mit à part dans un coffre dans un endroit séparé. Le même vieillard ne manqua pas, durant cinq mois, de venir prendre chaque jour la même quantité de viande, et de la payer en pareille monnaie, que mon frère continua de mettre à part.

Au bout de cinq mois, Alcouz voulant acheter une quantité de moutons et les payer en cette belle monnaie, ouvrit le coffre; mais au lieu de la trouver, il fut dans un étonnement extrême de ne voir que des feuilles coupées en rond à la place où il l'avait mise. Il se donna de grands coups à la tête, en faisant des cris qui attirèrent bientôt les voisins, dont la surprise égala la sienne, lorsqu'ils eurent appris de quoi il s'agissait. « Plût à Dieu, s'écria mon frère en pleurant, que ce traître de vieillard arrivât présentement avec son air hypocrite ! » Il n'eut pas plutôt achevé ces paroles, qu'il le vit venir de loin; il courut au-devant de lui avec précipitation, et mettant la main sur lui : « Musulmans, s'écriait-il de toute sa force, à l'aide ! Ecoutez la friponnerie que ce méchant homme m'a

« suite. » En même temps il raconta à une assez grande foule de peuple qui s'était assemblé autour de lui, ce qu'il avait déjà conté à ses voisins. Lorsqu'il eut achevé, le vieillard, sans s'émouvoir, lui dit froidement : « Vous feriez fort bien de me laisser aller, et de réparer par cette action l'affront que vous me faites devant tant de monde, de crainte que je ne vous en fasse un plus sanglant dont je serais fâché. » « Hé ! qu'avez-vous à dire contre moi ? lui répliqua mon frère ; je suis un honnête homme dans ma profession, et je ne vous crains pas. » « Vous voulez donc que je le publie ? reprit le vieillard du même ton. Sachez, ajouta-t-il en s'adressant au peuple, qu'au lieu de vendre de la chair de mouton, comme il le doit, il vend de la chair humaine. » « Vous êtes un imposteur, lui repartit mon frère. » « Non, non, dit alors le vieillard ; à l'heure que je vous parle, il y a un homme égorgé et attaché au-dehors de votre boutique comme un mouton ; qu'on y aille, et l'on verra si je dis la vérité. »

« Avant que d'ouvrir le coffre où étaient les feuilles, mon frère avait tué un mouton

ce jour-là, l'avait accommodé et exposé hors de sa boutique, selon sa coutume. Il protesta que ce que disait le vieillard était faux; mais malgré ses protestations, la populace crédule, se laissant prévenir contre un homme accusé d'un fait si atroce, voulut en être éclaircie sur-le-champ. Elle obligea mon frère à lâcher le vieillard, s'assura de lui-même, et courut en fureur jusqu'à sa boutique, où elle vit l'homme égorgé et attaché, comme l'accusateur l'avait dit : car ce vieillard, qui était magicien, avait fasciné les yeux de tout le monde, comme il les avait fascinés à mon frère pour lui faire prendre pour de bon argent les feuilles qu'il lui avait données.

» A ce spectacle, un de ceux qui tenaient Alcouz, lui dit en lui appliquant un grand coup de poing : « Comment, méchant homme, c'est donc ainsi que tu nous fais manger de la chair humaine ! » Et le vieillard, qui ne l'avait pas abandonné, lui en déchargea un autre dont il lui creva un œil. Toutes les personnes même qui purent approcher de lui, ne l'épargnèrent pas. On ne se contenta pas de le maltraiter, on le conduisit devant le juge de police, à qui

l'on présenta le prétendu cadavre, que l'on avait détaché et apporté pour servir de témoin contre l'accusé. « Seigneur, lui dit le vieillard magicien, vous voyez un homme qui est assez barbare pour massacrer les gens, et qui vend leur chair pour de la viande de mouton. Le public attend que vous fassiez un châtement exemplaire. » Le juge de police entendit mon frère avec patience; mais l'argent changé en feuilles lui parut si peu digne de foi, qu'il traita mon frère d'imposteur; et s'en rapportant au témoignage de ses yeux, il lui fit donner cinq cents coups de bâton.

» Ensuite l'ayant obligé de lui dire où était son argent, il lui enleva tout ce qu'il avait, et le bannit à perpétuité, après l'avoir exposé aux yeux de toute la ville, trois jours de suite, monté sur un charmeau..... »

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade à Schahriar, la clarté du jour que je vois paraître m'impose silence. » Elle se tut; et la nuit suivante, elle continua d'entretenir le sultan des Indes dans ces termes :

---

---

**CLXXV. NUIT.**

**SIRE**, le barbier poursuivit ainsi l'histoire d'Alcouz :

« Je n'étais pas à Bagdad, dit-il, lorsqu'une aventure si tragique arriva à mon quatrième frère. Il se retira dans un lieu écarté, où il demeura caché jusqu'à ce qu'il fût guéri des coups de bâton dont il avait le dos meurtri; car c'était sur le dos qu'on l'avait frappé. Lorsqu'il fut en état de marcher, il se rendit, la nuit, par des chemins détournés, à une ville où il n'était connu de personne, et il y prit un logement d'où il ne sortait presque pas. A la fin, ennuyé de vivre toujours enfermé, il alla se promener dans un faubourg, où il entendit tout à coup un grand bruit de cavaliers qui venaient derrière lui. Il était alors par hasard près de la porte d'une maison; et comme, après ce qui lui était arrivé, il appréhendait tout, il craignit que ces cavaliers ne le suivissent pour l'arrêter : c'est pourquoi il ouvrit la porte pour se cacher; et après l'avoir refermée, il entra dans une

grande cour, où il n'eut pas plutôt paru, que deux domestiques vinrent à lui, et le prenant au collet : « Dieu soit loué, lui dirent-ils, de ce que vous venez vous-même vous livrer à nous ! Vous nous avez donné tant de peine ces trois dernières nuits, que nous n'en avons pas dormi ; et vous n'avez épargné notre vie, que parce que nous avons su nous garantir de votre mauvais dessein. »

» Vous pouvez bien penser que mon frère fut fort surpris de ce compliment. « Bonnes gens, leur dit-il, je ne sais ce que vous me voulez, et vous me prenez sans doute pour un autre. » « Non, non, répliquèrent-ils, nous n'ignorons pas que vous et vos camarades vous êtes de francs voleurs. Vous ne vous contentez pas d'avoir dérobé à notre maître tout ce qu'il avait, et de l'avoir réduit à la mendicité, vous en voulez encore à sa vie. Voyons un peu si vous n'avez pas le couteau que vous aviez à la main lorsque vous nous poursuiviez hier pendant la nuit. » En disant cela, ils le fouillèrent, et trouvèrent qu'il avait un couteau sur lui. « Oh, oh ! s'écrièrent-ils en le prenant, osez-vous dire encore que

vous n'êtes pas un voleur? » « Hé quoi! leur répondit mon frère, est-ce qu'on ne peut pas porter un couteau sans être voleur? Ecoutez mon histoire, ajouta-t-il; au lieu d'avoir une mauvaise opinion de moi, vous serez touchés de mes malheurs. » Bien éloignés de l'écouter, ils se jetèrent sur lui, le foulèrent aux pieds, lui arrachèrent son habit et lui déchirèrent sa chemise. Alors voyant les cicatrices qu'il avait au dos : « Ah, chien, dirent-ils en redoublant leurs coups, tu veux nous faire accroire que tu es honnête homme! et ton dos nous fait voir le contraire. » « Hélas! s'écria mon frère, il faut que mes péchés soient bien grands, puisqu'après avoir été déjà maltraité si injustement, je le suis une seconde fois sans être plus coupable! »

» Les deux domestiques ne furent nullement attendris de ses plaintes; ils le menèrent au juge de police, qui lui dit : « Par quelle hardiesse es-tu entré chez eux pour les poursuivre le couteau à la main? » « Seigneur, répondit le pauvre Alcouz, je suis l'homme du monde le plus innocent, et je suis perdu si vous ne me faites la grâce de m'écouter patiemment : personne n'est plus

digne de compassion que moi. » « Seigneur, interrompit alors un des domestiques, voulez-vous écouter un voleur qui entre dans les maisons pour piller et assassiner les gens ? Si vous refusez de nous croire, vous n'avez qu'à regarder son dos. » En parlant ainsi, il découvrit le dos de mon frère et le fit voir au juge, qui, sans autre information, commanda sur-le-champ qu'on lui donnât cent coups de nerf de bœuf sur les épaules, et ensuite le fit promener par la ville sur un chameau, et crier devant lui : « Voilà de quelle manière on châtie » ceux qui entrent par force dans les maisons. »

» Cette promenade achevée, on le mit hors de la ville, avec défense d'y rentrer jamais. Quelques personnes qui le rencontrèrent après cette seconde disgrâce, m'avertirent du lieu où il était. J'allai l'y trouver, et le ramenai à Bagdad secrètement, où je l'assistai de tout mon petit pouvoir. »

» Le calife Mostanser Billah, poursuivit le barbier, ne rit pas tant de cette histoire que des autres. Il eut la bonté de plaindre le malheureux Alcouz. Il voulut encore me faire donner quelque chose et me renvoyer ;

mais sans donner le temps d'exécuter son ordre , je repris la parole , et lui dis : « Mon souverain seigneur et maître , vous voyez bien que je parle peu ; et puisque votre majesté m'a fait la grâce de m'écouter jusqu'ici, qu'elle ait la bonté de vouloir encore entendre les aventures de mes deux autres frères ; j'espère qu'elles ne vous divertiront pas moins que les précédentes. Vous en pourrez faire faire une histoire complète, qui ne sera pas indigne de votre bibliothèque. J'aurai donc l'honneur de vous dire que mon cinquième frère se nommait Al-naschar.... »

« Mais je m'aperçois qu'il est jour , dit Scheherazade. » Elle garda le silence , et reprit ainsi son discours la nuit suivante :

---



---

## CLXXVI. NUIT.

**SIRE**, le barbier continua de parler dans ces termes :

---



---

## HISTOIRE



### LE CINQUIÈME FRÈRE DU BARBIER.

• **ALNASCHAR**, tant que vécut notre père, fut très-paresseux. Au lieu de travailler pour gagner sa vie, il n'avait pas honte de la demander le soir, et de vivre le lendemain de ce qu'il avait reçu. Notre père mourut accablé de vieillesse, et nous laissa, pour tout bien, sept cents dragmes d'argent. Nous partageâmes également, de sorte que chacun en eut cent pour sa part. Alnaschar, qui n'avait jamais possédé tant d'argent à la fois, se trouva fort embarrassé sur l'usage qu'il en ferait. Il se consulta long-temps lui-même là-dessus, et il se détermina enfin à les employer en verres, en bouteilles et autres pièces de verrerie, qu'il alla chercher chez un gros marchand. Il mit le tout dans un panier à jour, et choisit une fort petite boutique, où il s'assit le panier devant lui, et le dos appuyé contre le mur, en attendant qu'on vînt acheter de sa marchandise. Dans cette attitude, les yeux attachés sur son panier, il se mit à rêver, et dans sa rêverie,

il prononça les paroles suivantes assez haut pour être entendu d'un tailleur qu'il avait pour voisin : « Ce panier, dit-il, me coûte cent dragmes, et c'est tout ce que j'ai au monde. J'en ferai bien deux cents dragmes en le vendant en détail, et de ces deux cents dragmes que j'emploierai encore en verrerie, j'en ferai quatre cents. Ainsi j'amasserai, par la suite du temps, quatre mille dragmes. De quatre mille dragmes j'irai aisément jusqu'à huit. Quand j'en aurai dix mille, je laisserai aussitôt la verrerie pour me faire joaillier. Je ferai commerce de diamans, de perles et de toutes sortes de pierres. Possédant alors des richesses à souhait, j'achèterai une belle maison, de grandes terres, des esclaves, des eunuques, des chevaux; je ferai bonne chère et du bruit dans le monde. Je ferai venir chez moi tout ce qui se trouvera dans la ville de joueurs d'instrumens, de danseurs et de danseuses. Je n'en demeurerai pas là, et j'amasserai, s'il plait à Dieu, jusqu'à cent mille dragmes. Lorsque je me verrai riche de cent mille dragmes, je m'estimerai autant qu'un prince, et j'enverrai demander en mariage la fille du grand-visir, en faisant représenter

à ce ministre que j'aurai entendu dire des merveilles de la beauté, de la sagesse, de l'esprit et de toutes les autres qualités de sa fille; et enfin que je lui donnerai mille pièces d'or pour la première nuit de nos noces. Si le visir était assez malhonnête pour me refuser sa fille, ce qui ne saurait arriver, j'irais l'enlever à sa barbe, et l'amènerais malgré lui chez moi. D'abord que j'aurai épousé la fille du grand-visir, je lui achèterai dix eunuques noirs des plus jeunes et des mieux faits. Je m'habillerai comme un prince; et monté sur un beau cheval qui aura une selle de fin or avec une housse d'étoffe d'or relevée de diamans et de perles, je marcherai par la ville, accompagné d'esclaves devant et derrière moi, et me rendrai à l'hôtel du visir aux yeux des grands et des petits qui me feront de profondes révérences. En descendant chez le visir au pied de son escalier, je monterai au milieu de mes gens rangés en deux files à droite et à gauche; et le grand-visir, en me recevant comme son gendre, me cédera sa place, et se mettra au-dessous de moi pour me faire plus d'honneur. Si cela arrive, comme je l'espère, deux de mes gens auront

chacun une bourse de mille pièces d'or que je leur aurai fait apporter. J'en prendrai une, et la lui présentant : « Voilà, lui dirai-je, les » mille pièces d'or que j'ai promises pour » la première nuit de mon mariage. » Et lui offrant l'autre : « Tenez, ajouterai-je, je vous » en donne encore autant, pour vous mar- » quer que je suis homme de parole, et que » je donne plus que je ne promets. » Après une action comme celle-là, on ne parlera dans le monde que de ma générosité. Je reviendrai chez moi avec la même pompe. Ma femme m'enverra complimenter de sa part par quelque officier sur la visite que j'aurai faite au visir son père ; j'honorerai l'officier d'une belle robe, et le renverrai avec un riche présent. Si elle s'avise de m'en envoyer un, je ne l'accepterai pas, et je congédierai le porteur. Je ne permettrai pas qu'elle sorte de son appartement pour quelque cause que ce soit, que je n'en sois averti ; et quand je voudrai bien y entrer, ce sera d'une manière qui lui imprimera du respect pour moi. Enfin, il n'y aura pas de maison mieux réglée que la mienne. Je serai toujours habillé richement. Lorsque je me retirerai avec elle le soir, je serai

assis à la place d'honneur, où j'affecterai un air grave, sans tourner la tête à droite ou à gauche. Je parlerai peu; et pendant que ma femme, belle comme la pleine lune, demeurera debout devant moi avec tous ses atours, je ne ferai pas semblant de la voir. Ses femmes, qui seront autour d'elle, me diront : « Notre cher seigneur et maître, » voilà votre épouse, votre humble servante devant vous : elle attend que vous la caressiez, et elle est bien mortifiée de ce que vous ne daignez pas seulement la regarder; elle est fatiguée d'être si longtemps debout; dites-lui au moins de s'asseoir. » Je ne répondrai rien à ce discours, ce qui augmentera leur surprise et leur douleur. Elles se jetteront à mes pieds, et après qu'elles y auront demeuré un temps considérable à me supplier de me laisser fléchir, je leverai enfin la tête et jetterai sur elle un regard distrait; puis je me remettrai dans la même attitude. Dans la pensée qu'elles auront que ma femme ne sera pas assez bien ni assez proprement habillée, elles la meneront dans son cabinet pour lui faire changer d'habit; et moi cependant je me leverai de mon côté, et prendrai un habit plus magni-

fique que celui d'auparavant. Elles reviendront une seconde fois à la charge ; elles me tiendront le même discours , et je me donnerai le plaisir de ne pas regarder ma femme qu'après m'être laissé prier et solliciter avec d'autant d'instances et aussi longtemps que la première fois. Je commencerai dès le premier jour de mes noces à lui apprendre de quelle manière je prétends en user avec elle le reste de sa vie..... »

La sultane Scheherazade se tut à ces paroles , à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours le lendemain , et dit au sultan des Indes :

## CLXXVII<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le barbier babillard poursuivit ainsi l'histoire de son cinquième frère :

« Après les cérémonies de nos noces , continua Alnaschar, je prendrai , de la main d'un de mes gens qui sera près de moi , une bourse de cinq cents pièces que je donnerai aux coiffeuses , afin qu'elles me laissent seul avec mon épouse. Quand elles

se seront retirées , ma femme se couchera la première. Je me coucherai ensuite auprès d'elle , le dos tourné de son côté , et je passerai la nuit sans lui dire un seul mot. Le lendemain , elle ne manquera pas de se plaindre de mes mépris et de mon orgueil à sa mère , femme du grand-visir , et j'en aurai la joie au cœur. Sa mère viendra me trouver , me baisera les mains avec respect , et me dira : « Seigneur ( car elle n'osera m'appeler son gendre , de peur de me déplaire en me parlant si familièrement ) , je » vous supplie de ne pas dédaigner de re- » garder ma fille , et de vous approcher » d'elle : je vous assure qu'elle ne cherche » qu'à vous plaire , et qu'elle vous aime de » toute son âme. » Mais ma belle-mère aura beau parler , je ne lui répondrai pas une syllabe , et je demeurerai ferme dans ma gravité. Alors elle se jettera à mes pieds , me les baisera plusieurs fois , et me dira : « Seigneur , serait-il possible que vous » soupçonnassiez la sagesse de ma fille ? » Je vous assure que je l'ai toujours eue » devant les yeux , et que vous êtes le pre- » mier homme qui l'ait jamais vue en face. » Cessez de lui causer une si grande mor-

» tification; faites-lui la grâce de la regarder, de lui parler et de la fortifier dans  
 » la bonne intention qu'elle a de vous satisfaire en toute chose. » Tout cela ne me touchera point; ce que voyant ma belle-mère, elle prendra un verre de vin, et le mettant à la main de sa fille mon épouse: « Allez,  
 » lui dira-t-elle; présentez-lui vous-même  
 » ce verre de vin, il n'aura peut-être pas  
 » la cruauté de le refuser d'une si belle  
 » main. » Ma femme viendra avec le verre, demeurera debout et toute tremblante devant moi. Lorsqu'elle verra que je ne tournerai point la vue de son côté, et que je persisterai à la dédaigner, elle me dira, les larmes aux yeux: « Mon cœur, ma chère  
 » âme, mon aimable seigneur, je vous conjure,  
 » jure, par les faveurs dont le ciel vous comble,  
 » de me faire la grâce de recevoir ce verre de vin de la main de votre très-humble servante. » Je me garderai bien de la regarder encore, et de lui répondre.  
 « Mon charmant époux, continuera-t-elle  
 » en redoublant ses pleurs et en m'approchant le verre de la bouche, je ne serai pas que je n'aie obtenu que vous  
 » buviez. » Alors, fatigué de ses prières,

je lui lancerai un regard terrible , et lui donnerai un bon soufflet sur la joue , en la repoussant du pied si vigoureusement , qu'elle ira tomber bien loin au delà du sofa.

» Mon frère était tellement absorbé dans ses visions chimériques , qu'il représenta l'action avec son pied , comme si elle eût été réelle , et par malheur il en frappa si rudement son panier plein de verrerie , qu'il le jeta du haut de sa boutique dans la rue , de manière que toute la verrerie fut brisée en mille morceaux.

» Le tailleur son voisin , qui avait ouï l'extravagance de son discours , fit un grand éclat de rire lorsqu'il vit tomber le panier. « Oh ! que tu es un indigne homme ! dit-il à mon frère ; ne devrais-tu pas mourir de honte de maltraiter ainsi une jeune épouse qui ne t'a donné aucun sujet de te plaindre d'elle ? Il faut que tu sois bien brutal pour mépriser les pleurs et les charmes d'une si aimable personne ! Si j'étais à la place du grand-visir , ton beau-père , je te ferais donner cent coups de nerf de bœuf , et te ferais promener par la ville avec l'éloge que tu mérites. »

» Mon frère, à cet accident si funeste pour lui, rentra en lui-même; et voyant que c'était par son orgueil insupportable qu'il lui était arrivé, il se frappa le visage, déchira ses habits, et se mit à pleurer, en poussant des cris qui firent bientôt assembler les voisins, et arrêter les passans qui allaient à la prière de midi. Comme c'était un vendredi, il y allait plus de monde que les autres jours. Les uns eurent pitié d'Alnashar, et les autres ne firent que rire de son extravagance. Cependant la vanité qu'il s'était mise en tête, s'était dissipée avec son bien; et il pleurait encore son sort amèrement, lorsqu'une dame de considération, montée sur une mule richement caparaçonnée, vint à passer par-là. L'état où elle vit mon frère, excita sa compassion. Elle demanda qui il était, et ce qu'il avait à pleurer. On lui dit seulement que c'était un pauvre homme qui avait employé le peu d'argent qu'il possédait à l'achat d'un panier de verrerie; que ce panier était tombé, et que toute la verrerie s'était cassée. Aussitôt la dame se tourna du côté d'un eunuque qui l'accompagnait : « Donnez-lui, dit-elle, ce que vous avez sur vous. » L'eunuque

obéit, et mit entre les mains de mon frère une bourse de cinq cents pièces d'or. Alnaschar pensa mourir de joie en la recevant. Il donna mille bénédictions à la dame; et après avoir fermé sa boutique, où sa présence n'était plus nécessaire, il s'en alla chez lui.

» Il faisait de profondes réflexions sur le grand bonheur qui venait de lui arriver, lorsqu'il entendit frapper à sa porte. Avant que d'ouvrir, il demanda qui frappait; et ayant reconnu à la voix que c'était une femme, il ouvrit. « Mon fils, lui dit-elle, j'ai une grâce à vous demander: voilà le temps de la prière, je voudrais bien me laver pour être en état de la faire. Laissez-moi, s'il vous plait, entrer chez vous, et me donnez un vase d'eau. » Mon frère envisagea cette femme, et vit que c'était une personne déjà fort avancée en âge. Quoiqu'il ne la connût point, il ne laissa pas de lui accorder ce qu'elle demandait. Il lui donna un vase plein d'eau, ensuite il reprit sa place; et toujours occupé de sa dernière aventure, il mit son or dans une espèce de bourse longue et étroite, propre à porter à sa ceinture. La vieille, pendant ce temps-

là , fit sa prière ; et lorsqu'elle eut achevé , elle vint trouver mon frère , se prosterna deux fois en frappant la terre de son front , comme si elle eût voulu prier Dieu ; puis s'étant relevée , elle lui souhaita toute sorte de biens.... »

L'aurore dont la clarté commençait à paraître , obligea Scheherazade à s'arrêter en cet endroit. La nuit suivante , elle reprit ainsi son discours , en faisant toujours parler le barbier :

## CLXXVIII<sup>e</sup>. NUIT.

LA vieille souhaita toute sorte de biens à mon frère ; elle le remercia de son honnêteté. Comme elle était habillée assez pauvrement , et qu'elle s'humiliait fort devant lui , il crut qu'elle lui demandait l'aumône , et il lui présenta deux pièces d'or. La vieille se retira en arrière avec surprise , comme si mon frère lui eût fait une injure. « Grand Dieu ! lui dit-elle , que veut dire ceci ? Serait-il possible , seigneur , que vous me prissiez pour une de ces misérables qui font profession d'entrer hardiment chez les gens

pour demander l'aumône ? Reprenez votre argent , je n'en ai pas besoin , Dieu merci : j'appartiens à une jeune dame de cette ville qui est pourvue d'une beauté charmante , et qui est avec cela très-riche ; elle ne me laisse manquer de rien. »

» Mon frère ne fut pas assez fin pour s'apercevoir de l'adresse de la vieille , qui n'avait refusé les deux pièces d'or que pour en attraper davantage. Il lui demanda si elle ne pourrait pas lui procurer l'honneur de voir cette dame. « Très-volontiers , lui répondit-elle ; elle sera bien aise de vous épouser , et de vous mettre en possession de tous ses biens , en vous faisant maître de sa personne : prenez votre argent et suivez-moi. » Ravi d'avoir trouvé une grosse somme d'argent , et presque aussitôt une femme belle et riche , il ferma les yeux à toute autre considération. Il prit les cinq cents pièces d'or , et se laissa conduire par la vieille.

» Elle marcha devant lui , et il la suivit de loin jusqu'à la porte d'une grande maison où elle frappa. Il la rejoignit dans le temps qu'une jeune esclave grecque ouvrait. La vieille le fit entrer le premier , et passer au travers d'une cour bien pavée , et l'in-

introduisit dans une salle dont l'ameublement le confirma dans la bonne opinion qu'on lui avait fait concevoir de la maîtresse de la maison. Pendant que la vieille alla avertir la jeune dame, il s'assit; et comme il avait chaud, il ôta son turban et le mit près de lui. Il vit bientôt entrer la jeune dame, qui le surprit bien plus par sa beauté, que par la richesse de son habillement. Il se leva dès qu'il l'aperçut. La dame le pria d'un air gracieux de prendre sa place, en s'asseyant près de lui. Elle lui marqua bien de la joie de le voir; et après lui avoir dit quelques douceurs : « Nous ne sommes pas ici assez commodément, ajouta-t-elle, venez, donnez-moi la main. » A ces mots, elle lui présenta la sienne, et le mena dans une chambre écartée, où elles'entretint encore quelque temps avec lui; puis elle le quitta, en lui disant : « Demeurez, je suis à vous dans un moment. » Il attendit; mais au lieu de la dame, un grand esclave noir arriva le sabre à la main, et regardant mon frère d'un œil terrible : « Que fais-tu ici? lui dit-il fièrement. » Alnaschar, à cet aspect, fut tellement saisi de frayeur, qu'il n'eut pas la force de répondre. L'esclave le

déponilla, lui enleva l'or qu'il portait, et lui déchargea plusieurs coups de sabre dans les chairs seulement. Le malheureux en tomba par terre, où il resta sans mouvement, quoiqu'il eût encore l'usage de ses sens. Le noir, le croyant mort, demanda du sel; l'esclave grecque en apporta plein un grand bassin. Ils en frottèrent les plaies de mon frère, qui eut la présence d'esprit, malgré la douleur cuisante qu'il souffrait, de ne donner aucun signe de vie. Le noir et l'esclave grecque s'étant retirés, la vieille, qui avait fait tomber mon frère dans le piège, vint le prendre par les pieds, et le traîna jusqu'à une trape qu'elle ouvrit. Elle le jeta dedans, et il se trouva dans un lieu souterrain avec plusieurs corps de gens qui avaient été assassinés. Il s'en aperçut dès qu'il fut revenu à lui; car la violence de sa chute lui avait ôté le sentiment. Le sel dont ses plaies avaient été frottées lui conserva la vie. Il reprit peu à peu assez de force pour se soutenir; et au bout de deux jours ayant ouvert la trape durant la nuit, et remarqué dans la cour un endroit propre à se cacher, il y demeura jusqu'à la pointe du jour. Alors il vit paraître la détec-

table vieille qui ouvrit la porte de la rue , et partit pour aller chercher une autre proie. Afin qu'elle ne le vît pas , il ne sortit de ce coupe - gorge que quelques momens après elle , et il vint se réfugier chez moi , où il m'apprit toutes les aventures qui lui étaient arrivées en si peu de temps.

» Au bout d'un mois , il fut parfaitement guéri de ses blessures par les remèdes souverains que je lui fis prendre. Il résolut de se venger de la vieille qui l'avait trompé si cruellement. Pour cet effet , il fit une bourse assez grande pour contenir cinq cents pièces d'or ; et , au lieu d'or , il la remplit de morceaux de verre..... »

Scheherazade , en achevant ces derniers mots , s'aperçut qu'il était jour. Elle n'en dit pas davantage cette nuit ; mais le lendemain , elle poursuivit de cette sorte l'histoire d'Alnaschar :

---

---

## CLXXIX°. NUIT.

« **M**ON frère , continua le barbier , attachale sac de verre autour de lui avec sa cein-

ture, se déguisa en vieille, et prit un sabre qu'il cacha sous sa robe. Un matin, il rencontra la vieille qui se promenait déjà par la ville, en cherchant l'occasion de jouer un mauvais tour à quelqu'un. Il l'aborda, et contrefaisant la voix d'une femme : « N'auriez-vous pas, lui dit-il, un trébuchet à me prêter ? Je suis une femme de Perse, nouvellement arrivée. J'ai apporté de mon pays cinq cents pièces d'or. Je voudrais bien voir si elles sont de poids. » « Bonne femme, lui répondit la vieille, vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi. Venez, vous n'avez qu'à me suivre, je vous menerai chez mon fils qui est changeur ; il se fera un plaisir de vous les peser lui-même pour vous en épargner la peine. Ne perdons pas de temps, afin de le trouver avant qu'il aille à sa boutique. » Mon frère la suivit jusqu'à la maison où elle l'avait introduit la première fois, et la porte fut ouverte par l'esclave grecque.

» La vieille mena mon frère dans la salle, où elle lui dit d'attendre un moment, qu'elle allait faire venir son fils. Le prétendu fils parut sous la forme du vilain esclave

noir : « Maudite vieille, dit-il à mon frère, lève-toi et me suis. » En disant ces mots, il marcha devant pour le mener au lieu où il voulait le massacrer. Alnaschar se leva, le suivit; et tirant son sabre de dessous sa robe, il le lui déchargea sur le cou par-derrière si adroitement, qu'il lui abattit la tête. Il la prit aussitôt d'une main, et de l'autre il traîna le cadavre jusqu'au lieu souterrain, où il le jeta avec la tête. L'esclave grecque, accoutumée à ce manège, se fit bientôt voir avec le bassin plein de sel; mais quand elle vit Alnaschar le sabre à la main, et qui avait quitté le voile dont il s'était couvert le visage, elle laissa tomber le bassin et s'enfuit; mais mon frère, courant plus fort qu'elle, la joignit, et lui fit voler la tête de dessus les épaules. La méchante vieille accourut au bruit, et il se saisit d'elle avant qu'elle eût le temps de lui échapper. « Perfide, s'écria-t-il, me reconnais-tu? » Hélas! seigneur, répondit-elle en tremblant, qui êtes-vous? Je ne me souviens pas de vous avoir jamais vu. » « Je suis, dit-il, celui chez qui tu entras l'autre jour pour te laver et faire ta prière d'hypocrite :

t'en souvient-il ? » Alors elle se mit à genoux pour lui demander pardon ; mais il la coupa en quatre pièces.

» Il ne restait plus que la dame , qui ne savait rien de ce qui venait de se passer chez elle. Il la chercha , et la trouva dans une chambre, où elle pensa s'évanouir quand elle le vit paraître. Elle lui demanda la vie , et il eut la générosité de la lui accorder. « Madame , lui dit-il , comment pouvez-vous être avec des gens aussi méchants que ceux dont je viens de me venger si justement ? » « J'étais , lui répondit-elle , la femme d'un honnête marchand , et la maudite vieille , dont je ne connaissais pas la méchanceté , me venait voir quelquefois. « Madame , me » dit-elle un jour , nous avons de belles » noces chez nous , vous y prendriez beau- » coup de plaisir , si vous vouliez nous » faire l'honneur de vous y trouver. » Je me laissai persuader. Je pris mon plus bel habit avec une bourse de cent pièces d'or. Je la suivis ; elle me mena dans cette maison , où je trouvai ce noir qui me retint par force ; et il y a trois ans que j'y suis avec bien de la douleur. » « De la manière dont ce détestable noir se gouvernait, re-

prit mon frère, il faut qu'il ait amassé bien des richesses. » « Il y en a tant, répartit-elle, que vous serez riche à jamais, si vous pouvez les emporter : suivez-moi et vous les verrez. » Elle conduisit Alnaschar dans une chambre, où elle lui fit voir effectivement plusieurs coffres pleins d'or, qu'il considéra avec une admiration dont il ne pouvait revenir. « Allez, dit-elle, et amenez assez de monde pour emporter tout cela. » Mon frère ne se le fit pas dire deux fois ; il sortit, et ne fut dehors qu'autant de temps qu'il lui en fallut pour assembler dix hommes. Il les amena avec lui ; et en arrivant à la maison, il fut fort étonné de trouver la porte ouverte ; mais il le fut bien davantage, lorsque étant entré dans la chambre où il avait vu les coffres, il n'en trouva pas un seul. La dame, plus rusée et plus diligente que lui, les avait fait enlever et avait disparu elle-même. Au défaut des coffres, et pour ne pas s'en retourner les mains vides, il fit emporter tout ce qu'il put trouver de meubles dans les chambres et dans les garde-meubles, où il y en avait beaucoup plus qu'il ne lui en fallait pour le dédommager des cinq cents pièces d'or qui

lui avaient été volées. Mais en sortant de la maison, il oublia de fermer la porte. Les voisins, qui avaient reconnu mon frère et vu les porteurs aller et venir, coururent avertir le juge de police de ce déménagement qui leur avait paru suspect. Alnaschar passa la nuit assez tranquillement; mais le lendemain matin, comme il sortait du logis, il rencontra à sa porte vingt hommes des gens du juge de police qui se saisirent de lui. « Venez avec nous, lui dirent-ils, notre maître veut parler à vous. » Mon frère les pria de se donner un moment de patience, et leur offrit une somme d'argent pour qu'ils le laissassent échapper; mais au lieu de l'écouter, ils le lièrent et le forcèrent de marcher avec eux. Ils rencontrèrent dans une rue un ancien ami de mon frère qui les arrêta, et s'informa d'eux pour quelle raison ils l'emmenaient; il leur proposa même une somme considérable pour le lâcher et rapporter au juge de police qu'ils ne l'avaient pas trouvé; mais il ne put rien obtenir d'eux, et ils menèrent Alnaschar au juge de police.... »

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, parce qu'elle remarqua qu'il était

jour. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

---

---

## CLXXX°. NUIT.

« **SIRE**, quand les gardes, poursuivit le barbier, eurent conduit mon frère devant le juge de police, ce magistrat lui dit : « Je vous demande où vous avez pris tous les meubles que vous faites porter hier chez vous ? » « Seigneur, répondit Alnaschar, je suis prêt à vous dire la vérité ; mais permettez-moi auparavant d'avoir recours à votre clémence, et de vous supplier de me donner votre parole qu'il ne me sera rien fait. » « Je vous la donne, répliqua le juge. » Alors mon frère lui raconta sans déguisement tout ce qui lui était arrivé, et tout ce qu'il avait fait depuis que la vieille était venue faire sa prière chez lui, jusqu'à ce qu'il ne trouva plus la jeune dame dans la chambre où il l'avait laissée après avoir tué le noir, l'esclave grecque et la vieille. A l'égard de ce qu'il avait fait emporter chez lui, il supplia le juge

de lui en laisser au moins une partie pour le récompenser des cinq cents pièces d'or qu'on lui avait volées.

» Le juge, sans rien promettre à mon frère, envoya chez lui quelques-uns de ses gens pour enlever tout ce qu'il y avait, et lorsqu'on lui eut rapporté qu'il n'y restait plus rien, et que tout avait été mis dans son garde-meuble, il commanda aussitôt à mon frère de sortir de la ville et de n'y revenir de sa vie, parce qu'il craignait que s'il y demeurait, il n'allât se plaindre de son injustice au calife. Cependant Alnaschar obéit à l'ordre sans murmurer, et sortit de la ville pour se réfugier dans une autre. En chemin il fut rencontré par des voleurs qui le dépouillèrent et le mirent nu comme la main. Je n'eus pas plutôt appris cette fâcheuse nouvelle, que je pris un habit et allai le trouver où il était. Après l'avoir consolé le mieux qu'il me fut possible, je le ramenai et le fis entrer secrètement dans la ville, où j'en eus autant de soin que de ses autres frères. »

---

---

## HISTOIRE

### DU SIXIÈME FRÈRE DU BARBIER.

« IL ne me reste plus à vous raconter que l'histoire de mon sixième frère, appelé Schacabac aux lèvres fendues. Il avait eu d'abord l'industrie de bien faire valoir les cent dragmes d'argent qu'il avait eues en partage, de même que ses autres frères, de sorte qu'il s'était vu fort à son aise; mais un revers de fortune le réduisit à la nécessité de demander sa vie. Il s'en acquittait avec adresse, et il s'étudiait surtout à se procurer l'entrée des grandes maisons par l'entremise des officiers et des domestiques, pour avoir un libre accès auprès des maîtres, et s'attirer leur compassion.

» Un jour qu'il passait devant un hôtel magnifique, dont la porte élevée laissait voir une cour très-spacieuse où il y avait une foule de domestiques, il s'approcha de l'un d'entre eux, et lui demanda à qui appartenait cet hôtel. « Bon-homme, lui répondit le domestique, d'où venez-vous pour me

faire cette demande? Tout ce que vous voyez ne vous fait-il pas connaître que c'est l'hôtel d'un Barmecide? Mon frère, à qui la générosité et la libéralité des Barmecides étaient connues, s'adressa aux portiers, car il y en avait plus d'un, et les pria de lui donner l'aumône. « Entrez, lui dirent-ils, personne ne vous en empêche, et adressez-vous vous-même au maître de la maison, il vous renverra content. »

» Mon frère ne s'attendait pas à tant d'honnêteté; il en remercia les portiers, et entra, avec leur permission, dans l'hôtel, qui était si vaste, qu'il mit beaucoup de temps à gagner l'appartement du Barmecide. Il pénétra enfin jusqu'à un grand bâtiment en carré, d'une très-belle architecture, et entra par un vestibule qui lui fit découvrir un jardin des plus propres, avec des allées de cailloux de différentes couleurs qui réjouissaient la vue. Les appartemens d'en bas qui régnaient à l'entour, étaient presque tous à jour. Ils se fermaient avec de grands rideaux pour garantir du soleil, et on les ouvrait pour prendre le frais quand la chaleur était passée.

» Un lieu si agréable aurait causé de

l'admiration à mon frère, s'il eût eu l'esprit plus content qu'il ne l'avait. Il avança, et entra dans une salle richement meublée et ornée de peintures à feuillages d'or et d'azur, où il aperçut un homme vénérable avec une longue barbe blanche, assis sur un sofa à la place d'honneur; ce qui lui fit juger que c'était le maître de la maison. En effet, c'était le seigneur Barmecide lui-même, qui lui dit, d'une manière obligeante, qu'il était le bien-venu, et lui demanda ce qu'il souhaitait. « Seigneur, lui répondit mon frère, d'un air à lui faire pitié, je suis un pauvre homme qui ai besoin de l'assistance des personnes puissantes et généreuses comme vous. » Il ne pouvait mieux s'adresser qu'à ce seigneur, qui était recommandable par mille belles qualités.

« Le Barmecide parut étonné de la réponse de mon frère; et portant ses deux mains à son estomac, comme pour déchirer son habit en signe de douleur: « Est-il possible, s'écria-t-il, que je sois à Bagdad, et qu'un homme tel que vous soit dans la nécessité que vous dites? Voilà ce que je ne puis souffrir. » A ces démons-

trations, mon frère, prévenu qu'il allait lui donner une marque singulière de sa libéralité, lui donna mille bénédictions, et lui souhaita toutes sortes de biens. « Il ne sera pas dit, reprit le Barmecide, que je vous abandonne, et je ne prétends pas non plus que vous m'abandonniez. » Seigneur, répliqua mon frère, je vous jure que je n'ai rien mangé d'aujourd'hui. » « Est-il bien vrai, repartit le Barmecide, que vous soyez à jeun, à l'heure qu'il est ? Hélas ! le pauvre homme ! il meurt de faim ! Holà ! garçon, ajouta-t-il en élevant la voix, qu'on apporte vite le bassin et l'eau, que nous nous lavions les mains. » Quoiqu'aucun garçon ne parût, et que mon frère ne vît ni bassin ni eau, le Barmecide néanmoins ne laissa pas de se frotter les mains comme si quelqu'un eût versé de l'eau dessus, et en faisant cela, il disait à mon frère : « Approchez donc, lavez-vous avec moi. » Schacabac jugea bien par-là que le seigneur Barmecide aimait à rire ; et comme il entendait lui-même la raillerie, et qu'il n'ignorait pas la complaisance que les pauvres doivent avoir pour les riches, s'ils en

veulent tirer un bon parti , il s'approcha et fit comme lui.

« Allons , dit alors le Barmecide , qu'on apporte à manger , et qu'on ne fasse point attendre. » En achevant ces paroles , quoiqu'on n'eût rien apporté , il commença de faire comme s'il eût pris quelque chose dans un plat , de porter à sa bouche et de mâcher à vide , en disant à mon frère : « Mangez , mon hôte , je vous en prie ; agissez aussi librement que si vous étiez chez vous ; mangez donc : pour un homme affamé , il me semble que vous faites la petite bouche. » « Pardonnez-moi , seigneur , lui répondit Schacabac en imitant parfaitement ses gestes , vous voyez que je ne perds pas de temps , et que je fais assez bien mon devoir. » « Que dites-vous de ce pain ? reprit le Barmecide ; ne le trouvez-vous pas excellent ? » « Ah ! seigneur , repartit mon frère , qui ne voyait pas plus de pain que de viande , jamais je n'en ai mangé de si blanc ni de si délicat. » « Mangez-en donc tout votre soul , répliqua le seigneur Barmecide ; je vous assure que j'ai acheté cinq cents pièces d'or la

boulangère qui me fait de si bon pain.....»

Scheherazade voulait continuer ; mais le jour qui paraissait, l'obligea de s'arrêter à ces dernières paroles. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

---



---

## CLXXI°. NUIT.

« **LE** Barmecide, dit le barbier, après avoir parlé de l'esclave sa boulangère, et vanté son pain, que mon frère ne mangeait qu'en idée, s'écria : « Garçon, apporte-nous un autre plat. Mon brave hôte, dit-il à mon frère (encore qu'aucun garçon n'eût paru), goûtez de ce nouveau mets, et me dites si jamais vous avez mangé du mouton cuit avec du blé mondé, qui fût mieux accommodé que celui-là ? » « Il est admirable, lui répondit mon frère ; aussi je m'en donne comme il faut. » « Que vous me faites plaisir ! reprit le seigneur Barmecide. Je vous conjure, par la satisfaction que j'ai de vous voir si bien manger, de ne rien laisser de ce mets, puisque vous le trouvez si fort à votre goût. » Peu de temps après, il demanda une oie à la sauce douce,

accommodée avec du vinaigre, du miel, des raisins secs, des pois chiches et des figues sèches; ce qui fut apporté comme le plat de viande de mouton. « L'oie est bien grasse, dit le Barmecide; mangez-en seulement une cuisse et une aile. Il faut ménager votre appétit; car il nous revient encore beaucoup d'autres choses. » Effectivement, il demanda plusieurs autres plats de différentes sortes, dont mon frère, en mourant de faim, continua de faire semblant de manger. Mais ce qu'il vanta plus que tout le reste, fut un agneau nourri de pistaches, qu'il ordonna qu'on servît, et qui fut servi de même que les plats précédens. « Oh! pour ce mets, dit le seigneur Barmecide, c'est un mets dont on ne mange point ailleurs que chez moi! Je veux que vous vous en rassasiez. » En disant cela, il fit comme s'il eût eu un morceau à la main, et l'approchant de la bouche de mon frère: « Tenez, lui dit-il, avalez cela: vous allez juger si j'ai tort de vous vanter ce plat. » Mon frère allongea la tête, ouvrit la bouche, feignit de prendre le morceau, de le mâcher et de l'avalier avec un extrême plaisir. « Je savais bien, reprit le

Barmecide, que vous le trouveriez bon. »  
« Rien au monde n'est plus exquis, répartit mon frère franchement, c'est une chose délicieuse que votre table. » « Qu'on apporte à présent le ragoût ! s'écria le Barmecide. Je crois que vous n'en serez pas moins content que de l'agneau. Hé bien ! qu'en pensez-vous ? » « Il est merveilleux, répondit Schacabac : on y sent tout à la fois l'ambre, le clou de girofle, la muscade, le gingembre, le poivre, et les herbes les plus odorantes ; et toutes ces odeurs sont si bien ménagées, que l'une n'empêche pas qu'on ne sente l'autre ! Quelle volupté ! »  
« Faites honneur à ce ragoût, répliqua le Barmecide ; mangez-en donc, je vous en prie. Holà ! garçon, ajouta-t-il en haussant la voix, qu'on nous donne un nouveau ragoût. » « Non pas, s'il vous plait, interrompit mon frère : en vérité, seigneur, il n'est pas possible que je mange davantage ; je n'en puis plus. »

« Qu'on desserve donc, dit alors le Barmecide, et qu'on apporte les fruits. » Il attendit un moment, comme pour donner le temps aux officiers de desservir ; après quoi, reprenant la parole : « Goûtez de ces

amandes, poursuivit-il : elles sont bonnes et fraîchement cueillies. » Ils firent l'un et l'autre de même que s'ils eussent ôté la peau des amandes et qu'ils les eussent mangées. Après cela, le Barmecide invitait mon frère à prendre d'autres choses : « Voilà, lui dit-il, de toutes sortes de fruits, des gâteaux, des confitures sèches, des compotes. Choisissez ce qu'il vous plaira. » Puis avançant la main, comme s'il lui eût présenté quelque chose : « Venez, continua-t-il, voici une tablette excellente pour aider à faire la digestion. » Schacabac fit semblant de prendre et de manger. « Seigneur, dit-il, le musc n'y manque pas ! » « Ces sortes de tablettes se font chez moi, répondit le Barmecide ; et en cela, comme en tout ce qui se fait dans ma maison, rien n'est épargné. » Il excita encore mon frère à manger : « Pour un homme, poursuivit-il, qui étiez encore à jeun lorsque vous êtes entré ici, il me paraît que vous n'avez guère mangé. » « Seigneur, lui repartit mon frère, qui avait mal aux mâchoires à force de mâcher à vide, je vous assure que je suis tellement rempli, que je ne saurais manger un seul morceau de plus. »

« Mon hôte , reprit le Barmecide , après avoir si bien mangé , il faut que nous buvions (1). Vous boirez bien du vin ? »

« Seigneur , lui dit mon frère , je ne boirai pas de vin , s'il vous plait , puisque cela m'est défendu. » « Vous êtes trop scrupuleux , répliqua le Barmecide : faites comme moi. » « J'en boirai donc par complaisance , repartit Schacabac. A ce que je vois , vous voulez que rien ne manque à votre festin. Mais comme je ne suis point accoutumé à boire du vin , je crains de commettre quelque faute contre la bienséance , et même contre le respect qui vous est dû ; c'est pourquoi je vous prie encore de me dispenser de boire du vin ; je me contenterai de boire de l'eau. » « Non , non , dit le Barmecide , vous boirez du vin. » En même temps il commanda qu'on en apportât ; mais le vin ne fut pas plus réel que la viande et les fruits. Il fit semblant de se verser à boire et de boire le premier ; puis faisant semblant de verser à boire pour mon frère et de lui présenter le verre : « Buvez à ma

---

(1) Les Orientaux , et particulièrement les mahométans , ne boivent qu'après le repas.

santé, lui dit-il : sachons un peu si vous trouverez ce vin bon. » Mon frère feignit de prendre le verre, de le regarder de près, comme pour voir si la couleur du vin était belle, et de se le porter au nez pour juger si l'odeur en était agréable ; puis il fit une profonde inclination de tête au Barmecide, pour lui marquer qu'il prenait la liberté de boire à sa santé, et enfin il fit semblant de boire avec toutes les démonstrations d'un homme qui boit avec plaisir. « Seigneur, dit-il, je trouve ce vin excellent ; mais il n'est pas assez fort, ce me semble. » « Si vous en souhaitez qui ait plus de force, répondit le Barmecide, vous n'avez qu'à parler : il y en a dans ma cave de plusieurs sortes. Voyez si vous serez content de celui-ci. » A ces mots, il fit semblant de se verser d'un autre vin à lui-même, et puis à mon frère. Il fit cela tant de fois, que Schacabac, feignant que le vin l'avait échauffé, contrefit l'homme ivre, leva la main, et frappa le Barmecide à la tête si rudement, qu'il le renversa par terre. Il voulut même le frapper encore ; mais le Barmecide présentant la main pour éviter le coup, lui cria : « Etes-vous fou ? » Alors

mon frère se retenant, lui dit : « Seigneur, vous avez eu la bonté de recevoir chez vous votre esclave, et de lui donner un grand festin : vous deviez vous contenter de m'avoir fait manger ; il ne fallait pas me faire boire du vin, car je vous avais bien dit que je pourrais vous manquer de respect. J'en suis-très fâché, et je vous en demande mille pardons. »

» A peine eut-il achevé ces paroles, que le Barmecide, au lieu de se mettre en colère, se prit à rire de toute sa force. « Il y a long-temps, lui dit-il, que je cherche un homme de votre caractère..... »

« Mais, sire, dit Scheherazade au sultan des Indes, je ne prends pas garde qu'il est jour. » Schahriar se leva aussitôt ; et la nuit suivante, la sultane continua de parler dans ces termes :

---

## CLXXXII<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le barbier poursuivant l'histoire de son sixième frère :

« Le Barmecide , ajouta-t-il , fit mille caresses à Schacabac. « Non-seulement , lui dit-il , je vous pardonne le coup que vous m'avez donné , je veux même désormais que nous soyons amis , et que vous n'ayez pas d'autre maison que la mienne. Vous avez eu la complaisance de vous accommoder à mon humeur , et la patience de soutenir la plaisanterie jusqu'au bout ; mais nous allons manger réellement. » En achevant ces paroles , il frappa des mains , et commanda à plusieurs domestiques , qui parurent , d'apporter la table et de servir. Il fut obéi promptement , et mon frère fut régala des mêmes mets dont il n'avait goûté qu'en idée. Lorsqu'on eut desservi , on apporta du vin ; et en même temps , un nombre d'esclaves , belles et richement habillées , entrèrent et chantèrent au son des instrumens quelques airs agréables. Enfin , Schacabac eut tout sujet d'être content des bontés et des honnêtetés du Barmecide , qui le goûta , en usa avec lui familièrement , et lui fit donner un habit de sa garde-robe.

» Le Barmecide trouva dans mon frère tant d'esprit et une si grande intelligence

en toutes choses , que peu de jours après il lui confia le soin de toute sa maison et de toutes ses affaires. Mon frère s'acquitta fort bien de son emploi durant vingt années. Au bout de ce temps-là, le généreux Barmecide, accablé de vieillesse, mourut; et n'ayant pas laissé d'héritiers, on confisqua tous ses biens au profit du prince. On dépouilla mon frère de tous ceux qu'il avait amassés; de sorte que, se voyant réduit à son premier état, il se joignit à une caravane de pèlerins de la Mecque, dans le dessein de faire ce pèlerinage à la faveur de leurs charités. Par malheur, la caravane fut attaquée et pillée par un nombre de Bédouins (1) supérieur à celui des pèlerins. Mon frère se trouva esclave d'un Bédouin qui lui donna la bastonnade pendant plusieurs jours pour l'obliger à se racheter. Schacabac lui protesta qu'il le maltraitait inutilement. « Je suis votre esclave, lui disait-il, vous pouvez disposer de moi à votre volonté; mais je vous déclare que je

---

(1) Les Bédouins sont des Arabes errans dans les déserts, qui pillent les caravanes quand elles ne sont pas assez fortes pour leur résister.

suis dans la dernière pauvreté, et qu'il n'est pas en mon pouvoir de me racheter.» Enfin, mon frère eut beau lui exposer toute sa misère, et tâcher de le fléchir par ses larmes, le Bédouin fut impitoyable; et de dépit de se voir frustré d'une somme considérable sur laquelle il avait compté, il prit son couteau, et lui fendit les lèvres pour se venger, par cette inhumanité, de la perte qu'il croyait avoir faite.

» Le Bédouin avait une femme assez jolie, et souvent quand il allait faire ses courses, il laissait mon frère seul avec elle. Alors la femme n'oubliait rien pour consoler mon frère de la rigueur de l'esclavage. Elle lui faisait assez connaître qu'elle l'aimait; mais il n'osait répondre à sa passion, de peur de s'en repentir, et il évitait de se trouver seul avec elle, autant qu'elle cherchait l'occasion d'être seule avec lui. Elle avait une si grande habitude de badiner et de jouer avec le cruel Schacabac toutes les fois qu'elle le voyait, que cela lui arriva un jour en présence de son mari. Mon frère, sans prendre garde qu'il les observait, s'avisa, pour ses péchés, de badiner aussi avec elle. Le Bédouin s'ima-

gina aussitôt qu'ils vivaient tous deux dans une intelligence criminelle ; et ce soupçon le mettant en fureur, il se jeta sur mon frère ; et après l'avoir mutilé d'une manière barbare, il le conduisit sur un chameau au haut d'une montagne déserte, où il le laissa. La montagne était sur le chemin de Bagdad, de sorte que les passans qui l'avaient rencontré, me donnèrent avis du lieu où il était. Je m'y rendis en diligence. Je trouvai l'infortuné Schacabac dans un état déplorable. Je lui donnai le secours dont il avait besoin, et le ramenai dans la ville. »

« Voilà ce que je racontai au calife Mostanser Billah, ajouta le barbier. Ce prince m'applaudit par de nouveaux éclats de rire. « C'est présentement, me dit-il, que je ne puis douter qu'on ne vous ait donné, à juste titre, le surnom de silencieux : personne ne peut dire le contraire. Pour certaines causes néanmoins, je vous commande de sortir au plus tôt de la ville. Allez, et que je n'entende plus parler de vous. » Je cédai à la nécessité, et voyageai plusieurs années dans des pays éloignés. J'appris enfin que le calife était mort ; je retournai à Bagdad, où je ne trouvai pas un seul de mes frères

en vie. Ce fut à mon retour en cette ville que je rendis au jeune boiteux le service important que vous avez entendu. Vous êtes pourtant témoin de son ingratitude, et de la manière injurieuse dont il m'a traité. Au lieu de me témoigner de la reconnaissance, il a mieux aimé me fuir et s'éloigner de son pays. Quand j'eus appris qu'il n'était plus à Bagdad, quoique personne ne me sût dire au vrai de quel côté il avait tourné ses pas, je ne laissai pas toutefois de me mettre en chemin pour le chercher. Il y a long-temps que je cours de province en province; et lorsque j'y pensais le moins, je l'ai rencontré aujourd'hui. Je ne m'attendais pas à le voir si irrité contre moi..... »

Scheherazade, en cet endroit, s'apercevant qu'il était jour, se tut; et la nuit suivante, elle reprit le fil de son discours de cette sorte :

---

## CLXXIII°. NUIT.

**SIRE**, le tailleur acheva de raconter au sultan de Casgar l'histoire du jeune boiteux et du barbier de Bagdad, de la ma-

nière que j'eus l'honneur de dire hier à votre majesté :

« Quand le barbier, continua-t-il, eut fini son histoire, nous trouvâmes que le jeune homme n'avait pas eu tort de l'accuser d'être un grand parleur. Néanmoins nous voulûmes qu'il demeurât avec nous, et qu'il fût du régal que le maître de la maison nous avait préparé. Nous nous mîmes donc à table, et nous nous réjouîmes jusqu'à la prière d'entre le midi et le coucher du soleil. Alors toute la compagnie se sépara; et je vins travailler à ma boutique, en attendant qu'il fût temps de m'en retourner chez moi.

» Ce fut dans cet intervalle que le petit bossu, à demi ivre, se présenta devant ma boutique, qu'il chanta et joua de son tambour de basque. Je crus qu'en l'emmenant au logis avec moi, je ne manquerais pas de divertir ma femme; c'est pourquoi je l'emmenai. Ma femme nous donna un plat de poisson, et j'en servis un morceau au bossu, qui le mangea sans prendre garde qu'il y avait une arête. Il tomba devant nous sans sentiment. Après avoir en vain essayé de le secourir, dans l'embarras où nous mit un

accident si funeste , et dans la crainte qu'il nous causa , nous n'hésitâmes point à porter le corps hors de chez nous , et nous le fîmes adroitement recevoir chez le médecin juif. Le médecin juif le descendit dans la chambre du pourvoyeur , et le pourvoyeur le porta dans la rue , où on a cru que le marchand l'avait tué. Voilà , sire , ajouta le tailleur , ce que j'avais à dire pour satisfaire votre majesté. C'est à elle à prononcer si nous sommes dignes de sa clémence ou de sa colère , de la vie ou de la mort. »

Le sultan de Casgar laissa voir sur son visage un air content qui redonna la vie au tailleur et à ses camarades. « Je ne puis disconvenir , dit-il , que je ne sois plus frappé de l'histoire du jeune boiteux , de celle du barbier , et des aventures de ses frères , que de l'histoire de mon bouffon. Mais avant que de vous renvoyer chez vous tous quatre , et qu'on enterre le corps du bossu , je voudrais voir ce barbier qui est cause que je vous pardonne. Puisqu'il se trouve dans ma capitale , il est aisé de contenter ma curiosité. » En même temps il dépêcha un huissier pour l'aller chercher avec le tailleur , qui savait où il pourrait être.

L'huissier et le tailleur revinrent bientôt, et amenèrent le barbier qu'ils présentèrent au sultan. Le barbier était un vieillard qui pouvait avoir quatre-vingt-dix ans. Il avait la barbe et les sourcils blancs comme neige, les oreilles pendantes et le nez fort long. Le sultan ne put s'empêcher de rire en le voyant. « Homme silencieux, lui dit-il, j'ai appris que vous saviez des histoires merveilleuses, voudriez-vous bien m'en raconter quelques-unes ? » « Sire, lui répondit le barbier, laissons là, s'il vous plaît, pour le présent, les histoires que je puis savoir. Je supplie très-humblement votre majesté de me permettre de lui demander ce que font ici devant elle ce Chrétien, ce Juif, ce Musulman, et ce bossu mort que je vois là étendu par terre ? » Le sultan sourit de la liberté du barbier, et lui répliqua : « Qu'est-ce que cela vous importe ? » « Sire, repartit le barbier, il m'importe de faire la demande que je fais, afin que votre majesté sache que je ne suis pas un grand parleur, comme quelques-uns le prétendent, mais un homme justement appelé le silencieux..... »

Scheherazade, frappée par la clarté de

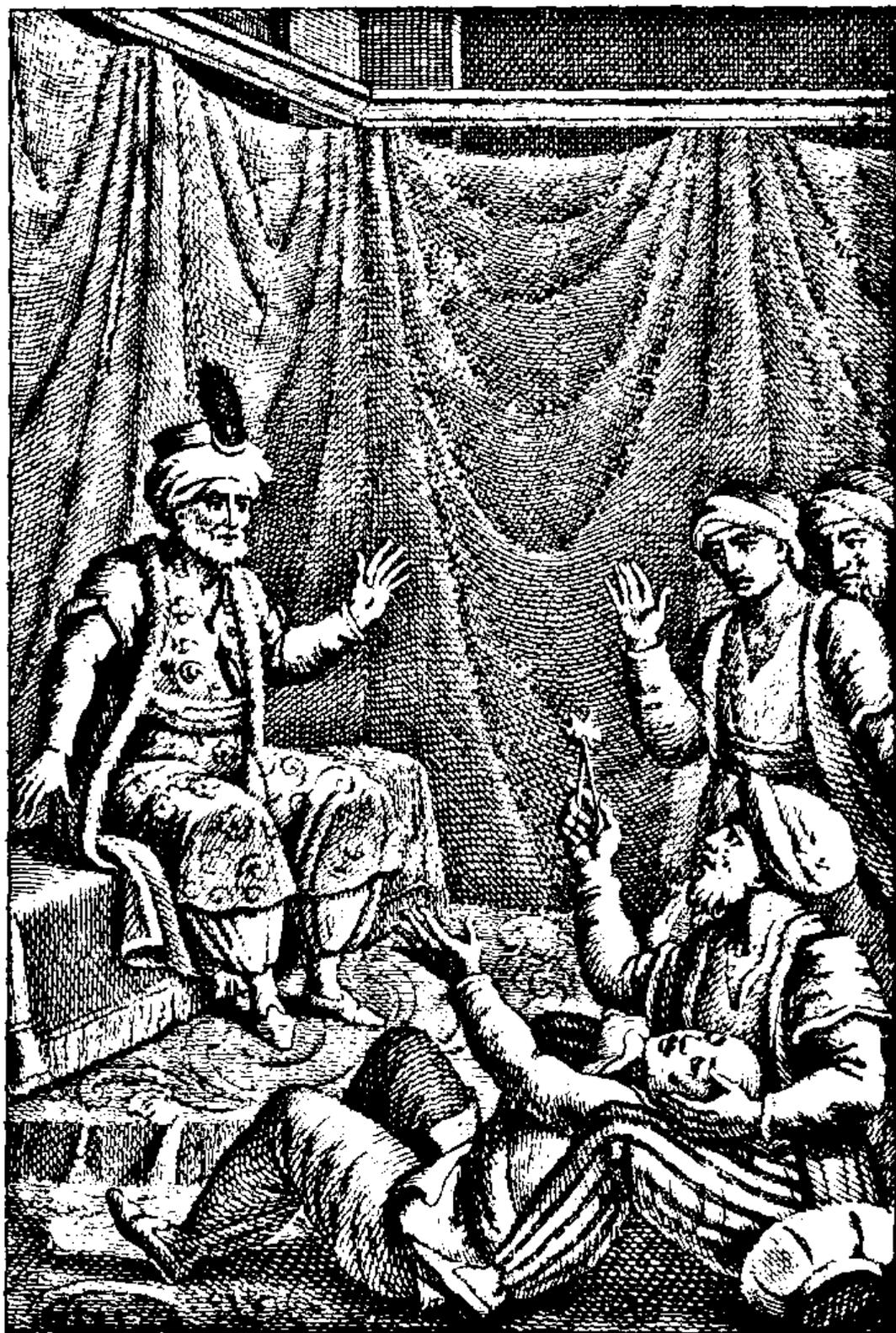
jour qui commençait à éclairer l'appartement du sultan des Indes, garda le silence en cet endroit, et reprit son discours la nuit suivante en ces termes :

---

## CLXXXIV. NUIT.

**SIRE**, le sultan de Casgar eut la complaisance de satisfaire la curiosité du barbier. Il commanda qu'on lui racontât l'histoire du petit bossu, puisqu'il paraissait le souhaiter avec ardeur. Lorsque le barbier l'eut entendue, il branla la tête, comme s'il eût voulu dire qu'il y avait là-dessous quelque chose de caché qu'il ne comprenait pas. « Véritablement, s'écria-t-il, cette histoire est surprenante ; mais je suis bien aise d'examiner de près ce bossu. » Il s'en approcha, s'assit par terre, prit la tête sur ses genoux ; et après l'avoir attentivement regardée, il fit tout à coup un si grand éclat de rire et avec si peu de retenue, qu'il se laissa aller sur le dos à la renverse, sans considérer qu'il était devant le sultan de Casgar. Puis se relevant sans cesser de rire : « On le dit bien, et avec raison, s'écria-t-il

BIBLIOTECA NAZ  
ROMA  
VITTORIO EMANUELE



*Le Barbier lui enfonça dans le gosier de  
petites pincettes avec quoi il tira le morceau  
de poisson et l'arrêta.*

encore , qu'on ne meurt pas sans cause. Si jamais histoire a mérité d'être écrite en lettres d'or , c'est celle de ce bossu. »

» A ces paroles , tout le monde regarda le barbier comme un bouffon , ou comme un vieillard qui avait l'esprit égaré. « Homme silencieux , lui dit le sultan , parlez-moi : qu'avez-vous donc à rire si fort ? » « Sire , répondit le barbier , je jure par l'humeur bienfaisante de votre majesté , que ce bossu n'est pas mort ; il est encore en vie ; et je veux passer pour un extravagant , si je ne vous le fais voir à l'heure même. » En achevant ces mots , il prit une boîte où il y avait plusieurs remèdes , qu'il portait sur lui pour s'en servir dans l'occasion , et il en tira une petite fiole balsamique dont il frotta long-temps le cou du bossu. Ensuite il prit dans son étui un ferrement fort propre qu'il lui mit entre les dents ; et après lui avoir ouvert la bouche , il lui enfonça dans le gosier de petites pincettes , avec quoi il tira le morceau de poisson et l'arête qu'il fit voir à tout le monde. Aussitôt le bossu éternua , étendit les bras et les pieds , ouvrit les yeux , et donna plusieurs autres signes de vie.

» Le sultan de Casgar et tous ceux qui furent témoins d'une si belle opération, furent moins surpris de voir revivre le bossu, après avoir passé une nuit entière et la plus grande partie du jour sans donner aucun signe de vie, que du mérite et de la capacité du barbier, qu'on commença, malgré ses défauts, à regarder comme un grand personnage. Le sultan, ravi de joie et d'admiration, ordonna que l'histoire du bossu fût mise par écrit avec celle du barbier, afin que la mémoire, qui méritait si bien d'être conservée, ne s'en éteignît jamais. Il n'en demeura pas là : pour que le tailleur, le médecin juif, le pourvoyeur et le marchand chrétien ne se ressouvissent qu'avec plaisir de l'aventure que l'accident du bossu leur avait causée, il ne les renvoya chez eux qu'après leur avoir donné à chacun une robe fort riche dont il les fit revêtir en sa présence. A l'égard du barbier, il l'honora d'une grosse pension, et le retint auprès de sa personne. »

La sultane Scheherazade finit ainsi cette longue suite d'aventures auxquelles la prétendue mort du bossu avait donné occasion. Comme le jour paraissait déjà, elle se tut;

et sa chère sœur Dinarzade voyant qu'elle ne parlait plus, lui dit : « Ma princesse, ma sultane, je suis d'autant plus charmée de l'histoire que vous venez d'achever, qu'elle finit par un incident à quoi je ne m'attendais pas. J'avais cru le bossu mort absolument. » « Cette surprise m'a fait plaisir, dit Schahriar, aussi bien que les aventures des frères du barbier. » « L'histoire du jeune boiteux de Bagdad m'a encore fort divertie, reprit Dinarzade. » « J'en suis bien aise, ma chère sœur, dit la sultane; et puisque j'ai eu le bonheur de ne pas ennuyer le sultan, notre seigneur et maître, si sa majesté me faisait encore la grâce de me conserver la vie, j'aurais l'honneur de lui raconter demain l'histoire des amours d'Aboulhassan Ali Ebn Becar et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid, qui n'est pas moins digne de son attention et de la vôtre que l'histoire du bossu. » Le sultan des Indes, qui était assez content des choses dont Scheherazade l'avait entretenu jusqu'alors, se laissa aller au plaisir d'entendre encore l'histoire qu'elle lui promettait.

Il se leva pour faire sa prière et tenir son

192 LES MILLE ET UNE NUITS,  
conseil, sans toutefois rien témoigner de  
sa bonne volonté à la sultane.

---

## CLXXXV°. NUIT.

**D**INARZADE, toujours soigneuse d'éveiller sa sœur, l'appela cette nuit à l'heure ordinaire. « Ma chère sœur, lui dit-elle, le jour paraîtra bientôt; je vous supplie, en attendant, de nous raconter quelque'une de ces histoires agréables que vous savez. » « Il n'en faut pas chercher d'autre, dit Schahriar, que celle des amours d'Abouhassan Ali Ebn Becar et de Schemsel-nihar, favorite du calife Haroun Alraschid. » « Sire, dit Scheherazade, je vais contenter votre curiosité. » En même temps elle commença de cette manière :

---

---

## HISTOIRE

D'ABOULHASSAN ALI EBN BECAR ET DE  
SCHEMSELNIHAR, FAVORITE DU CALIFE  
HAROUN ALRASCHID.

**S**ous le<sup>e</sup> règne du calife Haroun Alraschid, il y avait à Bagdad un droguiste qui se nommait Aboulhassan Ebn Thaher, homme puissamment riche, bien fait, et très-agréable de sa personne. Il avait plus d'esprit et de politesse que n'en ont ordinairement les gens de sa profession; et sa droiture, sa sincérité, et l'enjouement de son humeur le faisaient aimer et rechercher de tout le monde. Le calife, qui connaissait son mérite, avait en lui une confiance aveugle. Il l'estimait tant, qu'il se reposait sur lui du soin de faire fournir aux dames ses favorites toutes les choses dont elles pouvaient avoir besoin. C'était lui qui choisissait leurs habits, leurs ameublements et leurs pierreries : ce qu'il faisait avec un goût admirable.

Ses bonnes qualités et la faveur du calife

attiraient chez lui les fils des émirs et des autres officiers du premier rang; sa maison était le rendez-vous de toute la noblesse de la cour. Mais parmi les jeunes seigneurs qui l'allaient voir tous les jours, il y en avait un qu'il considérait plus que tous les autres, et avec lequel il avait contracté une amitié particulière. Ce seigneur s'appelait Aboulhassan Ali Ebn Becar, et tirait son origine d'une ancienne famille royale de Perse. Cette famille subsistait encore à Bagdad depuis que par la force de leurs armes, les musulmans avaient fait la conquête de ce royaume. La nature semblait avoir pris plaisir à assembler dans ce jeune prince les plus rares qualités du corps et de l'esprit : il avait le visage d'un beauté achevée, la taille fine, un air aisé, et une physionomie si engageante, qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer d'abord. Quand il parlait, il s'exprimait toujours en des termes propres et choisis, avec un tour agréable et nouveau; le son de sa voix avait même quelque chose qui charmait tous ceux qui l'entendaient. Avec cela, comme il avait beaucoup d'esprit et de jugement, il pensait et parlait de toutes choses avec une justesse admirable.

Il avait tant de retenue et de modestie , qu'il n'avancait rien qu'après avoir pris toutes les précautions possibles pour ne pas donner lieu de soupçonner qu'il préférât son sentiment à celui des autres.

Etant fait comme je viens de le représenter , il ne faut pas s'étonner si Ebn Thaher l'avait distingué des autres jeunes seigneurs de la cour, dont la plupart avaient les vices opposés à ses vertus. Un jour que ce prince était chez Ebn Thaher , ils virent arriver une dame montée sur une mule noire et blanche , au milieu de dix femmes esclaves qui l'accompagnaient à pied , toutes fort belles , autant qu'on en pouvait juger à leur air , et au travers du voile qui leur couvrait le visage. La dame avait une ceinture couleur de rose , large de quatre doigts , sur laquelle éclataient des perles et des diamans d'une grosseur extraordinaire ; et pour sa beauté , il était aisé de voir qu'elle surpassait celle de ses femmes , autant que la pleine lune surpasse le croissant qui n'est que de deux jours. Elle venait de faire quelque emplette ; et comme elle avait à parler à Ebn Thaher , elle entra dans sa boutique , qui était propre et spacieuse , et

il la reçut avec toutes les marques du plus profond respect, en la priant de s'asseoir, et lui montrant de la main la place la plus honorable.

Cependant le prince de Perse ne voulant pas laisser passer une si belle occasion de faire voir sa politesse et sa galanterie, accommodait le coussin d'étoffe à fond d'or qui devait servir d'appui à la dame. Après quoi il se retira promptement pour qu'elle s'assît. Ensuite l'ayant saluée en baisant le tapis à ses pieds, il se releva et demeura debout devant elle au bas du sofa. Comme elle en usait librement chez Ebn Thaher, elle ôta son voile, et fit briller, aux yeux du prince de Perse, une beauté si extraordinaire, qu'il en fut frappé jusqu'au cœur. De son côté, la dame ne put s'empêcher de regarder le prince, dont la vue fit sur elle la même impression. « Seigneur, lui dit-elle d'un air obligeant, je vous prie de vous asseoir. » Le prince de Perse obéit, et s'assit sur le bord du sofa. Il avait toujours les yeux attachés sur elle, et il avalait à longs traits le doux poison de l'amour. Elle s'aperçut bientôt de ce qui se passait en son âme; et cette découverte acheva de l'en-

flammer pour lui. Elle se leva , s'approcha d'Ebn Thaher , et après lui avoir dit tout bas le motif de sa venue , elle lui demanda le nom et le pays du prince de Perse. « Madame , lui répondit Ebn Thaher , ce jeune seigneur dont vous me parlez , se nomme Aboulhassan Ali Ebn Becar , et est prince de race royale. »

La dame fut ravie d'apprendre que la personne qu'elle aimait déjà passionnément, fût d'une si haute condition. « Vous voulez dire , sans doute , reprit-elle , qu'il descend des rois de Perse ? » « Oui , madame , répartit Ebn Thaher , les derniers rois de Perse sont ses ancêtres. Depuis la conquête de ce royaume , les princes de sa maison se sont toujours rendus recommandables à la cour de nos califes. » « Vous me faites un grand plaisir , dit-elle , de me faire connaître ce jeune seigneur. Lorsque je vous enverrai cette femme , ajouta-t-elle en lui montrant une de ses esclaves , pour vous avertir de me venir voir , je vous prie de l'amener avec vous. Je suis bien aise qu'il voie la magnificence de ma maison , afin qu'il puisse publier que l'avarice ne règne point à Bagdad parmi les personnes de

qualité. Vous entendez bien ce que je vous dis ? N'y manquez pas ; autrement je serai fâchée contre vous , et ne reviendrai ici de ma vie. »

Ebu Thaher avait trop de pénétration pour ne pas juger , par ces paroles , des sentimens de la dame. « Ma princesse , ma reine , repartit-il , Dieu me préserve de vous donner jamais aucun sujet de colère contre moi ! Je me ferai toujours une loi d'exécuter vos ordres. » A cette réponse , la dame prit congé d'Ebn Thaher , en lui faisant une inclination de tête ; et après avoir jeté au prince de Perse un regard obligeant , elle remonta sur sa mule.

La sultane Scheherazade se tut en cet endroit , au grand regret du sultan des Indes , qui fut obligé de se lever à cause du jour qui paraissait. Elle continua cette histoire la nuit suivante , et dit à Schahriar :

---

## CLXXXVI. NUIT.

**SIRE** , le prince de Perse , éperduement amoureux de la dame , la conduisit des yeux tant qu'il put la voir , et il y avait

déjà long-temps qu'il ne la voyait plus, qu'il avait encore la vue tournée du côté qu'elle avait pris. Ebn Thaher l'avertit qu'il remarquait que quelques personnes l'observaient, et commençaient à rire de le voir en cette attitude. « Hélas ! lui dit le prince, le monde et vous auriez compassion de moi, si vous saviez que la belle dame qui vient de sortir de chez vous, emporte avec elle la meilleure partie de moi-même, et que le reste cherche à n'en pas demeurer séparé ! Apprenez-moi, je vous en conjure, ajouta-t-il, quelle est cette dame tyrannique qui force les gens à l'aimer, sans leur donner le temps de se consulter ? » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, c'est la fameuse Schemsel-nihar (1), la première favorite du calife notre maître. » « Elle est ainsi nommée avec justice, interrompit le prince, puisqu'elle est plus belle que le soleil dans un jour sans nuage. » « Cela est vrai, répliqua Ebn Thaher : aussi le Commandeur des croyans l'aime, ou plutôt l'adore. Il m'a commandé très-expressément de lui four-

---

(1) Ce mot arabe signifie le soleil du jour.

nir tout ce qu'elle me demandera, et même de la prévenir, autant qu'il me sera possible, en tout ce qu'elle pourra désirer. »

Il lui parlait de la sorte, afin d'empêcher qu'il ne s'engageât dans un amour qui ne pouvait être que malheureux; mais cela ne servit qu'à l'enflammer davantage. » Je m'étais bien douté, charmante Schemselnihar, s'écria-t-il, qu'il ne me serait pas permis d'élever jusqu'à vous ma pensée. Je sens bien toutefois, quoique sans espérance d'être aimé de vous, qu'il ne sera pas en mon pouvoir de cesser de vous aimer. Je vous aimerai donc, et je bénirai mon sort d'être l'esclave de l'objet le plus beau que le soleil éclaire. »

Pendant que le prince de Perse consacrait ainsi son cœur à la belle Schemselnihar, cette dame, en s'en retournant chez elle, songeait aux moyens de voir le prince, et de s'entretenir en liberté avec lui. Elle ne fut pas plutôt rentrée dans son palais, qu'elle envoya à Ebn Thaher celle de ses femmes qu'elle lui avait montrée, et à qui elle avait donné toute sa confiance, pour lui dire de la venir voir, sans différer, avec le prince de Perse. L'esclave arriva à la

boutique d'Ebn Thaher dans le temps qu'il parlait encore au prince, et qu'il s'efforçait de le dissuader, par les raisons les plus fortes, d'aimer la favorite du calife. Comme elle les vit ensemble : « Seigneur, leur dit-elle, mon honorable maîtresse Schemselnihar, la première favorite du Commandeur des croyans, vous prie de venir à son palais où elle vous attend. » Ebn Thaher, pour marquer combien il était prompt à obéir, se leva aussitôt sans rien répondre à l'esclave, et s'avança pour la suivre, non sans quelque répugnance. Pour le prince, il la suivit, sans faire réflexion au péril qu'il y avait dans cette visite. La présence d'Ebn Thaher, qui avait l'entrée chez la favorite, le mettait là-dessus hors d'inquiétude. Ils suivirent donc l'esclave qui marchait un peu devant eux. Ils entrèrent après elle dans le palais du calife, et le joignirent à la porte du petit palais de Schemselnihar, qui était déjà ouverte. Elle les introduisit dans une grande salle, où elle les pria de s'asseoir.

Le prince de Perse se crut dans un de ces palais délicieux qu'on nous promet dans l'autre monde. Il n'avait encore rien vu qui approchât de la magnificence du lieu où il

se trouvait. Les tapis de pied, les coussins d'appui et les autres accompagnemens du sofa, avec les ameublemens, les ornemens et l'architecture, étaient d'une beauté et d'une richesse surprenantes. Peu de temps après qu'ils se furent assis, Ebn Thaher et lui, une esclave noire, fort propre, leur servit une table couverte de plusieurs mets très-déliçats, dont l'odeur admirable faisait juger de la finesse des assaisonnemens. Pendant qu'ils mangèrent, l'esclave qui les avait amenés ne les abandonna point : elle prit un grand soin de les inviter à manger des ragoûts qu'elle connaissait pour les meilleurs; d'autres esclaves leur versèrent d'excellent vin sur la fin du repas. Ils achevèrent enfin, et on leur présenta à chacun séparément un bassin et un beau vase d'or plein d'eau pour se laver les mains; après quoi on leur apporta le parfum d'aloès dans une cassolette portative qui était aussi d'or, dont ils se parfumèrent la barbe et l'habillement. L'eau de senteur ne fut pas oubliée : elle était dans un vase d'or enrichi de diamans et de rubis, fait exprès pour cet usage, et elle leur fut jetée dans l'une et dans l'autre main, qu'ils se passèrent sur la barbe et sur

tout le visage, selon la coutume. Ils se mirent à leur place ; mais ils étaient à peine assis, que l'esclave les pria de se lever et de la suivre. Elle leur ouvrit une porte de la salle où ils étaient, et ils entrèrent dans un vaste salon d'une structure merveilleuse. C'était un dôme d'une figure des plus agréables, soutenu par cent colonnes d'un beau marbre blanc comme l'albâtre. Les bases et les chapiteaux de ces colonnes étaient ornés d'animaux à quatre pieds, et d'oiseaux dorés de différentes espèces. Le tapis de pied de ce salon extraordinaire, composé d'une seule pièce à fond d'or, rehaussé de bouquets de rose de soie rouge et blanche, et le dôme peint de même à l'arabesque, offraient à la vue un objet des plus charmans. Entre chaque colonne, il y avait un petit sofa garni de la même sorte, avec de grands vases de porcelaine, de cristal, de jaspe, de jais, de porphyre, d'agate, et d'autres matières précieuses, garnis d'or et de pierreries. Les espaces qui étaient entre les colonnes, étaient autant de grandes fenêtres avec des avances à hauteur d'appui, garnies de même que les sofas, qui avaient vue sur un jardin le plus agréable du monde.

Les allées étaient de petits cailloux de différentes couleurs, qui représentaient le tapis du pied du salon en dôme; de manière qu'en regardant le tapis en dedans et en dehors, il semblait que le dôme et le jardin, avec tous les agrémens, fussent sur le même tapis. La vue était terminée à l'entour, le long des allées, par deux canaux d'eau claire comme l'eau de roche, qui gardaient la même figure circulaire que le dôme, et dont l'un, plus élevé que l'autre, laissait tomber son eau en nappe dans le dernier; et de beaux vases de bronze dorés, garnis l'un après l'autre d'arbrisseaux et de fleurs, étaient posés sur celui-ci d'espace en espace. Ces allées faisaient une séparation entre de grands espaces plantés d'arbres droits et touffus, où mille oiseaux formaient un concert mélodieux, et divertissaient la vue par leurs vols divers, et par les combats tantôt innocens et tantôt sanglans qu'ils se livraient dans l'air.

Le prince de Perse et Ebn Thaher s'arrêtèrent long-temps à examiner cette grande magnificence. A chaque chose qui les frappait, ils s'écriaient pour marquer leur surprise et leur admiration, particulièrement

le prince de Perse qui n'avait jamais rien vu de comparable à ce qu'il voyait alors. Ebn Thaher, quoiqu'il fût entré quelquefois dans ce bel endroit, ne laissait pas d'y remarquer des beautés qui lui paraissaient toutes nouvelles. Enfin, ils ne se lassaient pas d'admirer tant de choses singulières, et ils en étaient encore agréablement occupés, lorsqu'ils aperçurent une troupe de femmes richement habillées. Elles étaient toutes assises au-dehors et à quelque distance du dôme, chacune sur un siège de bois de platane des Indes, enrichi de fil d'argent à compartimens, avec un instrument de musique à la main; et elles n'attendaient que le moment qu'on leur commandât d'en jouer.

Ils allèrent tous deux se mettre dans l'avance d'où on les voyait en face, et en regardant à la droite, ils virent une grande cour d'où l'on montait au jardin par des degrés, et qui était environnée de très-beaux appartemens. L'esclave les avait quittés; et comme ils étaient seuls, ils s'entretenaient quelque temps. « Pour vous, qui êtes un homme sage, dit le prince de Perse, je ne doute pas que vous ne re-

gardiez avec bien de la satisfaction toutes ces marques de grandeur et de puissance. A mon égard, je ne pense pas qu'il y ait rien au monde de plus surprenant; mais quand je viens à faire réflexion que c'est ici la demeure éclatante de la trop aimable Schemselnihar, et que c'est le premier monarque de la terre qui l'y retient, je vous avoue que je me crois le plus infortuné de tous les hommes. Il me paraît qu'il n'y a point de destinée plus cruelle que la mienne, d'aimer un objet soumis à mon rival, et dans un lieu où ce rival est si puissant, que je ne suis pas même en ce moment assuré de ma vie. »

Scheherazade n'en dit pas davantage cette nuit, parce qu'elle vit paraître le jour. Le lendemain elle reprit la parole, et dit au sultan des Indes :

---

## CLXXXVII. NUIT.

**SIRE**, Ebn Thaher entendant parler le prince de Perse de la manière que je disais hier à votre majesté, lui dit : « Seigneur,

plût à Dieu que je pusse vous donner des assurances aussi certaines de l'heureux succès de vos amours, que je le puis de la sûreté de votre vie ! Quoique ce palais superbe appartienne au calife, qui l'a fait bâtir exprès pour Schemselnihar, sous le nom de Palais des Plaisirs éternels, et qu'il fasse partie du sien propre, néanmoins il faut que vous sachiez que cette dame y vit dans une entière liberté. Elle n'est point obsédée d'eunuques qui veillent sur ses actions. Elle a sa maison particulière dont elle dispose absolument. Elle sort de chez elle pour aller dans la ville, sans en demander permission à personne ; elle rentre lorsqu'il lui plait ; et jamais le calife ne vient la voir qu'il ne lui ait envoyé auparavant Mesroux, chef de ses eunuques, pour lui en donner avis et se préparer à le recevoir. Ainsi vous devez avoir l'esprit tranquille, et donner toute votre attention au concert dont je vois que Schemselnihar veut vous régaler. »

Dans le temps qu'Ebn Thaher achevait ces paroles, le prince de Perse et lui virent venir l'esclave confidente de la favorite, qui ordonna aux femmes qui étaient assises

devant eux , de chanter et de jouer de leurs instrumens. Aussitôt elles jouèrent toutes ensemble comme pour préluder, et quand elles eurent joué quelque temps, une seule commença de chanter, et accompagna sa voix d'un luth dont elle jouait admirablement bien. Comme elle avait été avertie du sujet sur lequel elle devait chanter, les paroles se trouvèrent si conformes aux sentimens du prince de Perse, qu'il ne put s'empêcher de lui applaudir à la fin du couplet. « Serait-il possible, s'écria-t-il, que vous eussiez le don de pénétrer dans les cœurs, et que la connaissance que vous avez de ce qui se passe dans le mien, vous eût obligée à nous donner un essai de votre voix charmante par ces mots? Je ne m'exprimerais pas moi-même en d'autres termes. » La femme ne répondit rien à ce discours. Elle continua et chanta plusieurs autres couplets dont le prince fut si touché, qu'il en répéta quelques-uns les larmes aux yeux; ce qui faisait assez connaître qu'il s'en appliquait le sens. Quand elle eut achevé tous les couplets, elle et ses compagnes se levèrent et chantèrent toutes ensemble, en marquant par leurs paroles, que

« la pleine Lune allait se lever avec tout son éclat , et qu'on la verrait bientôt s'approcher du Soleil. » Cela signifiait que Schemselnihar allait paraître , et que le prince de Perse aurait bientôt le plaisir de la voir.

En effet, en regardant du côté de la cour , Ebn Thaher et le prince de Perse remarquèrent que l'esclave confidente s'approchait , et qu'elle était suivie de dix femmes noires qui apportaient , avec bien de la peine , un grand trône d'argent massif et admirablement travaillé , qu'elle fit poser devant eux à une certaine distance ; après quoi les esclaves noires se retirèrent derrière les arbres à l'entrée d'une allée. Ensuite vingt femmes , toutes belles et très-richeement habillées d'une parure uniforme , s'avancèrent en deux files , en chantant et en jouant d'un instrument qu'elles tenaient chacune , et se rangèrent auprès du trône , autant d'un côté que de l'autre.

Toutes ces choses tenaient le prince de Perse et Ebn Thaher dans une attention d'autant plus grande , qu'ils étaient curieux de savoir à quoi elles se termineraient. Enfin , ils virent paraître à la même porte

par où étaient venues les dix femmes noires qui avaient apporté le trône, et les vingt autres qui venaient d'arriver, dix autres femmes, également belles et bien vêtues, qui s'y arrêtèrent quelques momens. Elles attendaient la favorite, qui se montra enfin, et se mit au milieu d'elles.....

Le jour, qui commençait à éclairer l'appartement de Schahriar, imposa silence à Scheherazade. La nuit suivante elle poursuivit ainsi :

---

## CLXXXVIII<sup>e</sup>. NUIT.

**S**CHEMSELNINAR se mit donc au milieu des dix femmes qui l'avaient attendue à la porte. Il était aisé de la distinguer, autant par sa taille et par son air majestueux, que par une espèce de manteau d'une étoffe fort légère, or et bleu céleste, qu'elle portait attaché sur ses épaules, par-dessus son habillement, qui était le plus propre, le mieux entendu et le plus magnifique que l'on puisse imaginer. Les perles, les diamans et les rubis qui lui servaient d'or-

nement , n'étaient pas en confusion ; le tout était en petit nombre , mais bien choisi et d'un prix inestimable. Elle s'avança avec une majesté qui ne représentait pas mal le soleil dans sa course au milieu des nuages qui reçoivent sa splendeur sans en cacher l'éclat , et vint s'asseoir sur le trône d'argent qui avait été apporté pour elle.

Dès que le prince de Perse aperçut Schemselnihar , il n'eut plus d'yeux que pour elle : « On ne demande plus de nouvelles de ce que l'on cherchait , dit-il à Ebn Thaher , d'abord qu'on le voit , et l'on n'a plus de doute sitôt que la vérité se manifeste. Voyez-vous cette charmante beauté ? C'est l'origine de mes maux : maux que je bénis , et que je ne cesserai de bénir , quelque rigoureux et de quelque durée qu'ils puissent être ! A cet objet , je ne me possède plus moi-même ; mon âme se trouble , se révolte ; je sens qu'elle veut m'abandonner. Pars donc , ô mon âme , je te le permets ! mais que ce soit pour le bien et la conservation de ce faible corps. C'est vous , trop cruel Ebn Thaher , qui êtes cause de ce désordre : vous avez cru me

faire un grand plaisir de m'amener ici ; et je vois que j'y suis venu pour achever de me perdre. Pardonnez-moi , continuait-il en se reprenant, je me trompe, j'ai bien voulu venir , et je ne puis me plaindre que de moi-même. » Il fondit en larmes en achevant ces paroles. « Je suis bien aise , lui dit Ebn Thaher , que vous me rendiez justice. Quand je vous ai appris que Schemselnihar était la première favorite du calife , je l'ai fait exprès pour prévenir cette passion funeste que vous vous plaisez à nourrir dans votre cœur. Tout ce que vous voyez ici doit vous en dégager , et vous ne devez conserver que des sentimens de reconnaissance de l'honneur que Schemselnihar a bien voulu vous faire , en m'ordonnant de vous amener avec moi. Rappelez donc votre raison égarée , et vous mettez en état de paraître devant elle , comme la bienséance le demande. La voilà qui s'approche. Si c'était à recommencer , je prendrais d'autres mesures ; mais puisque la chose est faite , je prie Dieu que nous ne nous en repentions pas. Ce que j'ai encore à vous représenter , ajouta-t-il ,

c'est que l'amour est un traître qui peut vous jeter dans un précipice d'où vous ne vous tirerez jamais. »

Ebn Thaher n'eut pas le temps d'en dire davantage, parce que Schemselnihar arriva. Elle se plaça sur son trône, et les salua tous deux par une inclination de tête. Mais elle arrêta ses yeux sur le prince de Perse, et ils se parlèrent l'un et l'autre un langage muet entremêlé de soupirs, par lequel en peu de momens ils se dirent plus de choses qu'ils n'en auraient pu se dire en beaucoup de temps. Plus Schemselnihar regardait le prince, plus elle trouvait dans ses regards de quoi se confirmer dans la pensée qu'il ne lui était pas indifférent; et Schemselnihar, déjà persuadée de la passion du prince, s'estimait la plus heureuse personne du monde. Elle détourna enfin les yeux de dessus lui pour commander que les premières femmes qui avaient commencé de chanter, s'approchassent. Elles se levèrent; et pendant qu'elles s'avançaient, les femmes noires qui sortirent de l'allée où elles étaient, apportèrent leurs sièges et les placèrent

près de la fenêtre de l'avance du dôme où étaient Ebn Thaher et le prince de Perse ; de manière que les sièges ainsi disposés avec le trône de la favorite et les femmes qu'elle avait à ses côtés , formèrent un demi-cercle devant eux.

Lorsque les femmes qui étaient assises auparavant sur ces sièges, eurent repris chacune leur place avec la permission de Schemselnihar qui le leur donna par un signe , cette charmaute favorite choisit une de ses femmes pour chanter. Cette femme, après avoir employé quelques momens à mettre son luth d'accord, chanta une chanson dont le sens était : Que deux amans qui s'aimaient parfaitement, avaient l'un pour l'autre une tendresse sans bornes ; que leurs cœurs, en deux corps différens, n'en faisaient qu'un , et que lorsque quelqu'obstacle s'opposait à leurs désirs, ils pouvaient se dire les larmes aux yeux : « Si nous nous aimons , » parce que nous nous trouvons aimables , » doit-on s'en prendre à nous ? Qu'on s'en prenne à la destinée ! » \*

Schemselnihar laissa si bien connaître dans ses yeux et par ses gestes, que ces pa-

roles devaient s'appliquer à elle et au prince de Perse, qu'il ne put se contenir. Il se leva à demi, et s'avancant par-dessus le balustre qui lui servait d'appui, il obligea une des compagnes de la femme qui venait de chanter de prendre garde à son action. Comme elle était près de lui : « Ecoutez-moi, lui dit-il, et me faites la grâce d'accompagner de votre luth la chanson que vous allez entendre. » Alors il chanta un air dont les paroles tendres et passionnées exprimaient parfaitement la violence de son amour. D'abord qu'il eut achevé, Schemselnihar, suivant son exemple, dit à une de ses femmes : « Ecoutez-moi aussi, et accompagnez ma voix. » En même temps elle chanta d'une manière qui ne fit qu'embraser davantage le cœur du prince de Perse, qui ne lui répondit que par un nouvel air encore plus passionné que celui qu'il avait déjà chanté.

Ces deux amans s'étant déclaré par leurs chansons leur tendresse mutuelle, Schemselnihar céda à la force de la sienne. Elle se leva de dessus son trône, tout hors d'elle-même, et s'avança vers la porte du

salon. Le prince, qui connut son dessein, se leva aussitôt et alla au-devant d'elle avec précipitation. Ils se rencontrèrent sous la porte, où ils se donnèrent la main, et s'embrassèrent avec tant de plaisir qu'ils s'évanouirent. Ils seraient tombés, si les femmes qui avaient suivi Schemselnihar ne les en eussent empêchés. Elles les soutinrent et les transportèrent sur un sofa où elles les firent revenir à force de leur jeter de l'eau de senteur au visage, et de leur faire sentir plusieurs sortes d'odeurs.

Quand ils eurent repris leurs esprits, la première chose que fit Schemselnihar, fut de regarder de tous côtés; et comme elle ne vit pas Ebn Thaïer, elle demanda avec empressement où il était. Ebn Thaïer s'était écarté par respect, tandis que les femmes étaient occupées à soulager leur maîtresse, et craignait en lui-même avec raison quelque suite fâcheuse de ce qu'il venait de voir. Dès qu'il eut oui que Schemselnihar le demandait, il s'avança et se présenta devant elle.....

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qui parais-

sait. La nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

## CLXXIX<sup>e</sup>. NUIT.

**S**CHEMSELNIHAR fut bien aise de voir Ebn Thaher. Elle lui témoigna sa joie dans ces termes obligeans : « Ebn Thaher, je ne sais comment je pourrai reconnaître les obligations infinies que je vous ai. Sans vous je n'aurais jamais connu le prince de Perse, ni aimé ce qu'il y a au monde de plus aimable. Soyez persuadé pourtant que je ne mourrai pas ingrate, et que ma reconnaissance, s'il est possible, égalera le bienfait dont je vous suis redevable. » Ebn Thaher ne répondit à ce compliment que par une profonde inclination, et qu'en souhaitant à la favorite l'accomplissement de tout ce qu'elle pouvait désirer.

Schemselnihar se tourna du côté du prince de Perse, qui était assis auprès d'elle, et le regardant avec quelque sorte de confusion, après ce qui s'était passé entre eux : « Seigneur, lui dit-elle, je suis bien assurée que vous m'aimez ; et de quel-

que ardeur que vous m'aimiez, vous ne pouvez douter que mon amour ne soit aussi violent que le vôtre. Mais ne nous flattons point : quelque conformité qu'il y ait entre vos sentimens et les miens, je ne vois, et pour vous et pour moi, que des peines, que des impatiences, que des chagrins mortels. Il n'y a pas d'autre remède à nos maux que de nous aimer toujours, de nous en remettre à la volonté du ciel, et d'attendre ce qu'il lui plaira d'ordonner de notre destinée. » « Madame, lui répondit le prince de Perse, vous me feriez la plus grande injustice du monde, si vous doutiez un seul moment de la durée de mon amour. Il est uni à mon âme, de manière que je puis dire qu'il en fait la meilleure partie, et que je le conserverai après ma mort. Peines, tourmens, obstacles, rien ne sera capable de m'empêcher de vous aimer. » En achevant ces mots, il laissa couler des larmes en abondance, et Schemselnihar ne put retenir les siennes.

Ebn Thaher prit ce temps-là pour parler à la favorite. « Madame, lui dit-il, permettez-moi de vous représenter qu'au lieu de fondre en larmes, vous devriez avoir de

la joie de vous voir ensemble. Je ne comprends rien à votre douleur. Que sera-ce donc lorsque la nécessité vous obligera de vous séparer ? Mais, que dis-je, vous obligera ? Il y a long - temps que nous sommes ici ; et vous savez , madame , qu'il est temps que nous nous retirions. » « Ah ! que vous êtes cruel ! repartit Schemselnihar : vous qui connaissez la cause de mes larmes , n'auriez-vous pas pitié du malheureux état où vous me voyez ? Triste fatalité ! Qu'ai-je commis pour être soumise à la dure loi de ne pouvoir jouir de ce que j'aime uniquement ? »

Comme elle était persuadée qu'Ebn Thaher ne lui avait parlé que par amitié , elle ne lui sut pas mauvais gré de ce qu'il lui avait dit ; elle en profita même. En effet , elle fit un signe à l'esclave , sa confidente , qui sortit aussitôt , et apporta peu de temps après une collation de fruits sur une petite table d'argent qu'elle posa entre sa maîtresse et le prince de Perse. Schemselnihar choisit ce qu'il y avait de meilleur , et le présenta au prince , en le priant de manger pour l'amour d'elle. Il le prit et le porta à sa bouche par l'endroit qu'elle avait touché.

Il présenta à son tour quelque chose à Schemselnihar, qui le prit aussi et le mangea de la même manière. Elle n'oublia pas d'inviter Ebn Thaher à manger avec eux ; mais se voyant dans un lieu où il ne se croyait pas en sûreté, il aurait mieux aimé être chez lui, il ne mangea que par complaisance. Après qu'on eut desservi, on apporta un bassin d'argent avec de l'eau dans un vase d'or, et ils se lavèrent les mains ensemble. Ils se remirent ensuite à leur place ; et alors trois des dix femmes noires apportèrent chacune une tasse de cristal de roche pleine d'un vin exquis, sur une soucoupe d'or qu'elles posèrent devant Schemselnihar, le prince de Perse et Ebn Thaher.

Pour être plus en particulier, Schemselnihar retint seulement auprès d'elle les dix femmes noires avec dix autres qui savaient chanter et jouer des instrumens ; et après qu'elle eut renvoyé tout le reste, elle prit une des tasses, et la tenant à la main, elle chanta des paroles tendres qu'une des femmes accompagna de son luth. Lorsqu'elle eut achevé, elle but ; ensuite elle prit une des deux autres tasses, et la présenta au prince, en le priant de boire pour

l'amour d'elle , de même qu'elle venait de boire pour l'amour de lui. Il la reçut avec des transports d'amour et de joie ; mais avant que de boire , il chanta à son tour une chanson qu'une autre femme accompagna d'un instrument , et en chantant , les pleurs lui coulèrent des yeux abondamment ; aussi lui marqua-t-il , par les paroles qu'il chantait , qu'il ne savait si c'était le vin qu'elle lui avait présenté qu'il allait boire , ou ses propres larmes. Schemsel-nihar présenta enfin la troisième tasse à Ebn Thaher , qui la remercia de sa bonté et de l'honneur qu'elle lui faisait .

Après cela , elle prit un luth des mains d'une de ses femmes , et l'accompagna de sa voix d'une manière si passionnée , qu'il semblait qu'elle ne se possédait pas ; et le prince de Perse , les yeux attachés sur elle , demeura immobile , comme s'il eût été enchanté. Sur ces entrefaites , l'esclave confidente arriva tout émue ; s'adressant à sa maîtresse : « Madame , lui dit-elle , Messour et deux autres officiers avec plusieurs eunuques qui les accompagnent , sont à la porte , et demandent à vous parler de la part du calife. » Quand le prince de Perse

et Ebn Thaher eurent entendu ces paroles, ils changèrent de couleur, et commencèrent à trembler comme si leur perte eût été assurée. Mais Schemselnihar, qui s'en aperçut, les rassura par un soupir.....

La clarté du jour qui paraissait, obligea Scheherazade d'interrompre là sa narration. Elle reprit le lendemain de cette sorte :

### CXC°. NUIT.

**S**CHEMSELNIHAR, après avoir rassuré le prince de Perse et Ebn Thaher, chargea l'esclave sa confidente d'aller entretenir Mesrour et les deux autres officiers du calife, jusqu'à ce qu'elle se fût mise en état de les recevoir, et qu'elle lui fît dire de les amener. Aussitôt elle donna ordre qu'on fermât toutes les fenêtres du salon, et qu'on abaissât les toiles peintes qui étaient du côté du jardin; et après avoir assuré le prince et Ebn Thaher qu'ils y pouvaient demeurer sans crainte, elle sortit par la porte qui donnait sur le jardin, qu'elle tira et ferma sur eux. Mais quelque assurance qu'elle leur eût donnée de leur sûreté, ils

ne laissèrent pas de sentir les plus vives alarmes pendant tout le temps qu'ils furent seuls.

D'abord que Schemselnihar fut dans le jardin avec les femmes qui l'avaient suivie, elle fit emporter les sièges qui avaient servi aux femmes qui jouaient des instrumens, à s'asseoir près de la fenêtre, d'où le prince de Perse et Ebn Thaher les avaient entendus; et lorsqu'elle vit les choses dans l'état qu'elle souhaitait, elle s'assit sur son trône d'argent. Alors elle envoya avertir l'esclave sa confidente d'amener le chef des eunuques, et les deux officiers ses subalternes.

Ils parurent suivis de vingt eunuques noirs, tous proprement habillés, avec le sabre au côté, avec une ceinture d'or large de quatre doigts. De si loin qu'ils aperçurent la favorite Schemselnihar, ils lui firent une profonde révérence, qu'elle leur rendit de dessus son trône. Quand ils furent plus avancés, elle se leva, et alla au-devant de Mesrour qui marchait le premier. Elle lui demanda quelle nouvelle il apportait; il lui répondit : « Madame, le Commandeur des croyans, qui m'envoie vers vous, m'a chargé de vous témoigner qu'il ne peut

vivre plus long-temps sans vous voir. Il a dessein de venir vous rendre visite cette nuit; je viens vous en avertir pour vous préparer à le recevoir. Il espère, madame, que vous le verrez avec autant de plaisir qu'il a d'impatience d'être à vous. »

A ce discours de Mesrour, la favorite Schemselnihar se prosterna contre terre pour marquer la soumission avec laquelle elle recevait l'ordre du calife. Lorsqu'elle se fut relevée : « Je vous prie, lui dit-elle, de dire au Commandeur des croyans que je ferai toujours gloire d'exécuter les commandemens de sa majesté, et que son esclave s'efforce de la recevoir avec tout le respect qui lui est dû. » En même temps elle ordonna à l'esclave sa confidente de faire mettre le palais en état de recevoir le calife, par les femmes noires destinées à ce ministère. Puis, congédiant le chef des eunuques : « Vous voyez, lui dit-elle, qu'il faudra quelque temps pour préparer toutes choses. Faites en sorte, je vous supplie, qu'il se donne un peu de patience, afin qu'à son arrivée il ne nous trouve pas dans le désordre. »

Le chef des eunuques et sa suite s'étant

retirés, Schemselnihar retourna au salon, extrêmement affligée de la nécessité où elle se voyait de renvoyer le prince de Perse plutôt qu'elle ne s'y était attendue. Elle le rejoignit les larmes aux yeux; ce qui augmenta la frayeur d'Ebn Thaher, qui en augura quelque chose de sinistre. « Madame, lui dit le prince, je vois bien que vous venez m'annoncer qu'il faut nous séparer. Pourvu que je n'aie rien de plus funeste à redouter, j'espère que le ciel me donnera la patience dont j'ai besoin pour supporter votre absence. » « Hélas! mon cher cœur, ma chère âme, interrompit la trop tendre Schemselnihar, que je vous trouve heureux, et que je me trouve malheureuse, quand je compare votre sort avec ma triste destinée! Vous souffrirez sans doute de ne me voir pas; mais ce sera toute votre peine, et vous pourrez vous en consoler par l'espérance de me revoir. Pour moi, juste ciel, à quelle rigoureuse épreuve suis-je réduite! Je ne serai pas seulement privée de la vue de ce que j'aime uniquement, il me faudra soutenir celle d'un objet que vous m'avez rendu odieux! L'arrivée du calife ne me fera-t-elle pas souvenir de

vosre départ? Et comment, occupée de vosre chère image, pourrai-je montrer à ce prince la joie qu'il a remarquée dans mes yeux toutes les fois qu'il m'est venu voir? J'aurai l'esprit distrait en lui parlant; et les moindres complaisances que j'aurai pour son amour, seront autant de coups de poignard qui me perceront le cœur. Pourrai-je goûter ses paroles obligantes et ses caresses? Jugez, prince, à quels tourmens je serai exposée dès que je ne vous verrai plus.» Les larmes qu'elle laissa couler alors et les sanglots l'empêchèrent d'en dire davantage. Le prince de Perse voulut lui repartir; mais il n'en eut pas la force : sa propre douleur, et celle que lui faisait voir sa maîtresse, lui avaient ôté la parole.

Ebn Thaher, qui n'aspirait qu'à se voir hors du palais, fut obligé de les consoler, en les exhortant à prendre patience. Mais l'esclave confidente vint l'interrompre : « Madame, dit-elle à Schemselnihar, il n'y a pas de temps à perdre : les eunuques commencent à arriver, et vous savez que le calife paraîtra bientôt. » « O ciel ! que cette séparation est cruelle ! s'écria la favo-

rite. Hâtez-vous, dit-elle à sa confidente. Conduisez-les tous deux à la galerie qui regarde sur le jardin d'un côté, et de l'autre sur le Tigre, et lorsque la nuit répandra sur la terre sa plus grande obscurité, faites-les sortir par la porte de derrière, afin qu'ils se retirent en sûreté.» A ces mots elle embrassa tendrement le prince de Perse, sans pouvoir lui dire un seul mot, et alla au-devant du calife dans le désordre qu'il est aisé de s'imaginer.

Cependant l'esclave confidente conduisit le prince et Ebn Thaher à la galerie que Schemselnihar lui avait marquée; et lorsqu'elle les y eut introduits, elle les y laissa et ferma sur eux la porte en se retirant, après les avoir assurés qu'ils n'avaient rien à craindre, et qu'elle viendrait les faire sortir quand il en serait temps.....

« Mais, sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paraître m'impose silence. » Elle se tut, et reprenant son discours la nuit suivante :

---

---

**CXCI<sup>e</sup>. NUIT.**

**SIRE**, poursuivit-elle, l'esclave confidente de Schemselnihar s'étant retirée, le prince de Perse et Ebn Thaher oublièrent qu'elle venait de les assurer qu'ils n'avaient rien à craindre. Ils examinèrent toute la galerie, et ils furent saisis d'une frayeur extrême, lorsqu'ils connurent qu'il n'y avait pas un seul endroit par où ils pussent s'échapper, au cas que le calife ou quelques-uns de ses officiers s'avisassent d'y venir :

Une grande clarté qu'ils virent tout à coup du côté du jardin au travers des jalousies, les obligea de s'en approcher pour voir d'où elle venait. Elle était causée par cent flambeaux de cire blanche, qu'autant de jeunes eunuques noirs portaient à la main. Ces eunuques étaient suivis de plus de cent autres plus âgés, tous de la garde des dames du palais du calife, habillés et armés d'un sabre, de même que ceux dont j'ai déjà parlé; et le calife marchait après eux entre Mesrour, leur chef, qu'il avait à

sa droite, et Vassif, leur second officier, qu'il avait à sa gauche.

Schemselnihar attendait le calife à l'entrée d'une allée, accompagnée de vingt femmes, toutes d'une beauté surprenante, et ornées de colliers et de pendants d'oreilles de gros diamans et d'autres, dont elles avaient la tête toute couverte. Elles chantaient au son de leurs instrumens, et formaient un concert charmant. La favorite ne vit pas plutôt paraître ce prince, qu'elle s'avança et se prosterna à ses pieds. Mais faisant cette action : « Prince de Perse, dit-elle en elle-même ; si vos tristes yeux sont témoins de ce que je fais, jugez de la rigueur de mon sort : c'est devant vous que je voudrais m'humilier ainsi ; mon cœur n'y sentirait aucune répugnance. »

Le calife fut ravi de voir Schemselnihar. « Levez-vous, madame, lui dit-il, approchez-vous. Je me sais mauvais gré à moi-même de m'être privé si long-temps du plaisir de vous voir. En achevant ces paroles, il la prit par la main ; et sans cesser de lui dire des choses obligeantes, il alla s'asseoir sur le trône d'argent que Schemselnihar lui avait fait apporter. Cette dame

s'assit sur un siège devant lui, et les vingt femmes formèrent un cercle autour d'eux sur d'autres sièges, pendant que les jeunes eunuques, qui tenaient les flambeaux, se dispersèrent dans le jardin à certaine distance les uns des autres, afin que le calife jouît du frais de la soirée plus commodément.

Lorsque le calife fut assis, il regarda autour de lui, et vit avec une grande satisfaction tout le jardin illuminé d'une infinité d'autres lumières que les flambeaux que tenaient les jeunes eunuques. Mais il prit garde que le salon était fermé; il s'en étonna, et en demanda la raison. On l'avait fait exprès pour le surprendre. En effet, il n'eut pas plutôt parlé, que les fenêtres s'ouvrirent toutes à la fois, et qu'il le vit illuminé au-dehors et en-dedans d'une manière bien mieux entendue qu'il ne l'avait vu auparavant. « Charmante Schemselnihar, s'écria-t-il à ce spectacle, je vous entends. Vous avez voulu me faire connaître qu'il y a d'aussi belles nuits que les plus beaux jours. Après ce que je vois, je n'en puis disconvenir. »

Revenons au prince de Perse et à Ebu

Thaher que nous avons laissés dans la galerie. Ebn Thaher ne pouvait assez admirer tout ce qui s'offrait à sa vue. « Je ne suis pas jeune, dit-il, et j'ai vu de grandes fêtes en ma vie; mais je ne crois pas que l'on puisse rien voir de si surprenant, ni qui marque plus de grandeur. Tout ce qu'on nous dit des palais enchantés, n'approche pas du prodigieux spectacle que nous avons devant les yeux. Que de richesses et de magnificence à la fois ! »

Le prince de Perse n'était pas touché de tous ces objets éclatans qui faisaient tant de plaisir à Ebn Thaher. Il n'avait des yeux que pour regarder Schemselnihar, et la présence du calife le plongeait dans une affliction inconcevable. « Cher Ebn Thaher, dit-il, plût à Dieu que j'eusse l'esprit assez libre pour ne m'arrêter, comme vous, qu'à ce qui devrait me causer de l'admiration ! Mais, hélas ! je suis dans un état bien différent ! Tous ces objets ne servent qu'à augmenter mon tourment. Puis-je voir le calife tête à tête avec ce que j'aime, et ne pas mourir de désespoir ? Faut-il qu'un amour aussi tendre que le mien soit troublé par un rival si puissant ! Ciel ! que mon

destin est bizarre et cruel ! Il n'y a qu'un moment que je m'estimais l'amant du monde le plus fortuné , et dans cet instant je me sens frapper le cœur d'un coup qui me donne la mort. Je n'y puis résister , mon cher Ebn Thaher ; ma patience est à bout ; mon mal m'accable , et mon courage y succombe. » En prononçant ces derniers mots , il vit qu'il se passait quelque chose dans le jardin qui l'obligea de garder le silence , et d'y prêter son attention.

En effet , le calife avait ordonné à une des femmes qui étaient près de lui , de chanter sur son luth ; elle commençait à chanter. Les paroles qu'elle chanta étaient fort passionnées ; et le calife , persuadé qu'elle les chantait par ordre de Schemselnihar qui lui avait donné souvent de pareils témoignages de tendresse , les expliqua en sa faveur. Mais ce n'était pas l'intention de Schemselnihar pour cette fois. Elle les appliquait à son cher Ali Ebn Becar , et elle se laissa pénétrer d'une si vive douleur d'avoir devant elle un objet dont elle ne pouvait plus soutenir la présence , qu'elle s'évanouit. Elle se renversa sur le dos de sa chaise qui n'avait pas de bras

d'appui , et elle serait tombée , si quelques-unes de ses femmes ne l'eussent promptement secourue. Elles l'enlevèrent et l'emportèrent dans le salon.

Ebn Thaher, qui était dans la galerie, surpris de cet accident, tourna la tête du côté du prince de Perse, et au lieu de le voir appuyé contre la jalousie pour regarder comme lui, il fut extrêmement étonné de le voir étendu à ses pieds sans mouvement. Il jugea par-là de la force de l'amour dont ce prince était épris pour Schemselnihar ; et il admira cet étrange effet de sympathie, qui lui causa une peine mortelle à cause du lieu où ils se trouvaient. Il fit cependant tout ce qu'il put pour faire revenir le prince, mais ce fut inutilement. Ebn Thaher était dans cet embarras , lorsque la confidente de Schemselnihar vint ouvrir la porte de la galerie , et entra hors d'haleine et comme une personne qui ne savait plus où elle en était. « Venez promptement , s'écria-t-elle, que je vous fasse sortir. Tout est ici en confusion, et je crois que voici la fin de nos jours. » « Hé ! comment voulez-vous que nous partions ? » répondit Ebn Thaher d'un ton qui marquait sa tristesse. Approchez, de grâce,

et voyez dans quel état est le prince de Perse. » Quand l'esclave le vit évanoui, elle courut chercher de l'eau, sans perdre le temps à discourir, et revint en peu de momens.

Enfin le prince de Perse, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, reprit ses esprits : « Prince, lui dit alors Ebn Thaher, nous courons risque de périr ici vous et moi, si nous y restons davantage ; faites donc un effort, et sauvons-nous au plus vite. » Il était si faible qu'il ne put se lever lui seul. Ebn Thaher et la confidente lui donnèrent la main, et le soutenant des deux côtés, ils allèrent jusqu'à une petite porte de fer qui s'ouvrait sur le Tigre. Ils sortirent par-là, et s'avancèrent jusque sur le bord d'un petit canal qui communiquait au fleuve. La confidente frappa des mains, et aussitôt un petit bateau parut et vint à eux avec un seul rameur. Ali Ebn Becar et son compagnon s'embarquèrent, et l'esclave confidente demeura sur le bord du canal. D'abord que le prince se fut assis dans le bateau, il étendit une main du côté du palais, et mettant l'autre sur son cœur : « Cher objet de mon âme ! s'écria-t-il d'une voix faible, recevez ma

foi de cette main, pendant que je vous assure de celle-ci que mon cœur conservera éternellement le feu dont il brûle pour vous...

En cet endroit, Scheherazade s'aperçut qu'il était jour. Elle se tut, et la nuit suivante elle reprit la parole en ces termes :

---

## CXCII. NUIT.

CEPENDANT le batelier ramait de toute sa force, et l'esclave confidente de Schemsel-nihar accompagna le prince de Perse et Ebn Thaher en marchant sur le bord du canal, jusqu'à ce qu'ils furent arrivés au courant du Tigre. Alors, comme elle ne pouvait aller plus loin, elle prit congé d'eux et se retira.

Le prince de Perse était toujours dans une grande faiblesse. Ebn Thaher le consolait et l'exhortait à prendre courage. « Songez, lui dit-il, que quand nous serons débarqués, nous aurons encore bien du chemin à faire avant que d'arriver chez moi ; car de vous mener à l'heure qu'il est, et dans l'état où vous êtes, jusqu'à votre logis, qui est bien plus éloigné que le mien, je n'en suis pas d'avis : nous pourrions

même courir risque d'être rencontrés par le guet. » Ils sortirent enfin du bateau : mais le prince avait si peu de force , qu'il ne pouvait marcher ; ce qui mit Ebn Thaher dans un grand embarras. Il se souvint qu'il avait un ami dans le voisinage ; il traîna le prince jusque-là avec beaucoup de peine. L'ami les reçut avec bien de la joie ; et quand il les eut fait asseoir , il leur demanda d'où ils venaient si tard. Ebn Thaher lui répondit : « J'ai appris ce soir qu'un homme , qui me doit une somme d'argent assez considérable , était dans le dessein de partir pour un long voyage ; je n'ai point perdu de temps , je suis allé le chercher ; et en chemin j'ai rencontré ce jeune seigneur que vous voyez , et à qui j'ai mille obligations ; comme il connaît mon débiteur , il a bien voulu me faire la grâce de m'accompagner. Nous avons eu bien de la peine à mettre notre homme à la raison. Nous en sommes pourtant venus à bout , et c'est ce qui est cause que nous n'avons pu sortir de chez lui que fort tard. En revenant , à quelques pas d'ici , ce bon seigneur , pour qui j'ai toute la considération possible , s'est senti tout à coup attaqué d'un mal qui m'a fait

prendre la liberté de frapper à votre porte. Je me suis flatté que vous voudriez bien nous faire le plaisir de nous donner le couvert pour cette nuit. »

L'ami d'Ebn Thaher se paya de cette fable, leur dit qu'ils étaient les bien-venus, et offrit au prince de Perse, qu'il ne connaissait pas, toute l'assistance qu'il pouvait désirer. Mais Ebn Thaher prenant la parole pour le prince, dit que son mal était d'une nature à n'avoir besoin que de repos. L'ami comprit par ce discours qu'ils souhaitaient de se reposer : c'est pourquoi il les conduisit dans un appartement, où il leur laissa la liberté de se coucher.

Si le prince de Perse dormit, ce fut d'un sommeil troublé par des songes fâcheux qui lui représentaient Schemselnihar évanouie aux pieds du calife, et l'entretenaient dans son affliction. Ebn Thaher, qui avait une grande impatience de se revoir chez lui, et qui ne doutait pas que sa famille ne fût dans une inquiétude mortelle (car il ne lui était jamais arrivé de coucher dehors), se leva et partit de bon matin, après avoir pris congé de son ami, qui s'était levé pour faire sa prière de la pointe du jour. Enfin il ar-

riva chez lui ; et la première chose que fit le prince de Perse , qui s'était fait un grand effort pour marcher , fut de se jeter sur un sofa , aussi fatigué que s'il eût fait un long voyage. Comme il n'était pas en état de se rendre à sa maison, Ebn Thaher lui fit préparer une chambre ; afin qu'on ne fût point en peine de lui , il envoya dire à ses gens l'état et le lieu où il était. Il pria cependant le prince de Perse d'avoir l'esprit en repos , de commander chez lui , et d'y disposer à son gré de toutes choses. « J'accepte de bon cœur les offres obligeantes que vous me faites , lui dit le prince ; mais que je ne vous embarrasse pas ; s'il vous plait ; je vous conjure de faire comme si je n'étais pas chez vous. Je n'y voudrais pas demeurer un moment , si je croyais que ma présence vous contraignît en la moindre chose. »

D'abord qu'Ebn Thaher eut un moment pour se reconnaître , il apprit à sa famille tout ce qui s'était passé au palais de Schemselnihar , et finit son récit en remerciant Dieu de l'avoir délivré du danger qu'il avait couru. Les principaux domestiques du prince de Perse vinrent recevoir ses ordres chez Ebn Thaher ; et l'on y vit bientôt ar-

river plusieurs de ses amis qu'ils avaient avertis de son indisposition. Ses amis passèrent la meilleure partie de la journée avec lui; et si leur entretien ne put effacer les tristes idées qui causaient son mal, il en tira du moins cet avantage, qu'elles lui donnèrent quelque relâche. Il voulait prendre congé d'Ebn Thaher sur la fin du jour; mais ce fidèle ami lui trouva encore tant de faiblesse, qu'il l'obligea d'attendre au lendemain. Cependant, pour contribuer à le réjouir, il lui donna le soir un concert de voix et d'instrumens; mais ce concert ne servit qu'à rappeler dans la mémoire du prince celui du soir précédent, et irrita ses ennuis au lieu de les soulager, de sorte que le jour suivant son mal parut avoir augmenté. Alors Ebn Thaher ne s'opposa plus au dessein que le prince avait de se retirer dans sa maison. Il prit soin lui-même de l'y faire porter; il l'accompagna; et quand il se vit seul avec lui dans son appartement, il lui représenta toutes les raisons qu'il avait de faire un généreux effort pour vaincre une passion dont la fin ne pouvait être heureuse ni pour lui, ni pour la favorite. « Ah ! cher Ebn Thaher, s'écria le prince, qu'il vous est aisé de don-

ner ce conseil, mais qu'il m'est difficile de le suivre ! J'en conçois toute l'importance sans pouvoir en profiter. Je l'ai déjà dit, j'emporterai avec moi dans le tombeau l'amour que j'ai pour Schemselnihar. » Lorsque Ebn Thaher vit qu'il ne pourrait rien gagner sur l'esprit du prince, il prit congé de lui, et voulut se retirer.....

Scheherazade, en cet endroit; voyant paraître le jour, garda le silence; et le lendemain elle reprit ainsi son discours :

---

## CXCIII<sup>e</sup>. NUIT.

**L**E prince de Perse le retint. « Obligé Ebn Thaher, lui dit-il, si je vous ai déclaré qu'il n'était pas en mon pouvoir de suivre vos sages conseils, je vous supplie de ne pas m'en faire un crime, et de ne pas cesser pour cela de me donner des marques de votre amitié. Vous ne sauriez m'en donner une plus grande, que de m'instruire du destin de ma chère Schemselnihar, si vous en apprenez des nouvelles. L'incertitude où je suis de son sort, les appréhensions mortelles que me cause son évanouissement, m'entre-

tiennent dans la langueur que vous me reprochez. » « Seigneur, lui répondit Ebn Thaher, vous devez espérer que son évanouissement n'aura pas eu de suite funeste, et que sa confidente viendra incessamment m'informer de quelle manière se sera passée la chose. D'abord que je saurai ce détail, je ne manquerai pas de venir vous en faire part. »

Ebn Thaher laissa le prince dans cette espérance, et retourna chez lui, où il attendit inutilement tout le reste du jour la confidente de Schemselnihar. Il ne la vit pas même le lendemain. L'inquiétude où il était de savoir l'état de la santé du prince de Perse, ne lui permit pas d'être plus long-temps sans le voir. Il alla chez lui, dans le dessein de l'exhorter à prendre patience. Il le trouva au lit, aussi malade qu'à l'ordinaire, et environné d'un nombre d'amis et de quelques médecins qui employaient toutes les lumières de leur art pour découvrir la cause de son mal. Dès qu'il aperçut Ebn Thaher, il le regarda en souriant, pour lui témoigner deux choses : l'une, qu'il se réjouissait de le voir, et l'autre, combien ses médecins, qui ne pou-

vaient deviner le sujet de sa maladie, se trompaient dans leurs raisonnemens.

Les amis et les médecins se retirèrent les uns après les autres, de sorte qu'Ebn Thaher demeura seul avec le malade. Il s'approcha de son lit pour lui demander comment il se trouvait depuis qu'il ne l'avait vu. « Je vous dirai, lui répondit le prince, que mon amour, qui prend continuellement de nouvelles forces, et l'incertitude de la destinée de l'aimable Schemselnihar, augmentent mon mal à chaque moment, et me mettent dans un état qui afflige mes parens et mes amis, et déconcerte mes médecins qui n'y comprennent rien. Vous ne sauriez croire, ajouta-t-il, combien je souffre de voir tant de gens qui m'importunent, et que je ne puis chasser honnêtement. Vous êtes le seul dont je sens que la compagnie me soulage; mais enfin ne me dissimulez rien, je vous en conjure. Quelles nouvelles m'apportez-vous de Schemselnihar? Avez-vous vu sa confidente? Que vous a-t-elle dit? » Ebn Thaher répondit qu'il ne l'avait pas vue; et il n'eut pas plutôt appris au prince cette triste nouvelle, que les larmes lui vinrent aux yeux; il ne put repartir un

seul mot, tant il avait le cœur serré. « Prince, reprit alors Ebn Thaher, permettez-moi de vous remontrer que vous êtes trop ingénieux à vous tourmenter. Au nom de Dieu, essuyez vos larmes : quelqu'un de vos gens peut entrer en ce moment, et vous savez avec quel soin vous devez cacher vos sentimens, qui pourraient être démêlés par-là. » Quelque chose que pût dire ce judicieux confident, il ne fut pas possible au prince de retenir ses pleurs. « Sage Ebn Thaher, s'écria-t-il, quand l'usage de la parole lui fut revenu, je puis bien empêcher ma langue de révéler le secret de mon cœur; mais je n'ai pas de pouvoir sur mes larmes, dans un si grand sujet de craindre pour Schemselnihar. Si cet adorable et unique objet de mes desirs n'était plus au monde, je ne lui survivrais pas un moment. » « Rejetez une pensée si affligeante, répliqua Ebn Thaher : Schemselnihar vit encore, vous n'en devez pas douter. Si elle ne vous a pas fait savoir de ses nouvelles, c'est qu'elle n'en a pu trouver l'occasion; et j'espère que cette journée ne se passera point que vous n'en appreniez. » Il ajouta à ce discours plusieurs autres choses consolantes; après quoi il se retira.

Ebn Thaher fut à peine de retour chez lui, que la confidente de Schemselnihar arriva. Elle avait un air triste, et il en conçut un mauvais présage. Il lui demanda des nouvelles de sa maîtresse. « Apprenez-moi auparavant des vôtres, lui répondit la confidente; car j'ai été dans une grande peine de vous avoir vu partir dans l'état où était le prince de Perse. » Ebn Thaher lui raconta ce qu'elle voulait savoir; et lorsqu'il eut achevé, l'esclave prit la parole : « Si le prince de Perse, lui dit-elle, a souffert et souffre encore pour ma maîtresse, elle n'a pas moins de peine que lui. Après que je vous eus quittés, poursuivit-elle, je retournai au salon, où je trouvai que Schemselnihar n'était pas encore revenue de son évanouissement, quelque soulagement qu'on eût tâché de lui apporter. Le calife était assis près d'elle, avec toutes les marques d'une véritable douleur; il demandait à toutes les femmes et à moi particulièrement, si nous n'avions aucune connaissance de la cause de son mal; mais nous gardâmes le secret, et nous lui dîmes toute autre chose que ce que nous n'ignorions pas. Nous étions cependant toutes en pleurs de la voir souffrir si long-temps, et nous n'oublions rien

de tout ce que nous pouvions imaginer pour la secourir. Enfin, il était bien minuit lorsqu'elle revint à elle. Le calife, qui avait eu la patience d'attendre ce moment, en témoigna beaucoup de joie, et demanda à Schemselnihar d'où ce mal pouvait lui être venu. Dès qu'elle entendit sa voix, elle fit un effort pour se mettre sur son séant; et après lui avoir baisé les pieds avant qu'il pût l'en empêcher: « Sire, dit-elle, j'ai à me » plaindre du ciel de ce qu'il ne m'a pas fait » la grâce entière de me laisser expirer aux » pieds de votre majesté, pour vous mar- » quer par-là jusqu'à quel point je suis pé- » nétrée de vos bontés. » « Je suis bien per- » suadé que vous m'aimez, lui dit le calife; » mais je vous commande de vous conserver » pour l'amour de moi. Vous avez apparem- » ment fait aujourd'hui quelque excès qui » vous aura causé cette indisposition; pre- » nez-y garde, et je vous prie de vous en » abstenir une autre fois. Je suis bien aise » de vous voir en meilleur état, et je vous » conseille de passer ici la nuit, au lieu de » retourner à votre appartement, de crainte » que le mouvement ne vous soit contraire. » A ces mots, il ordonna qu'on apportât un

doigt de vin, qu'il lui fit prendre pour lui donner des forces. Après cela, il prit congé d'elle, et se retira dans son appartement. Dès que le calife fut parti, ma maîtresse me fit signe de m'approcher. Elle me demanda de vos nouvelles avec inquiétude. Je l'assurai qu'il y avait long-temps que vous n'étiez plus dans le palais, et lui mis l'esprit en repos de ce côté-là. Je me gardai bien de lui parler de l'évanouissement du prince de Perse, de peur de la faire retomber dans l'état d'où nos soins l'avaient tirée avec tant de peine; mais ma précaution fut inutile, comme vous l'allez entendre. « Prince, » s'écria-t-elle alors, je renonce désormais » à tous les plaisirs, tant que je serai privée » de celui de ta vue. Si j'ai bien pénétré dans » ton cœur, je ne fais que suivre ton exemple. » Tu ne cesseras de verser des larmes que » tu ne m'aies retrouvée; il est juste que je » pleure et que je m'afflige jusqu'à ce que tu » sois rendu à mes vœux. » En achevant ces paroles, qu'elle prononça d'une manière qui marquait la violence de sa passion, elle s'évanouit une seconde fois entre mes bras.....

En cet endroit, Scheherazade voyant pa-

raître le jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit de cette sorte :

---

## CXCIV°. NUIT.

LA confidente de Schemselnihar continua de raconter à Ebn Thaher tout ce qui était arriyé à sa maîtresse depuis son premier évanouissement. « Nous fûmes encore longtemps, dit-elle, à la faire revenir, mes compagnes et moi. Elle revint enfin ; alors je lui dis : « Madame, êtes-vous donc résolue de vous laisser mourir, et de nous faire mourir nous-mêmes avec vous ? Je vous supplie, au nom du prince de Perse, pour qui vous avez intérêt de vivre, de vouloir conserver vos jours. De grâce, laissez-vous persuader, et faites les efforts que vous vous devez à vous-même, à l'amour du prince, et à notre attachement pour vous. » « Je vous suis bien obligée, reprit-elle, de vos soins, de votre zèle et de vos conseils. Mais, hélas ! peuvent-ils m'être utiles ? Il ne nous est pas permis de nous flatter de quelque espérance, et ce n'est que dans le tombeau

» que nous devons attendre la fin de nos  
 » tourmens. » Une de mes compagnes  
 voulut la détourner de ses tristes pensées,  
 en chantant un air sur son luth; mais elle  
 lui imposa silence, et lui ordonna, comme  
 à toutes les autres, de se retirer. Elle ne  
 retint que moi pour passer la nuit avec elle.  
 Quelle nuit, ô ciel ! Elle la passa dans les  
 pleurs et dans les gémissemens; et nom-  
 mant sans cesse le prince de Perse, elle  
 se plaignait du sort qui l'avait destinée au  
 calife qu'elle ne pouvait aimer, et non pas  
 à lui qu'elle aimait éperdûment. Le lende-  
 main, comme elle n'était pas commodé-  
 ment dans le salon, je l'aidai à passer dans  
 son appartement, où elle ne fut pas plutôt  
 arrivée, que tous les médecins du palais  
 vinrent la voir par ordre du calife; et ce  
 prince ne fut pas long-temps sans venir lui-  
 même. Les remèdes que les médecins or-  
 donnèrent à Schemselnihar firent d'au-  
 tant moins d'effet, qu'ils ignoraient la cause  
 de son mal; et la contrainte où la mettait  
 la présence du calife, ne faisait que l'aug-  
 menter. Elle a pourtant un peu reposé cette  
 nuit; et d'abord qu'elle a été éveillée, elle  
 m'a chargée de vous venir trouver pour ap-

prendre des nouvelles du prince de Perse. »

« Je vous ai déjà informée de l'état où il est, lui dit Ebn Thaher ; ainsi retournez vers votre maîtresse, et l'assurez que le prince de Perse attendait de ses nouvelles avec la même impatience qu'elle en attendait de lui. Exhortez-la surtout à se modérer et à se vaincre, de peur qu'il ne lui échappe devant le calife quelque parole qui pourrait nous perdre avec elle. » « Pour moi, reprit la confidente, je vous l'avoue, je crains tout de ses transports. J'ai pris la liberté de lui dire ce que je pensais là-dessus, et je suis persuadée qu'elle ne trouvera pas mauvais que je lui parle encore de votre part. »

Ebn Thaher, qui ne faisait que d'arriver de chez le prince de Perse, ne jugea point à propos d'y retourner sitôt, et de négliger des affaires importantes qui lui étaient survenues en rentrant chez lui ; il y alla seulement sur la fin du jour. Le prince était seul, et ne se portait pas mieux que le matin. « Ebn Thaher, lui dit-il en le voyant paraître, vous avez sans doute beaucoup d'amis ; mais ces amis ne connaissent pas ce que vous valez, comme vous me le faites

connaître par votre zèle, par vos soins, et par les peines que vous vous donnez lorsqu'il s'agit de les obliger. Je suis confus de tout ce que vous faites pour moi avec tant d'affection, et je ne sais comment je pourrai m'acquitter envers vous.» « Prince, lui répondit Ebn Thaher, laissons là ce discours, je vous en supplie : je suis prêt non-seulement à donner un de mes yeux pour vous en conserver un, mais même à sacrifier ma vie pour la vôtre. Ce n'est pas de quoi il s'agit présentement. Je viens vous dire que Schemselnihar m'a envoyé sa confidente pour me demander de vos nouvelles, et en même temps pour m'informer des siennes. Vous jugez bien que je ne lui ai rien dit qui ne lui ait confirmé l'excès de votre amour pour sa maîtresse, et la constance avec laquelle vous l'aimez. Ebn Thaher lui fit ensuite un détail exact de tout ce que lui avait dit l'esclave confidente. Le prince l'écouta avec tous les différens mouvemens de crainte, de jalousie, de tendresse et de compassion que son discours lui inspira, faisant sur chaque chose qu'il entendait, toutes les réflexions affligeantes ou consolantes dont un amant aussi pas-

siouné qu'il l'était, pouvait être capable.

Leur conversation dura si long-temps, que la nuit se trouvant fort avancée, le prince de Perse obligea Ebn Thaher à demeurer chez lui. Le lendemain matin, comme ce fidèle ami s'en retournait au logis, il vit venir à lui une femme qu'il reconnut pour la confidente de Schemselnihar, et qui l'ayant abordé, lui dit : « Ma maîtresse vous salue, et je viens vous prier de sa part de rendre cette lettre au prince de Perse. » Le zélé Ebn Thaher prit la lettre, et retourna chez le prince, accompagné de l'esclave confidente.....

Scheherazade cessa de parler en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. Elle reprit la suite de son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

## CXCV<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, quand Ebn Thaher fut entré chez le prince de Perse avec la confidente de Schemselnihar, il la pria de demeurer un moment dans l'antichambre et de l'attendre. Dès que le prince l'aperçut, il lui de-

manda avec empressement quelle nouvelle il avait à lui annoncer. « La meilleure que vous puissiez apprendre, lui répondit Ebn Thaher : on vous aime aussi chèrement que vous aimez. La confidente de Schemselnihar est dans votre antichambre; elle vous apporte une lettre de la part de sa maîtresse; elle n'attend que vos ordres pour entrer. » « Qu'elle entre ! s'écria le prince avec un transport de joie. » En disant cela, il se mit sur son séant pour la recevoir.

Comme les gens du prince étaient sortis de la chambre d'abord qu'ils avaient vu Ebn Thaher, afin de le laisser seul avec leur maître, Ebn Thaher alla ouvrir la porte lui-même, et fit entrer la confidente. Le prince la reconnut, et la reçut d'une manière fort obligeante. « Seigneur, lui dit-elle, je sais tous les maux que vous avez soufferts depuis que j'eus l'honneur de vous conduire au bateau qui vous attendait pour vous ramener, mais j'espère que la lettre que je vous apporte, contribuera à votre guérison. » A ces mots, elle lui présenta la lettre. Il la prit; et après l'avoir baisée plusieurs fois, il l'ouvrit, et lut les paroles suivantes :

## LETTRE

DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE  
ALI EBN BECAR. ●

« La personne qui vous rendra cette let-  
» tre , vous dira de mes nouvelles mieux  
» que moi-même , car je ne me connais  
» plus depuis que j'ai cessé de vous voir.  
» Privée de votre présence , je cherche à  
» me tromper en vous entretenant par ces  
» lignes mal formées , avec le même plaisir  
» que si j'avais le bonheur de vous parler.

» On dit que la patience est un remède  
» à tous les maux , et toutefois elle aigrit  
» les miens au lieu de les soulager. Quoi-  
» que votre portrait soit profondément  
» gravé dans mon cœur , mes yeux sou-  
» haitent d'en revoir incessamment l'ori-  
» ginal , et ils perdront toute leur lumière ,  
» s'il faut qu'ils en soient encore long-temps  
» privés. Puis-je me flatter que les vôtres  
» aient la même impatience de me voir ?  
» Oui , je le puis : ils me l'ont fait assez  
» connaître par leurs tendres regards. Que  
» Schemselnihar serait heureuse ! et que  
» vous seriez heureux , prince , si mes dé-  
» sirs , qui sont conformes aux vôtres , n'.

» taient pas traversés par des obstacles in-  
 » surmontables ! Ces obstacles m'affligent  
 » d'autant plus vivement , qu'ils vous affli-  
 » gent vous-même.

» Ces sentimens que mes doigts tracent ,  
 » et que j'exprime avec un plaisir incroya-  
 » ble , en les répétant plusieurs fois , par-  
 » tent du plus profond de mon cœur , et de  
 » la blessure incurable que vous y avez  
 » faite , blessure que je bénis mille fois ,  
 » malgré le cruel ennui que je souffre de  
 » votre absence. Je compterais pour rien  
 » tout ce qui s'oppose à nos amours , s'il  
 » m'était seulement permis de vous voir  
 » quelquefois en liberté : je vous possé-  
 » derais alors ; que pourrais-je souhaiter  
 » de plus ?

» Ne vous imaginez pas que mes paroles  
 » disent plus que je ne pense. Hélas ! de  
 » quelques expressions que je puisse me  
 » servir , je sens bien que je pense plus de  
 » choses que je ne vous en dis. Mes yeux ,  
 » qui sont dans une veille continuelle , et  
 » qui versent incessamment des pleurs en  
 » attendant qu'ils vous revoient ; mon cœur  
 » affligé qui ne désire que vous seul ; les  
 » soupirs qui m'échappent toutes les fois

» que je pense à vous , c'est-à-dire à tout  
» moment; mon imagination qui ne me re-  
» présente plus d'autre objet que mon cher  
» prince; les plaintes que je fais au ciel de  
» la rigueur de ma destinée; enfin ma tris-  
» tesse, mes inquiétudes, mes tourmens,  
» qui ne me donnent aucun relâche depuis  
» que je vous ai perdu de vue, sont garans  
» de ce que je vous écris.

» Ne suis-je pas bien malheureuse d'être  
» née pour aimer, sans espérance de jouir  
» de ce que j'aime? Cette pensée désolante  
» m'accable à un point, que j'en mourrais,  
» si je n'étais pas persuadée que vous m'ai-  
» mez. Mais une si douce consolation ba-  
» lance mon désespoir et m'attache à la vie.  
» Mandez-moi que vous m'aimez toujours:  
» je garderai votre lettre précieusement; je  
» la lirai mille fois le jour; je souffrirai mes  
» maux avec moins d'impatience. Je sou-  
» haite que le ciel cesse d'être irrité contre  
» nous, et nous fasse trouver l'occasion de  
» nous dire sans contrainte que nous nous  
» aimons, et que nous ne cesserons jamais  
» de nous aimer. Adieu. Je salue Ebn Tha-  
» her, à qui nous avons tant d'obligations  
» l'un et l'autre. »

---

---

**CXCVI. NUIT.**

**L**E prince de Perse ne se contenta pas d'avoir lu une fois cette lettre ; il lui sembla qu'il l'avait lue avec trop peu d'attention. Il la relut plus lentement ; et en lisant , tantôt il poussait de tristes soupirs , tantôt il versait des larmes , et tantôt il faisait éclater des transports de joie et de tendresse , selon qu'il était touché de ce qu'il lisait. Enfin , il ne se lassait point de parcourir des yeux des caractères tracés par une si chère main ; et il se préparait à les lire pour la troisième fois , lorsque Ebn Thaher lui représenta que la confidente n'avait pas de temps à perdre , et qu'il devait songer à faire réponse. « Hélas ! s'écria le prince , comment voulez-vous que je fasse réponse à une lettre si obligeante ? En quels termes m'exprimerai-je dans le trouble où je suis ? J'ai l'esprit agité de mille pensées cruelles , et mes sentimens se détruisent au moment que je les ai conçus , pour faire place à d'autres. Pendant que mon corps se ressent des impressions de mon âme , comment pour-

rai-je tenir le papier et conduire la canne (1) pour former les lettres ? »

En parlant ainsi , il tira d'un petit bureau qu'il avait près de lui , du papier, une canne taillée , et un cornet où il y avait de l'encre...

Scheherazade , apercevant le jour en cet endroit, interrompit sa narration. Elle en reprit la suite le lendemain , et dit à Schahriar :

## CXCVII<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le prince de Perse, avant que d'écrire , donna la lettre de Schemselnihar à Ebn Thaher , et le pria de la tenir ouverte pendant qu'il écrirait, afin qu'en jetant les yeux dessus , il vît mieux ce qu'il y devait répondre. Il commença d'écrire ; mais les larmes qui lui tombaient des yeux sur son papier , l'obligèrent plusieurs fois de s'arrêter pour les laisser couler librement. Il acheva enfin sa lettre , et la donnant à Ebn

(1) Les Arabes , les Persans et les Turcs , quand ils écrivent , tiennent le papier de la main gauche , appuyé ordinairement sur le genou , et écrivent de la main droite avec une petite canne taillée et fendue comme nos plumes.

Thaher : « Lisez-la , je vous prie , lui dit-il , et me faites la grâce de voir si le désordre où est mon esprit m'a permis de faire une réponse convenable. » Ebn Thaher la prit , et lut ce qui suit :

## REPONSE

DU PRINCE DE PERSE A LA LETTRE DE  
SCHEMSELNIHAR.

« J'étais plongé dans une affliction mor-  
» telle lorsqu'on m'a rendu votre lettre. A  
» la voir seulement , j'ai été transporté  
» d'une joie que je ne puis vous exprimer ;  
» et à la vue des caractères tracés par votre  
» belle main , mes yeux ont reçu une nou-  
» velle lumière , plus vive que celle qu'ils  
» avaient perdue , lorsque les vôtres se  
» fermèrent subitement aux pieds de mon  
» rival. Les paroles que contient cette obli-  
» geante lettre , sont autant de rayons lu-  
» mineux qui ont dissipé les ténèbres dont  
» mon âme était obscurcie. Elles m'appren-  
» nent combien vous souffrez pour l'amour  
» de moi , et me font connaître aussi que  
» vous n'ignorez pas que je souffre pour  
» vous , et par-là , elles me consolent dans  
» mes maux. D'un côté , elles me font verser

» des larmes abondamment, et de l'autre,  
» elles embrasent mon cœur d'un feu qui le  
» soutient, et m'empêchent d'expirer de  
» douleur. Je n'ai pas eu un moment de re-  
» pos depuis notre cruelle séparation. Votre  
» lettre seule apporta quelque soulagement  
» à mes peines. J'ai gardé un morne silence  
» jusqu'au moment que je l'ai reçue : elle  
» m'a redonné la parole. J'étais enseveli  
» dans une mélancolie profonde, elle m'a  
» inspiré une joie qui a d'abord éclaté dans  
» mes yeux et sur mon visage. Mais ma sur-  
» prise de recevoir une faveur que je n'ai  
» point encore méritée, a été si grande,  
» que je ne savais par où commencer pour  
» vous en marquer ma reconnaissance. En-  
» fin, après l'avoir baisée plusieurs fois,  
» comme un gage précieux de vos bontés,  
» je l'ai lue et relue, et suis demeuré con-  
» fus de l'excès de mon bonheur. Vous  
» voulez que je vous mande que je vous  
» aime toujours. Ah ! quand je ne vous au-  
» rais pas aimée aussi parfaitement que je  
» vous aime, je ne pourrais m'empêcher de  
» vous adorer, après toutes les marques que  
» vous me donnez d'un amour si peu com-  
» mun. Oui, je vous aime, ma chère âme,

» et ferai gloire de brûler toute ma vie du  
 » beau feu que vous avez allumé dans mon  
 » cœur. Je ne me plaindrai jamais de la  
 » vive ardeur dont je sens qu'il me con-  
 » sume ; et quelque rigoureux que soient  
 » les maux que votre absence me cause , je  
 » les supporterai constamment , dans l'es-  
 » pérance de vous voir un jour. Plût à Dieu  
 » que ce fût dès aujourd'hui , et qu'au lieu  
 » de vous envoyer ma lettre , il me fût per-  
 » mis d'aller vous assurer que je meurs  
 » d'amour pour vous ! Mes larmes m'empê-  
 » chent de vous en dire davantage. Adieu. »

Ebn Thaher ne put lire ces dernières lignes sans pleurer lui-même. Il remit la lettre entre les mains du prince de Perse , en l'assurant qu'il n'y avait rien à corriger. Le prince la ferma , et quand il l'eut cachetée ; « Je vous prie de vous approcher , dit-il à la confidente de Schemselnihar , qui était un peu éloignée de lui : voici la réponse que je fais à la lettre de votre maîtresse. Je vous conjure de la lui porter , et de la saluer de ma part. » L'esclave confidente prit la lettre , et se retira avec Ebn Thaher.....

En achevant ces mots , la sultane des Indes voyant paraître le jour , se tut ; et la

nuit suivante , elle continua de cette manière :

---



---

## CXCVIII°. NUIT.

**E**BN THAHER , après avoir marché quelque temps avec l'esclave confidente , la quitta , et retourna dans sa maison , où il se mit à rêver profondément à l'intrigue amoureuse dans laquelle il se trouvait malheureusement engagé. Il se représenta que le prince de Perse et Schemselnihar , malgré l'intérêt qu'ils avaient de cacher leur intelligence , se ménageaient avec si peu de discrétion , qu'elle pourrait bien n'être pas long-temps secrète. Il tira de là toutes les conséquences qu'un homme de bon sens en devait tirer. « Si Schemselnihar , se disait-il en lui-même , était une dame du commun , je contribuerais de tout mon pouvoir à rendre heureux son amant et elle ; mais c'est la favorite du calife , et il n'y a personne qui puisse impunément entreprendre de plaire à ce qu'il aime. Sa colère tombera d'abord sur Schemselnihar ; il en coûtera la vie au prince de Perse , et je serai

enveloppé dans son malheur. Cependant , j'ai mon honneur , mon repos , ma famille et mon bien à conserver ; il faut donc , pendant que je le puis , me délivrer d'un si grand péril. »

Il fut occupé de ces pensées durant tout ce jour-là. Le lendemain matin , il alla chez le prince de Perse , dans le dessein de faire un dernier effort pour l'obliger à vaincre sa passion. Effectivement , il lui représenta ce qu'il lui avait déjà inutilement représenté , qu'il ferait beaucoup mieux d'employer tout son courage à détruire le penchant qu'il avait pour Schemselnihar , que de s'y laisser entraîner ; que ce penchant était d'autant plus dangereux , que son rival était plus puissant. « Enfin , seigneur , ajouta-t-il , si vous m'en croyez , vous ne songerez qu'à triompher de votre amour. Autrement , vous courez risque de vous perdre avec Schemselnihar , dont la vie vous doit être plus chère que la vôtre. Je vous donne ce conseil en ami , et quelque jour vous m'en remercirez. »

Le prince écouta Ebn Thaber assez impatiemment. Néanmoins il le laissa dire tout ce qu'il voulut ; mais prenant la parole à son

tour: « Ebn Thaher, lui dit-il, croyez-vous que je puisse cesser d'aimer Schemselnihar, qui m'aime avec tant de tendresse ? Elle ne craint pas d'exposer sa vie pour moi ; et vous voulez que le soin de conserver la mienne soit capable de m'occuper ! Non , quelque malheur qui puisse m'arriver, je veux aimer Schemselnihar jusqu'au dernier soupir. »

Ebn Thaher, choqué de l'opiniâtreté du prince de Persé , le quitta assez brusquement , et se retira chez lui , où , rappelant dans son esprit ses réflexions du jour précédent , il se mit à songer fort sérieusement au parti qu'il avait à prendre. Pendant ce temps-là , un joaillier de ses intimes amis le vint voir. Ce joaillier s'était aperçu que la confidente de Schemselnihar allait chez Ebn Thaher plus souvent qu'à l'ordinaire, et qu'Ebn Thaher était presque toujours avec le prince de Perse , dont la maladie était sue de tout le monde , sans toutefois qu'on en connût la cause ; tout cela lui avait donné des soupçons. Comme Ebn Thaher parut rêver , il jugea bien que quelque affaire importante l'embarrassait ; et croyant être au fait , il lui demanda ce que voulait

l'esclave confidente de Schemselnihar. Ebn Thaher demeura un peu interdit à cette demande , et voulut dissimuler, en lui disant que c'était pour une bagatelle qu'elle venait si souvent chez lui. « Vous ne me parlez pas sincèrement , lui répliqua le joaillier , et vous m'allez persuader, par votre dissimulation, que cette bagatelle est une affaire plus importante que je ne l'ai cru d'abord. »

Ebn Thaher, voyant que son ami le pressait si fort ; lui dit : « Il est vrai que cette affaire est de la dernière conséquence. J'avais résolu de la tenir secrète ; mais comme je sais l'intérêt que vous prenez à tout ce qui me regarde, j'aime mieux vous en faire confidence , que de vous laisser penser là-dessus ce qui n'est pas. Je ne vous recommande point le secret : vous connaîtrez, par ce que je vais vous dire , combien il est important de le garder. » Après ce préambule , il lui raconta les amours de Schemselnihar et du prince de Perse. « Vous savez, ajouta-t-il ensuite , en quelle considération je suis à la cour et dans la ville auprès des plus grands seigneurs et des dames les plus qualifiées. Quelle honte pour moi, si ces téméraires amours ve-

naient à être découvertes ! Mais que dis-je ? Ne serions-nous pas perdus, toute ma famille et moi ? Voilà ce qui m'embarrasse le plus ; mais je viens de prendre mon parti. Il m'est dû et je dois ; je vais travailler incessamment à satisfaire mes créanciers et à recouvrer mes dettes ; et après que j'aurai mis tout mon bien en sûreté, je me retirerai à Balsora, où je demeurerai jusqu'à ce que la tempête que je prévois soit passée. L'amitié que j'ai pour Schemselnihar et pour le prince de Perse, me rend très-sensible au mal qui peut leur arriver ; je prie Dieu de leur faire connaître le danger où ils s'exposent, et de les conserver ; mais si leur mauvaise destinée veut que leurs amours aillent à la connaissance du calife, je serai au moins à couvert de son ressentiment ; car je ne les crois pas assez méchans pour vouloir m'envelopper dans leur malheur. Leur ingratitude serait extrême si cela arrivait : ce serait mal payer les services que je leur ai rendus, et les bons conseils que je leur ai donnés, particulièrement au prince de Perse, qui pourrait se tirer encore du précipice, lui et sa maîtresse, s'il le voulait. Il est aisé de sortir



de Bagdad comme moi, et l'absence le dégagerait insensiblement d'une passion qui ne fera qu'augmenter tant qu'il s'obstinera à y demeurer.»

Le joaillier entendit avec une extrême surprise le récit que lui fit Ebn Thaher. « Ce que vous venez de me raconter, lui dit-il, est d'une si grande importance, que je ne puis comprendre comment Schemselnihar et le prince de Perse ont été capables de s'abandonner à un amour si violent. Quelque penchant qui les entraîne l'un vers l'autre, au lieu d'y céder lâchement, ils devaient y résister et faire un meilleur usage de leur raison. Ont-ils pu s'étourdir sur les suites fâcheuses de leur intelligence? Que leur aveuglement est déplorable! J'en vois comme vous toutes les conséquences. Mais vous êtes sage et prudent, et j'approuve la résolution que vous avez formée; c'est par-là seulement que vous pouvez vous dérober aux événemens funestes que vous avez à craindre.» Après cet entretien, le joaillier se leva, et prit congé d'Ebn Thaher.....

« Sire, dit en cet endroit Scheherazade, le jour que je vois paraître, m'empêche

d'entretenir votre majesté plus longtemps. » Elle se tut, et le lendemain, elle reprit son discours dans ces termes :

---

## CXCIX<sup>e</sup>. NUIT.

**AVANT** que le joaillier se retirât, Ebn Thaher ne manqua pas de le conjurer, par Pamiyé qui les unissait tous deux, de ne rien dire à personne de tout ce qu'il lui avait appris. « Ayez l'esprit en repos, lui dit le joaillier ; je vous garderai le secret au péril de ma vie. »

Deux jours après cette conversation, le joaillier passa devant la boutique d'Ebn Thaher, et voyant qu'elle était fermée, il ne douta pas qu'il n'eût exécuté le dessein dont il lui avait parlé. Pour en être sûr, il demanda à un voisin s'il savait pourquoi elle n'était pas ouverte. Le voisin lui répondit qu'il ne savait autre chose, sinon qu'Ebn Thaher était allé faire un voyage. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage, et il songea d'abord au prince de Perse. « Malheureux prince, dit-il en lui-même, quel chagrin n'aurez-vous pas quand vous ap-

prenez cette nouvelle ! Par quelle entreprise entretiendrez-vous le commerce que vous avez avec Schemselihar ? Je crains que vous n'en mouriez de désespoir. J'ai compassion de vous ; il faut que je vous dédommage de la perte que vous avez faite d'un confident trop timide. »

L'affaire qui l'avait obligé de sortir n'était pas de grande conséquence ; il la négligea , et quoiqu'il ne connût le prince de Perse que pour lui avoir vendu quelques pierreries , il ne laissa pas d'aller chez lui. Il s'adressa à un de ses gens , et le pria de vouloir bien dire à son maître qu'il souhaitait de l'entretenir d'une affaire très-importante. Le domestique revint bientôt trouver le joaillier , et l'introduisit dans la chambre du prince , qui était à demi couché sur le sofa , la tête sur le coussin. Comme il se souvint de l'avoir vu , il se leva pour le recevoir , lui dit qu'il était le bien-venu ; et après l'avoir prié de s'asseoir , il lui demanda s'il y avait quelque chose en quoi il pût lui rendre service , ou s'il venait lui annoncer quelque nouvelle qui le regardât lui-même. « Prince , lui répondit le joaillier , quoique je n'aie pas l'honneur d'être connu

de vous particulièrement, le désir de vous marquer mon zèle m'a fait prendre la liberté de venir chez vous pour vous faire part d'une nouvelle qui vous touche ; j'espère que vous me pardonnerez ma hardiesse en faveur de ma bonne intention. »

Après ce début, le joaillier entra en matière, et poursuivit ainsi : « Prince, j'aurai l'honneur de vous dire qu'il y a long-temps que la conformité d'humeur, et quelques affaires que nous avons eues ensemble, nous ont liés d'une étroite amitié, Ebn Thaher et moi. Je sais qu'il est connu de vous, et qu'il s'est employé jusqu'à présent à vous obliger en tout ce qu'il a pu ; j'ai appris cela de lui-même, car il n'a rien eu de caché pour moi, ni moi pour lui. Je viens de passer devant sa boutique, que j'ai été assez surpris de voir fermée. Je me suis adressé à un de ses voisins pour lui en demander la raison, et il m'a répondu qu'il y avait deux jours qu'Ebn Thaher avait pris congé de lui et des autres voisins, en leur offrant ses services pour Balsora ; où il allait, disait-il, pour une affaire de grande importance. Je n'ai pas été satisfait de cette réponse ; et l'intérêt que je prends à ce qui

le regarde, m'a déterminé à venir vous demander si vous ne savez rien de particulier touchant un départ si précipité.»

A ce discours, que le joaillier avait accommodé au sujet pour mieux parvenir à son dessein, le prince de Perse changea de couleur, et regarda le joaillier d'un air qui lui fit connaître combien il était affligé de cette nouvelle. « Ce que vous m'apprenez, lui dit-il, me surprend; il ne pouvait m'arriver un malheur plus mortifiant. Oui, s'écria-t-il les larmes aux yeux, c'est fait de moi, si ce que vous me dites est véritable ! Ebn Thaher, qui était toute ma consolation, en qui je mettais toute mon espérance, m'abandonne ! Il ne faut plus que je songe à vivre après un coup si cruel. »

Le joaillier n'eut pas besoin d'en entendre davantage pour être pleinement convaincu de la violente passion du prince de Perse, dont Ebn Thaher l'avait entretenu. La simple amitié ne parle pas ce langage; il n'y a que l'amour qui soit capable de produire des sentimens si vifs.

Le prince demeura quelques momens enseveli dans les pensées les plus tristes. Il leva enfin la tête, et s'adressant à un de ses

gens : « Allez , lui dit-il , jusque chez Ebn Thaher , parlez à quelqu'un de ses domestiques , et sachez s'il est vrai qu'il soit parti pour Balsora. Courez , et revenez promptement me dire ce que vous aurez appris. » En attendant le retour du domestique , le joaillier tâcha d'entretenir le prince de choses indifférentes ; mais le prince ne lui donna presque pas d'attention : il était la proie d'une inquiétude mortelle. Tantôt il ne pouvait se persuader qu'Ebn Thaher fût parti , et tantôt il n'en doutait pas , quand il faisait réflexion au discours que ce confident lui avait tenu la dernière fois qu'il l'était venu voir , et à l'air brusque dont il l'avait quitté.

Enfin le domestique du prince arriva , et rapporta qu'il avait parlé à un des gens d'Ebn Thaher , qui l'avait assuré qu'il n'était plus à Bagdad ; qu'il était parti depuis deux jours pour Balsora. « Comme je sortais de la maison d'Ebn Thaher , ajouta le domestique , une esclave bien mise est venue m'aborder ; et après m'avoir demandé si je n'avais pas l'honneur de vous appartenir , elle m'a dit qu'elle avait à vous parler , et m'a prié en même temps de vouloir bien

qu'elle vint avec moi. Elle est dans l'anti-chambre , et je crois qu'elle a une lettre à vous rendre de la part de quelque personne de considération.» Le prince commanda aussitôt qu'on la fit entrer ; il ne douta pas que ce ne fût l'esclave confidente de Schemselnihar , comme en effet c'était elle. Le joaillier la reconnut pour l'avoir vue quelquefois chez Ebn Thaher , qui lui avait appris qui elle était. Elle ne pouvait arriver plus à propos pour empêcher le prince de se désespérer. Elle le salua.....

« Mais, sire , dit Scheherazade en cet endroit, je m'aperçois qu'il est jour. » Elle se tut , et la nuit suivante elle poursuivit de cette manière :

---

## CC°. NUIT.

**L**E prince de Perse rendit le salut à la confidente de Schemselnihar. Le joaillier s'était levé dès qu'il l'avait vue paraître , et s'était retiré à l'écart pour leur laisser la liberté de se parler. La confidente , après s'être entretenue quelque temps avec le prince , prit congé de lui , et sortit. Elle le

aissa tout autre qu'il était auparavant. Ses yeux parurent plus brillans, et son visage plus gai; ce qui fit juger au joaillier que la bonne esclave venait de dire des choses favorables pour son amour.

Le joaillier ayant repris sa place auprès du prince, lui dit en souriant: « A ce que je vois, prince, vous avez des affaires importantes au palais du calife. » Le prince de Perse, fort étonné et alarmé de ce discours, répondit au joaillier: « Sur quoi jugez-vous que j'aie des affaires au palais du calife? » « J'en juge, repartit le joaillier, par l'esclave qui vient de sortir. » « Et à qui croyez-vous qu'appartienne cette esclave? » répliqua le prince. « A Schemselnihar, favorite du calife, répondit le joaillier. Je connais, poursuivit-il, cette esclave, et même sa maîtresse, qui m'a quelquefois fait l'honneur de venir chez moi acheter des pierreries. Je sais, de plus, que Schemselnihar n'a rien de caché pour cette esclave, que je vois depuis quelques jours aller et venir par les rues, assez embarrassée, à ce qu'il me semble. Je m'imagine que c'est pour quelque affaire de conséquence qui regarde sa maîtresse. »

Ces paroles du joaillier troublèrent fort le prince de Perse. « Il ne me parlerait pas dans ces termes, dit-il en lui-même, s'il ne soupçonnait, ou plutôt s'il ne savait pas mon secret. » Il demeura quelques momens dans le silence, ne sachant quel parti prendre. Enfin il reprit la parole, et dit au joaillier : « Vous venez de me dire des choses qui me donnent lieu de croire que vous en savez encore plus que vous n'en dites. Il est important, pour mon repos, que j'en sois parfaitement éclairci : je vous conjure de ne rien dissimuler. »

Alors le joaillier, qui ne demandait pas mieux, lui fit un détail exact de l'entretien qu'il avait eu avec Ebn Thaher. Ainsi il lui fit connaître qu'il était instruit du commerce qu'il avait avec Schemselnihar, et il n'oublia pas de lui dire qu'Ebn Thaher, effrayé du danger où sa qualité de confident le jetait, lui avait fait part du dessein qu'il avait de se retirer à Balsora, et d'y demeurer jusqu'à ce que l'orage qu'il redoutait se fût dissipé. « C'est ce qu'il a exécuté, ajouta le joaillier ; et je suis surpris qu'il ait pu se résoudre à vous abandonner dans l'état où il m'a fait connaître que vous

étiez. Pour moi , prince , je vous avoue que j'ai été touché de compassion pour vous : je viens vous offrir mes services ; et si vous me faites la grâce de les agréer , je m'engage à vous garder la même fidélité qu'Ebn Thaher. Je vous promets d'ailleurs plus de fermeté : je suis prêt à vous sacrifier mon honneur et ma vie ; et afin que vous ne doutiez pas de ma sincérité , je jure , par ce qu'il y a de plus sacré dans notre religion , de vous garder un secret inviolable. Soyez donc persuadé , prince , que vous trouverez en moi l'ami que vous avez perdu. » Ce discours rassura le prince , et le consola de l'éloignement d'Ebn Thaher. « J'ai bien de la joie , dit-il au joaillier , d'avoir en vous de quoi réparer la perte que j'ai faite. Je n'ai point d'expressions capables de vous bien marquer l'obligation que je vous ai. Je prie Dieu qu'il récompense votre générosité , et j'accepte de bon cœur l'offre obligeante que vous me faites. Croiriez-vous bien , continua-t-il , que la confidente de Schemselnihar vient de me parler de vous ? Elle m'a dit que c'est vous qui avez conseillé à Ebn Thaher de s'éloigner de Bagdad. Ce sont les dernières paroles

qu'elle m'a dites en me quittant, et elle m'en a paru bien persuadée. Mais on ne vous rend pas justice : je ne doute pas qu'elle ne se trompe, après tout ce que vous venez de me dire. » « Prince, lui répliqua le joaillier, j'ai eu l'honneur de vous faire un récit fidèle de la conversation que j'ai eue avec Ebn Thaher. Il est vrai que quand il m'a déclaré qu'il voulait se retirer à Balsora, je ne me suis point opposé à son dessein, et que je lui ai dit qu'il était homme sage et prudent ; mais cela ne vous empêche pas de me donner votre confiance : je suis prêt à vous rendre mes services avec toute l'ardeur imaginable. Si vous en usez autrement, cela ne m'empêchera pas de vous garder très-religieusement le secret, comme je m'y suis engagé par serment. » « Je vous ai déjà dit, reprit le prince, que je n'ajoutais pas foi aux paroles de la confidente. C'est son zèle qui lui a inspiré ce soupçon, qui n'a point de fondement ; et vous devez l'excuser de même que je l'excuse. »

Ils continuèrent encore quelque temps leur conversation, et délibérèrent ensemble des moyens les plus convenables pour en-

retenir la correspondance du prince avec Schemselnihar. Ils demeurèrent d'accord qu'il fallait commencer par désabuser la confidente, qui était si injustement prévenue contre le joaillier. Le prince se chargea de la tirer d'erreur la première fois qu'il la reverrait, et de la prier de s'adresser au joaillier lorsqu'elle aurait des lettres à lui apporter, ou quelque autre chose à lui apprendre de la part de sa maîtresse. En effet, ils jugèrent qu'elle ne devait point paraître si souvent chez le prince, parce qu'elle pourrait par-là donner lieu de découvrir ce qui était si important de cacher. Enfin le joaillier se leva, et après avoir de nouveau prié le prince de Perse d'avoir une entière confiance en lui, il se retira.....

La sultane Scheherazade cessa de parler en cet endroit à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante elle reprit le fil de sa narration, et dit au sultan des Indes :

## CCI<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, le joaillier en se retirant à sa maison, aperçut devant lui dans la rue une lettre que

quelqu'un avait laissé tomber. Il la ramassa. Comme elle n'était pas cachetée, il l'ouvrit, et trouva qu'elle était conçue dans ces termes :

## LETRE

DE SCHEMSELNIHAR AU PRINCE DE PERSE.

« Je viens d'apprendre par ma confidente  
 » une nouvelle qui ne me donne pas moins  
 » d'affliction que vous en devez avoir. En  
 » perdant Ebn Thaher, nous perdons beau-  
 » coup à la vérité; mais que cela ne vous  
 » empêche pas, cher prince, de songer à  
 » vous conserver. Si notre confident nous  
 » abandonne par une terreur panique, con-  
 » sidérons que c'est un mal que nous n'a-  
 » vons pu éviter : il faut que nous nous en  
 » consolions. J'avoue qu'Ebn Thaher nous  
 » manque dans le temps que nous avons le  
 » plus besoin de son secours; mais mu-  
 » nissons-nous de patience contre ce coup  
 » imprévu, et ne laissons pas de nous  
 » aimer constamment. Fortifiez votre cœur  
 » contre cette disgrâce : on n'obtient pas  
 » sans peine ce que l'on souhaite. Ne nous  
 » rebutons point : espérons que le ciel nous  
 » sera favorable, et qu'après tant de souf-

» frances nous verrons l'heureux accomplissement de nos désirs. Adieu. »

Pendant que le joaillier s'entretenait avec le prince de Perse, la confidente avait eu le temps de retourner au palais, et d'annoncer à sa maîtresse la fâcheuse nouvelle du départ d'Ebn Thaher. Schemselnihar avait aussitôt écrit cette lettre, et renvoyé sa confidente sur ses pas pour la porter au prince incessamment, et la confidente l'avait laissé tomber par mégarde.

Le joaillier fut bien aise de l'avoir trouvée; car elle lui fournissait un beau moyen de se justifier dans l'esprit de la confidente, et de l'amener au point qu'il souhaitait. Comme il achevait de la lire, il aperçut cette esclave qui la cherchait avec beaucoup d'inquiétude, en jetant les yeux de tous côtés. Il la ferma promptement, et la mis dans son sein; mais l'esclave prit garde à son action, et courut à lui. « Seigneur, lui dit-elle, j'ai laissé tomber la lettre que vous teniez tout à l'heure à la main; je vous supplie de vouloir bien me la rendre. » Le joaillier ne fit pas semblant de l'entendre, et sans lui répondre, continua son chemin jusqu'en samaison. Il ne ferma point la porte après lui, afin

que la confidente qui le suivait y pût entrer. Elle n'y manqua pas; et lorsqu'elle fut dans sa chambre : « Seigneur, lui dit-elle, vous ne pouvez faire aucun usage de la lettre que vous avez trouvée, et vous ne feriez pas difficulté de me la rendre, si vous saviez de quelle part elle vient, et à qui elle est adressée; d'ailleurs, vous me permettrez de vous dire que vous ne pouvez pas honnêtement la retenir. »

Avant que de répondre à la confidente, le joaillier la fit asseoir; après quoi il lui dit : « N'est-il pas vrai que la lettre dont il s'agit est de la main de Schemselnihar, et qu'elle est adressée au prince de Perse? » L'esclave, qui ne s'attendait pas à cette demande, changea de couleur : « La question vous embarrasse, reprit-il; mais sachez que je ne vous la fais pas par indiscretion : j'aurais pu vous rendre la lettre dans la rue; mais j'ai voulu vous attirer ici, parce que je suis bien aise d'avoir un éclaircissement avec vous. Est-il juste, dites-moi, d'imputer un événement fâcheux aux gens qui n'y ont nullement contribué? C'est pourtant ce que vous avez fait, lorsque vous avez dit au prince de Perse que c'est moi qui

ai conseillé à Ebn Thaher de sortir de Bagdad pour sa sûreté. Je ne prétends pas perdre le temps à me justifier auprès de vous; il suffit que le prince de Perse soit pleinement persuadé de mon innocence sur ce point. Je vous dirai seulement qu'au lieu d'avoir contribué au départ d'Ebn Thaher, j'en ai été extrêmement mortifié, non pas tant par amitié pour lui, que par compassion de l'état où il laissait le prince, dont il m'avait découvert le commerce avec Schemsel-nihar. Dès que j'ai été assuré qu'Ebn Thaher n'était plus à Bagdad, j'ai couru me présenter au prince, chez qui vous m'avez trouvé, pour lui apprendre cette nouvelle, et lui offrir les mêmes services qu'il lui rendait. J'ai réussi dans mon dessein; et pourvu que vous ayez en moi autant de confiance que vous en aviez dans Ebn Thaher, il ne tiendra qu'à vous de vous servir utilement de mon entremise. Rendez compte à votre maîtresse de ce que je viens de vous dire, et assurez-la bien que quand je devrais périr en m'engageant dans une intrigue si dangereuse, je ne me repentirai point de m'être sacrifié pour deux amans si dignes l'un de l'autre. a

La confidente, après avoir écouté le joail-

lier avec beaucoup de satisfaction, le pria de pardonner la mauvaise opinion qu'elle avait conçue de lui, au zèle qu'elle avait pour les intérêts de sa maîtresse. « J'ai une joie infinie, ajouta-t-elle, de ce que Schemselnihar et le prince retrouvent en vous un homme si propre à remplir la place d'Ebn Thaher. Je ne manquerai pas de bien faire valoir à ma maîtresse la bonne volonté que vous avez pour elle.... »

Scheerazade, en cet endroit, remarquant qu'il était jour, cessa de parler. La nuit suivante, elle poursuivit ainsi son discours :

## CCII<sup>e</sup>. NUIT.

APRÈS que la confidente eut marqué au joaillier la joie qu'elle avait de le voir si disposé à rendre service à Schemselnihar et au prince de Perse, le joaillier tira la lettre de son sein et la lui rendit, en lui disant : « Tenez, portez-la promptement au prince de Perse, et repassez par ici afin que je voie la réponse qu'il y fera. N'oubliez pas de lui rendre compte de notre entretien. »

La confidente prit la lettre, et la porta au prince, qui y fit réponse sur-le-champ. Elle retourna chez le joaillier lui montrer la réponse, qui contenait ces paroles :

## RÉPONSE

DU PRINCE DE PERSE A SCHEMSELNIHAR.

« Votre précieuse lettre produit en moi  
» un grand effet, mais pas si grand que je  
» le souhaiterais. Vous tâchez de me con-  
» soler de la perte d'Ebn Thaher. Hélas!  
» quelque sensible que j'y sois, ce n'est  
» que la moindre partie des maux que je  
» souffre. Vous les connaissez ces maux,  
» et vous savez qu'il n'y a que votre pré-  
» sence qui soit capable de les guérir. Quand  
» viendra le temps que j'en pourrai jouir  
» sans craindre d'en être privé? Qu'il me  
» paraît éloigné! ou plutôt faut-il nous  
» flatter que nous le pourrons voir! Vous  
» me commandez de me conserver: je vous  
» obéirai, puisque j'ai renoncé à ma pro-  
» pre volonté pour ne suivre que la vôtre.  
» Adieu. »

Après que le joaillier eut lu cette lettre, il la donna à la confidente, qui lui dit en le quittant : « Je vais, seigneur, faire en sorte

que ma maîtresse ait la même confiance en vous qu'elle avait pour Ebn Thaïher. Vous aurez demain de mes nouvelles. » En effet, le jour suivant il la vit arriver avec un air qui marquait combien elle était satisfaite. « Votre seule vue, lui dit-il, me fait connaître que vous avez mis l'esprit de Schemselnihar dans la disposition que vous souhaitiez. » « Il est vrai, répondit la confidente, et vous allez apprendre de quelle manière j'en suis venue à bout. Je trouvai hier, poursuivit-elle, Schemselnihar qui m'attendait avec impatience; je lui remis la lettre du prince: elle la lut les larmes aux yeux; et quand elle eut achevé, comme je vis qu'elle allait s'abandonner à ses chagrins ordinaires: « Madame, lui dis-je, » c'est sans doute l'éloignement d'Ebn Thaïher qui vous afflige; mais permettez-moi de vous conjurer au nom de Dieu de ne vous point alarmer davantage sur ce sujet. Nous avons trouvé un autre lui-même, qui s'offre à vous obliger avec autant de zèle, et, ce qui est le plus important, avec plus de courage. » Alors je lui parlai de vous, continua l'esclave, et lui racontai le motif qui vous avait fait aller

chez le prince de Perse. Enfin, je l'assurai que vous garderiez inviolablement le secret au prince de Perse et à elle, et que vous étiez dans la résolution de favoriser leurs amours de tout votre pouvoir. Elle me parut fort consolée après mon discours. « Ah ! » quelle obligation, s'écria-t-elle, n'avons-nous pas, le prince de Perse et moi, à l'honnête homme dont vous me parlez ! » Je veux le connaître, le voir, pour entendre de sa propre bouche tout ce que vous venez de me dire, et le remercier d'une générosité inouïe envers des personnes pour qui rien ne l'oblige à s'intéresser avec tant d'affection. Sa vue me fera plaisir, et je n'oublierai rien pour le confirmer dans de si bons sentimens. Ne manquez pas de l'aller prendre demain, et de me l'amener. » C'est pourquoi, seigneur, prenez la peine de venir avec moi jusqu'à son palais. »

Ce discours de la confidente embarrassâ le joaillier. « Votre maîtresse, reprit-il, me permettra de dire qu'elle n'a pas bien pensé à ce qu'elle exige de moi. L'accès qu'Ebn Thaïer avait auprès du calife lui donnait entrée partout, et les officiers, qui

le connaissaient, le laissaient aller et venir librement au palais de Schemselnihar; mais moi, comment oserais-je y entrer? Vous voyez bien vous-même que cela n'est pas possible. Je vous supplie de représenter à Schemselnihar les raisons qui doivent m'empêcher de lui donner cette satisfaction, et toutes les suites fâcheuses qui pourraient en arriver. Pour peu qu'elle y fasse attention, elle trouvera que c'est m'exposer inutilement à un très-grand danger. »

La confidente tâcha de rassurer le joaillier. « Croyez-vous, lui dit-elle, que Schemselnihar soit assez dépourvue de raison pour vous exposer au moindre péril, en vous faisant venir chez elle, vous de qui elle attend des services si considérables? Songez vous-même qu'il n'y a pas la moindre apparence de danger pour vous. Nous sommes trop intéressées en cette affaire, ma maîtresse et moi, pour vous y engager mal à propos. Vous pouvez vous en fier à moi et vous laisser conduire. Après que la chose sera faite, vous m'avouerez vous-même que votre crainte était mal fondée. »

Le joaillier se rendit aux discours de la confidente, et se leva pour la suivre; mais

de quelque fermeté qu'il se piquât naturellement, la frayeur s'était tellement emparée de lui, que tout le corps lui tremblait. « Dans l'état où vous voilà, lui dit-elle, je vois bien qu'il vaut mieux que vous demeuriez chez vous, et que Schemselnihar prenne d'autres mesures pour vous voir; et il ne faut pas douter que pour satisfaire l'envie qu'elle en a, elle ne vienne ici vous trouver elle-même. Cela étant ainsi, seigneur, ne sortez pas : je suis assurée que vous ne serez pas long-temps sans la voir arriver. » La confidente l'avait bien prévu : elle n'eut pas plutôt appris à Schemselnihar la frayeur du joaillier, que Schemselnihar se mit en état d'aller chez lui.

Il la reçut avec toutes les marques d'un profond respect. Quand elle se fut assise, comme elle était un peu fatiguée du chemin qu'elle avait fait, elle se dévoila, et laissa voir au joaillier une beauté qui lui fit connaître que le prince de Perse était excusable d'avoir donné son cœur à la favorite du calife. Ensuite elle salua le joaillier d'un air gracieux, et lui dit : « Je n'ai pu apprendre avec quelle ardeur vous êtes entré dans les intérêts du prince de Perse

et dans les miens , sans former aussitôt le dessein de vous en remercier moi-même. Je rends grâces au ciel de nous avoir sitôt dédommagés de la perte d'Ebn Thaher...»

Scheherazade fut obligée de s'arrêter en cet endroit, à cause du jour qu'elle vit paraître. Le lendemain, elle continua son récit de cette sorte :

---

## CCII<sup>e</sup>. NUIT.

**S**CHEMSELNIHAR dit encore plusieurs autres choses obligeantes au joaillier , après quoi elle se retira dans son palais. Le joaillier alla sur-le-champ rendre compte de cette visite au prince de Perse , qui lui dit en le voyant : « Je vous attendais avec impatience. L'esclave confidente m'a apporté une lettre de sa maîtresse ; mais cette lettre ne m'a point soulagé. Quoi que me puisse mander l'aimable Schemselnihar, je n'ose rien espérer , et ma patience est à bout. Je ne sais plus quel conseil prendre ; le départ d'Ebn Thaher me met au désespoir. C'était mon appui : j'ai tout perdu en le perdant. Je pouvais me flatter de

quelque espérance par l'accès qu'il avait auprès de Schemselnihar. »

A ces mots, que le prince prononça avec tant de vivacité, qu'il ne donna pas le temps au joaillier de lui parler, le joaillier lui dit : « Prince, on ne peut prendre plus de part à vos maux que j'en prends; et si vous voulez avoir la patience de m'écouter, vous verrez que je puis y apporter du soulagement. » A ce discours, le prince se tut et lui donna audience. « Je vois bien, reprit alors le joaillier, que l'unique moyen de vous rendre content, est de faire en sorte que vous puissiez entretenir Schemselnihar en liberté: c'est une satisfaction que je veux vous procurer, et j'y travaillerai dès demain. Il ne faut point vous exposer à entrer dans le palais de Schemselnihar : vous savez par expérience que c'est une démarche fort dangereuse. Je sais un lieu plus propre à cette entrevue, et où vous serez en sûreté. » Comme le joaillier achevait ces paroles, le prince l'embrassa avec transport. « Vous ressuscitez, dit-il, par cette charmante promesse, un malheureux amant qui s'était déjà condamné à la mort. A ce que je vois, j'ai pleinement réparé la perte d'Ebn Tha-

her. Tout ce que vous ferez, sera bien fait; je m'abandonne entièrement à vous. »

Après que le prince eut remercié le joaillier du zèle qu'il lui faisait paraître, le joaillier se retira chez lui, où, dès le lendemain matin, la confidente de Schemselnihar le vint trouver. Il lui dit qu'il avait fait espérer au prince de Perse qu'il pourrait voir bientôt Schemselnihar. « Je viens exprès, lui répondit-elle, pour prendre là-dessus des mesures avec vous. Il me semble, continua-t-elle, que cette maison serait assez commode pour cette entrevue. » « Je pourrais bien, reprit-il, les faire venir ici; mais j'ai pensé qu'ils seront plus en liberté dans une autre maison que j'ai, où actuellement il ne demeure personne. Je l'aurai bientôt meublée assez proprement pour les recevoir. » « Cela étant, repartit la confidente, il ne s'agit plus, à l'heure qu'il est, que d'y faire consentir Schemselnihar. Je vais lui en parler, et je viendrai vous en rendre réponse en peu de temps. »

Effectivement, elle fut fort diligente; elle ne tarda pas à revenir, et elle rapporta au joaillier que sa maîtresse ne manquerait pas de se trouver au rendez-vous vers la

fin du jour. En même temps, elle lui mit entre les mains une bourse, en lui disant que c'était pour acheter la collation. Il la mena aussitôt à la maison où les amans devaient se rencontrer, afin qu'elle sût où elle était, et qu'elle y pût amener sa maîtresse ; et dès qu'ils se furent séparés, il alla emprunter chez ses amis de la vaisselle d'or et d'argent, des tapis, des coussins fort riches, et d'autres meubles, dont il meubla cette maison très-magnifiquement. Quand il y eut mis toute chose en état, il se rendit chez le prince de Perse.

Représentez-vous la joie qu'eut le prince, lorsque le joaillier lui dit qu'il le venait prendre pour le conduire à la maison qu'il avait préparée pour le recevoir lui et Schemselnihar. Cette nouvelle lui fit oublier ses chagrins et ses souffrances. Il prit un habit magnifique, et sortit sans suite avec le joaillier, qui le fit passer par plusieurs rues détournées, afin que personne ne les observât, et l'introduisit enfin dans la maison, où ils commencèrent à s'entretenir jusqu'à l'arrivée de Schemselnihar.

Ils n'attendirent pas long-temps cette amante trop passionnée. Elle arriva, après

la prière du soleil couché , avec sa confidente et deux autres esclaves. De pouvoir vous exprimer l'excès de joie dont les deux amans furent saisis à la vue l'un de l'autre , c'est une chose qui ne m'est pas possible. Ils s'assirent sur le sofa , et se regardèrent quelque temps sans pouvoir parler, tant ils étaient hors d'eux-mêmes ; mais quand l'usage de la parole leur fut revenu , ils se dédommagèrent bien de ce silence. Ils se dirent des choses si tendres , que le joaillier , la confidente et les deux esclaves en pleurèrent. Le joaillier néanmoins essuya ses larmes pour songer à la collation , qu'il apporta lui-même. Les amans burent et mangèrent peu ; après quoi s'étant tous deux remis sur le sofa , Schemselnihar demanda au joaillier s'il n'avait pas un luth ou quelque autre instrument. Le joaillier , qui avait eu soin de pourvoir à tout ce qui pouvait lui faire plaisir , lui apporta un luth. Elle mit quelques momens à l'accorder , et ensuite elle chanta....

Là s'arrêta Scheherazade , à cause du jour qui commençait à paraître. La nuit suivante , elle poursuivit ainsi :

BIBLIOTECA NAZ  
ROMA  
VITTORIO EMANUELE



*Schemselnihar mit quelques momens à  
accorder son Luth, puis elle chanta.....*

CCIV<sup>e</sup>. NUIT.

DANS le temps que Schemselnihar char-  
mait le prince de Perse en lui exprimant sa  
passion par des paroles qu'elle composait  
sur-le-champ, on entendit un grand bruit ;  
et aussitôt un esclave que le joaillier avait  
amené avec lui, parut tout effrayé, et vint  
dire qu'on enfonçait la porte ; qu'il avait  
demandé qui c'était, mais qu'au lieu de ré-  
pondre, on avait redoublé les coups. Le  
joaillier, alarmé, quitta Schemselnihar et  
le prince pour aller lui-même vérifier cette  
mauvaise nouvelle. Il était déjà dans la cour  
lorsqu'il entrevit dans l'obscurité une troupe  
de gens armés de haches et de sabres, qui  
avaient enfoncé la porte ; et venaient droit  
à lui. Il se rangea au plus vite contre un  
mur ; et, sans en être aperçu, il les vit  
passer au nombre de dix.

Comme il ne pouvait pas être d'un grand  
secours au prince de Perse et à Schemsel-  
nihar, il se contenta de les plaindre en lui-  
même, et prit le parti de la fuite. Il sortit  
de sa maison, et alla se réfugier chez un

voisin qui n'était pas encore couché, ne doutant point que cette violence imprévue ne se fît par ordre du calife, qui avait sans doute été averti du rendez-vous de sa favorite avec le prince de Perse. De la maison où il s'était sauvé, il entendait le grand bruit que l'on faisait dans la sienne : et ce bruit dura jusqu'à minuit. Alors, comme il lui semblait que tout y était tranquille, il pria le voisin de lui prêter un sabre ; et, muni de cette arme, il sortit, s'avança jusqu'à la porte de la maison, entra dans la cour, où il aperçut avec frayeur un homme qui lui demanda qui il était. Il reconnut à la voix que c'était son esclave. « Comment as-tu fait, lui dit-il, pour éviter d'être pris par le guet ? » « Seigneur, lui répondit l'esclave, je me suis caché dans un coin de la cour, et j'en suis sorti d'abord que je n'ai plus entendu de bruit. Mais ce n'est point le guet qui a forcé votre maison ; ce sont des voleurs qui, ces jours passés, en ont pillé une dans ce quartier-ci. Il ne faut pas douter qu'ils n'aient remarqué la richesse des meubles que vous avez fait apporter ici, et qu'elle ne leur ait donné dans la vue. »

Le joaillier trouva la conjecture de son esclave assez probable. Il visita sa maison, et vit en effet que les voleurs avaient enlevé le bel ameublement de la chambre où il avait reçu Schemselnihar et son amant, qu'ils avaient emporté sa vaisselle d'or et d'argent, et enfin qu'ils n'y avaient point laissé la moindre chose. Il en fut désolé. « O ciel ! s'écria-t-il, je suis perdu sans ressource ! Que diront mes amis, et quelle excuse leur apporterai-je, quand je leur dirai que des voleurs ont forcé ma maison, et dérobé ce qu'ils m'avaient si généreusement prêté ? Ne faudra-t-il pas que je les dédommage de la perte que je leur ai causée ? D'ailleurs, que sont devenus Schemselnihar et le prince de Perse ? Cette affaire fera un si grand éclat, qu'il est impossible qu'elle n'aille pas jusqu'aux oreilles du calife. Il apprendra cette entrevue, et je servirai de victime à sa colère. » L'esclave, qui lui était fort affectionné, tâcha de le consoler. « A l'égard de Schemselnihar, lui dit-il, les voleurs apparemment se seront contentés de la dépouiller, et vous devez croire qu'elle se sera retirée en son palais avec ses esclaves : le prince de Perse

aura eu le même sort. Ainsi, vous pouvez espérer que le calife ignorera toujours cette aventure. Pour ce qui est de la perte que vos amis ont faite, c'est un malheur que vous n'avez pu éviter. Ils savent bien que les voleurs sont en si grand nombre, qu'ils ont eu la hardiesse de piller non-seulement la maison dont je vous ai parlé, mais même plusieurs autres des principaux seigneurs de la cour; et ils n'ignorent pas que, malgré les ordres qui ont été donnés pour les prendre, on n'a pu encore se saisir d'aucun d'eux, quelque diligence qu'on ait faite. Vous en serez quitte en rendant à vos amis la valeur des choses qui ont été volées, et il vous restera encore, dieu merci, assez de biens. »

En attendant que le jour parût, le joaillier fit raccommoder par son esclave, le mieux qu'il fut possible, la porte de la rue qui avait été forcée; après quoi il retourna dans sa maison ordinaire avec son esclave, en faisant de tristes réflexions sur ce qui était arrivé. « Ebn Thaher, dit-il en lui-même; a été bien plus sage que moi; il avait prévu ce malheur où je me suis jeté en aveugle. Plût à Dieu que je ne me fusse

jamais mêlé d'une intrigue qui me coûtera peut-être la vie ! »

A peine était-il jour, que le bruit de la maison pillée se répandit dans la ville, et attira chez lui une foule d'amis et de voisins, dont la plupart, sous prétexte de lui témoigner de la douleur de cet accident, étaient curieux d'en savoir le détail. Il ne laissa pas de les remercier de l'affection qu'ils lui marquaient. Il eut au moins la consolation de voir que personne ne lui parlait de Schemselnihar, ni du prince de Perse ; ce qui lui fit croire qu'ils étaient chez eux, ou qu'ils devaient être en quelque lieu de sûreté.

Quand le joaillier fut seul, ses gens lui servirent à manger ; mais il ne mangea presque pas. Il était environ midi, lorsqu'un de ses esclaves vint lui dire qu'il y avait à la porte un homme qu'il ne connaissait pas, qui demandait à lui parler. Le joaillier, ne voulant pas recevoir un inconnu chez lui, se leva, et alla lui parler à la porte. « Quoi que vous ne me connaissiez pas, lui dit l'homme, je ne laisse pas de vous connaître, et je viens vous entretenir d'une affaire importante. » Le joaillier, à ces mots, le pria d'entrer. « Non, reprit l'inconnu, prenez

plutôt la peine, s'il vous plait, de venir avec moi jusqu'à votre autre maison.» « Comment savez-vous, répliqua le joaillier, que j'ai une autre maison que celle-ci? » « Je le sais, repartit l'inconnu. Vous n'avez seulement qu'à me suivre, et ne craignez rien; j'ai quelque chose à vous communiquer qui vous fera plaisir. » Le joaillier partit aussitôt avec lui; et après lui avoir raconté en chemin de quelle manière la maison où ils allaient avait été volée, il lui dit qu'elle n'était pas dans un état à l'y recevoir.

Quand ils furent devant la maison, et que l'inconnu vit que la porte était à moitié brisée : « Passons outre, dit-il au joaillier, je vois bien que vous m'avez dit la vérité. Je vais vous mener dans un lieu où nous serons plus commodément. » En disant cela, ils continuèrent de marcher, et marchèrent tout le reste du jour sans s'arrêter. Le joaillier, fatigué du chemin qu'il avait fait, et chagrin de voir que la nuit s'approchait, et que l'inconnu marchait toujours sans lui dire où il prétendait le mener, commençait à perdre patience, lorsqu'ils arrivèrent à une place qui conduisait au Tigre. Dès qu'ils furent sur le bord du fleuve, ils s'embar-

quèrent dans un petit bateau, et passèrent de l'autre côté. Alors l'inconnu mena le joaillier par une longue rue où il n'avait été de sa vie; et après lui avoir fait traverser je ne sais combien de rues détournées, il s'arrêta à une porte qu'il ouvrit. Il fit entrer le joaillier, referma et barra la porte d'une grosse barre de fer, et le conduisit dans une chambre où il y avait dix autres hommes qui n'étaient pas moins inconnus au joaillier que celui qui l'avait amené.

Ces dix hommes reçurent le joaillier sans lui faire beaucoup de complimens. Ils lui dirent de s'asseoir; ce qu'il fit. Il en avait grand besoin; car il n'était pas seulement hors d'haleine d'avoir marché si longtemps: la frayeur dont il était saisi de se voir avec des gens si propres à lui en causer, ne lui aurait pas permis de demeurer debout. Comme ils attendaient leur chef pour souper, d'abord qu'il fut arrivé, on servit. Ils se lavèrent les mains, obligèrent le joaillier à faire la même chose et à se mettre à table avec eux. Après le repas, ces hommes lui demandèrent s'il savait à qui il parlait. Il répondit que non, et qu'il ignorait même le quartier et le lieu où

il était. « Racontez-nous votre aventure de cette nuit, lui dirent-ils, et ne nous déguisez rien. » Le joaillier, étonné de ce discours, leur répondit : « Messieurs, apparemment que vous en êtes déjà instruits ? » « Cela est vrai, répliquèrent-ils, le jeune homme et la jeune dame qui étaient chez vous hier au soir, nous en ont parlé ; mais nous la voulons savoir de votre propre bouche. » Il n'en fallut pas davantage pour faire comprendre au joaillier qu'il parlait aux voleurs qui avaient forcé et pillé sa maison. « Messieurs, s'écria-t-il, je suis fort en peine de ce jeune homme et de cette jeune dame ; ne pourriez-vous pas m'en donner des nouvelles ?.... »

Scheherazade, en cet endroit, s'interrompit pour avertir le sultan des Indes que le jour paraissait, et elle demeura dans le silence. La nuit suivante, elle reprit ainsi son discours :

---

## CCV°. NUIT.

SIRE, dit-elle, sur la demande que le joaillier fit aux voleurs, s'ils ne pouvaient

pas lui apprendre des nouvelles du jeune homme et de la jeune dame : « N'en soyez pas en peine davantage , reprèrent-ils ; ils sont en lieu de sûreté, ils se portent bien. » En disant cela , ils lui montrèrent deux cabinets , et ils l'assurèrent qu'ils y étaient chacun séparément. « Ils nous ont appris , ajoutèrent-ils , qu'il n'y a que vous qui ayez connaissance de ce qui les regarde. Dès que nous l'avons su , nous avons eu pour eux tous les égards possibles à votre considération. Bien loin d'avoir usé de la moindre violence , nous leur avons fait au contraire toute sorte de bons traitemens , et personne de nous ne voudrait leur avoir fait le moindre mal. Nous vous disons la même chose de votre personne , et vous pouvez prendre toute sorte de confiance en nous. »

Le joaillier , rassuré par ce discours , et ravi de ce que le prince de Perse et Schemselnihar avaient la vie sauve , prit le parti d'engager davantage les voleurs dans leur bonne volonté. Il les loua , il les flatte , et leur donna mille bénédictions. « Seigneurs , leur dit-il , j'avoue que je n'ai pas l'honneur de vous connaître ; mais c'est un très-grand bonheur pour moi de ne vous être pas

inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connaissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; et s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avait à leur révéler, qui ne pouvait produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvait le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avait procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand éton-

nement de toutes les particularités, qu'ils venaient d'entendre. « Quoi ! s'écrièrent-ils quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et la célèbre Schemselnihar ? » Le joaillier leur jura que rien n'était plus vrai que ce qu'il leur avait dit ; et il ajouta qu'ils ne devaient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connaître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar l'un après l'autre, et ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne serait rien arrivé de ce qui s'était passé, s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes avant de forcer la maison du joaillier. « Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. » Ils revinrent au joaillier : « Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'est plus à notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous

inconnu, et je ne puis assez vous remercier du bien que cette connaissance m'a procuré de votre part. Sans parler d'une si grande action d'humanité, je vois qu'il n'y a que des gens de votre sorte capables de garder un secret si fidèlement, qu'il n'y a pas lieu de craindre qu'il soit jamais révélé; et s'il y a quelque entreprise difficile, il n'y a qu'à vous en charger; vous savez en rendre un bon compte par votre ardeur, par votre courage, par votre intrépidité. Fondé sur des qualités qui vous appartiennent à si juste titre, je ne ferai pas difficulté de vous raconter mon histoire et celle des deux personnes que vous avez trouvées chez moi, avec toute la fidélité que vous m'avez demandée. »

Après que le joaillier eut pris ces précautions pour intéresser les voleurs dans la confiance entière de ce qu'il avait à leur révéler, qui ne pouvait produire qu'un bon effet, autant qu'il pouvait le juger, il leur fit, sans rien omettre, le détail des amours du prince de Perse et de Schemselnihar, depuis le commencement jusqu'au rendez-vous qu'il leur avait procuré dans sa maison.

Les voleurs furent dans un grand éton-

nement de toutes les particularités, qu'ils venaient d'entendre. « Quoi ! s'écrièrent-ils quand le joaillier eut achevé, est-il bien possible que le jeune homme soit l'illustre Ali Ebn Becar, prince de Perse, et la jeune dame, la belle et la célèbre Schemselnihar ? » Le joaillier leur jura que rien n'était plus vrai que ce qu'il leur avait dit ; et il ajouta qu'ils ne devaient pas trouver étrange que des personnes si distinguées eussent eu de la répugnance à se faire connaître.

Sur cette assurance, les voleurs allèrent se jeter aux pieds du prince et de Schemselnihar l'un après l'autre, et ils les supplièrent de leur pardonner, en leur protestant qu'il ne serait rien arrivé de ce qui s'était passé, s'ils eussent été informés de la qualité de leurs personnes ayant de forcer la maison du joaillier. « Nous allons tâcher, ajoutèrent-ils, de réparer la faute que nous avons commise. » Ils revinrent au joaillier : « Nous sommes bien fâchés, lui dirent-ils, de ne pouvoir vous rendre tout ce qui a été enlevé chez vous, dont une partie n'est plus à notre disposition. Nous vous prions de vous contenter de l'argenterie que nous

allons. vous remettre entre les mains. »

Le joaillier s'estima trop heureux de la grâce qu'on lui faisait. Quand les voleurs lui eurent livré l'argenterie, ils firent venir le prince de Perse et Schemselnihar, et leur dirent, de même qu'au joaillier, qu'ils allaient les ramener en un lieu d'où ils pourraient se retirer chacun chez soi; mais qu'auparavant ils voulaient qu'ils s'engageassent par serment de ne les pas déceler. Le prince de Perse, Schemselnihar et le joaillier leur dirent qu'ils auraient pu se fier à leur parole, mais puisqu'ils le souhaitaient, qu'ils jurassent solennellement de leur garder une fidélité inviolable. Aussitôt les voleurs, satisfaits de leur serment, sortirent avec eux.

Dans le chemin, le joaillier, inquiet de ne pas voir la confidente ni les deux esclaves, s'approcha de Schemselnihar, et la supplia de lui apprendre ce qu'elles étaient devenues. « Je n'en sais aucune nouvelle, répondit-elle. Je ne puis vous dire autre chose, sinon qu'on nous enleva de chez vous, qu'on nous fit passer l'eau, et que nous fûmes conduits à la maison d'où nous venons. »

Schemselnihar et le joaillier n'eurent pas un plus long entretien ; ils se laissèrent conduire par les voleurs avec le prince , et ils arrivèrent au bord du fleuve. Les voleurs prirent un bateau , s'embarquèrent avec eux , et les passèrent à l'autre bord.

Dans le temps que le prince de Perse , Schemselnihar et le joaillier débarquaient , on entendit un grand bruit du guet à cheval qui accourait , et il arriva dans le moment que le bateau ne faisait que déborder , et qu'il repassait les voleurs à toute force de rames.

Le commandant de la brigade demanda au prince , à Schemselnihar et au joaillier , d'où ils venaient si tard , et qui ils étaient. Comme ils étaient saisis de frayeur , et que d'ailleurs ils craignaient de dire quelque chose qui leur fît tort , ils demeurèrent interdits. Il fallait parler cependant ; c'est ce que fit le joaillier , qui avait l'esprit un peu plus libre. « Seigneur , répondit-il , je puis vous assurer , premièrement , que nous sommes d'honnêtes personnes de la ville. Les gens qui sont dans le bateau , qui vient de nous débarquer , et qui repasse de l'autre côté , sont des voleurs qui forcèrent la der-

nière nuit la maison où nous étions. Ils la pillèrent, et nous emmenèrent chez eux, où, après les avoir pris par toutes les voies de douceur que nous avons pu imaginer, nous avons enfin obtenu notre liberté, et ils nous ont ramenés jusqu'ici. Ils nous ont même rendu une bonne partie du butin qu'ils avaient fait, que voici. En disant cela, il montra au commandant le paquet d'argenterie qu'il portait.

Le commandant ne se contenta pas de cette réponse du joaillier; il s'approcha de lui et du prince de Perse, et les regarda l'un après l'autre. « Dites-moi au vrai, reprit-il en s'adressant à eux, qui est cette dame, d'où vous la connaissez, et en quel quartier vous demeurez ? »

Cette demande les embarrassa fort, et ils ne savaient que répondre. Schemselnihar franchit la difficulté. Elle tira le commandant à part; et elle ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il mit pied à terre avec de grandes marques de respect et d'honnêteté. Il commanda aussitôt à ses gens de faire venir deux bateaux.

Quand les bateaux furent venus, le commandant fit embarquer Schemselnihar dans

l'un , et le prince de Perse et le joaillier dans l'autre , avec deux de ses gens dans chaque bateau , avec ordre de les accompagner chacun jusqu'où ils devaient aller. Les deux bateaux prirent chacun une route différente. Nous ne parlerons présentement que du bateau où étaient le prince de Perse et le joaillier.

Le prince de Perse , pour épargner la peine aux conducteurs qui lui avaient été donnés et au joaillier , leur dit qu'il mènerait le joaillier chez lui , et leur nomma le quartier où il demeurerait. Sur cet enseignement , les conducteurs firent aborder le bateau devant le palais du calife. Le prince de Perse et le joaillier en furent dans une grande frayeur , dont ils n'osèrent rien témoigner. Quoiqu'ils eussent entendu l'ordre que le commandant avait donné , ils ne laissèrent pas néanmoins de s'imaginer qu'on allait les mettre au corps-de-garde , pour être présentés au calife le lendemain.

Ce n'était pas là cependant l'intention des conducteurs. Quand ils les eurent fait débarquer , comme ils avaient à aller rejoindre leur brigade , ils les recommandèrent à un officier de la garde du calife , qui

leur donna deux de ses soldats pour les conduire par terre à l'hôtel du prince de Perse, qui était assez éloigné du fleuve. Ils y arrivèrent enfin, mais tellement las et fatigués, qu'à peine ils pouvaient se mouvoir.

Avec cette grande lassitude, le prince de Perse était d'ailleurs si affligé du contretemps malheureux qui lui était arrivé, à lui et à Schemselnihar, et qui lui ôtait désormais l'espérance d'une autre entrevue, qu'il s'évanouit en s'asseyant sur son sofa. Pendant que la plus grande partie de ses gens s'occupaient à le faire revenir, les autres s'assemblèrent autour du joaillier, et le prièrent de leur dire ce qui était arrivé au prince, dont l'absence les avait mis dans une inquiétude inexprimable.....

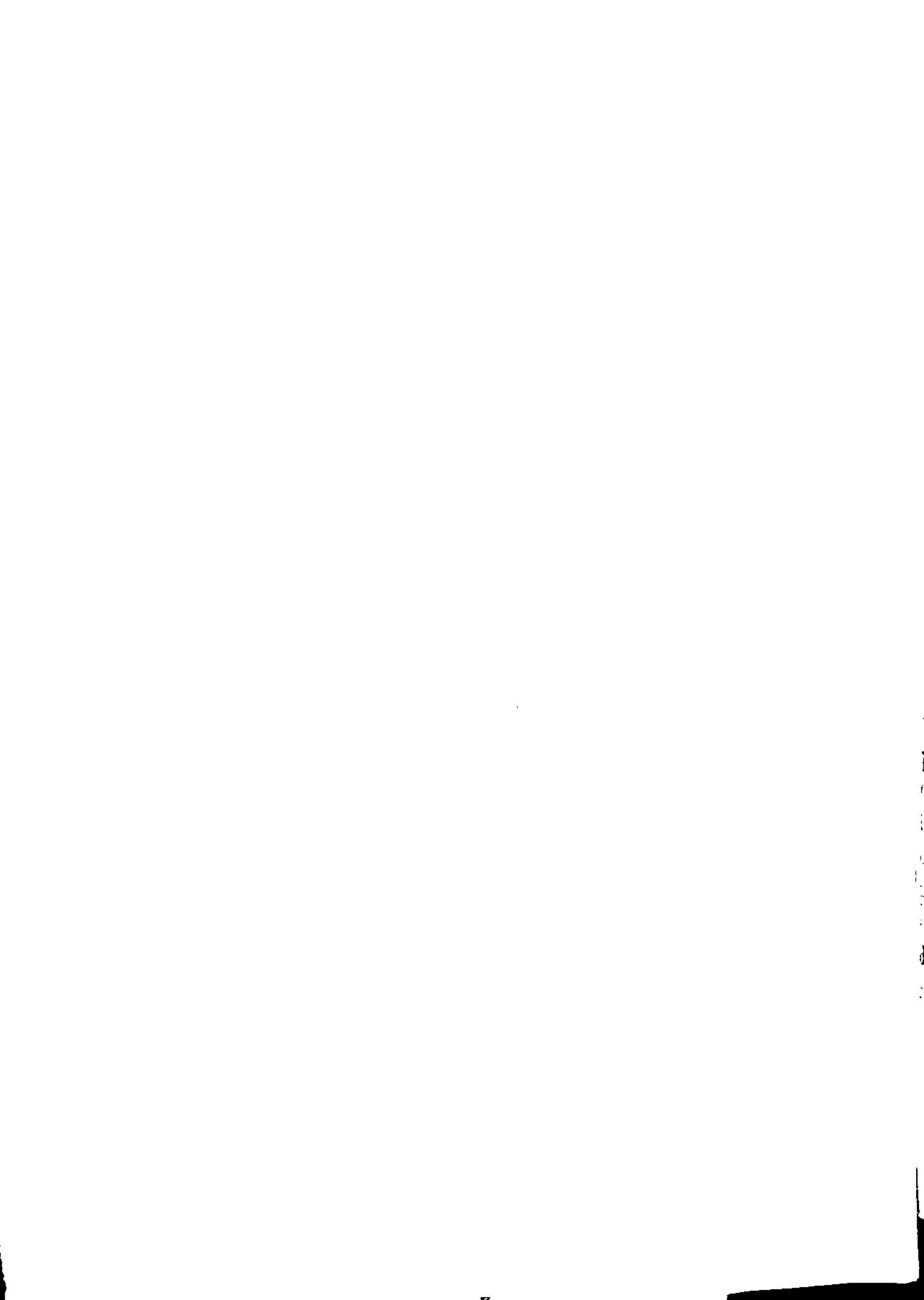
Scheherazade s'interrompit à ces derniers mots, et se tut, à cause du jour dont la clarté commençait à se faire voir. Elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

## CCVI<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, je disais hier à votre majesté, que pendant que l'on était occupé à faire reve-





nir le prince de son évanouissement, d'autres de ses gens avaient demandé au joaillier ce qui était arrivé à leur maître. Le joaillier, qui n'avait garde de leur révéler rien de ce qu'il ne leur appartenait pas de savoir, leur répondit que la chose était très-extraordinaire ; mais que ce n'était pas le temps d'en faire le récit, et qu'il valait mieux songer à secourir le prince. Par bonheur, le prince de Perse revint à lui en ce moment ; et ceux qui lui avaient fait cette demande avec empressement, s'écartèrent et demeurèrent dans le respect, avec beaucoup de joie de ce que l'évanouissement n'avait pas duré plus long-temps.

Quoique le prince de Perse eût recouvré la connaissance, il demeura néanmoins dans une si grande faiblesse, qu'il ne pouvait ouvrir la bouche pour parler. Il ne répondait que par signes, même à ses parens qui lui parlaient. Il était encore en cet état le lendemain matin, lorsque le joaillier prit congé de lui. Le prince ne lui répondit que par un clin d'œil, en lui tendant la main ; et comme il vit qu'il était chargé du paquet d'argenterie que les voleurs lui avaient rendu, il fit signe à un de ses gens de le

prendre et de le porter jusque chez lui.

On avait attendu le joaillier avec grande impatience dans sa famille, le jour qu'il en était sorti avec l'homme qui l'était venu demander, et que l'on ne connaissait pas, et l'on n'avait pas douté qu'il ne lui fût arrivé quelque autre affaire pire que la première, dès que le temps où il devait être revenu fut passé. Sa femme, ses enfans et ses domestiques en étaient dans de grandes alarmes, et ils en pleuraient encore lorsqu'il arriva. Ils eurent de la joie de le revoir; mais ils furent troublés de ce qu'il était extrêmement changé depuis le peu de temps qu'ils ne l'avaient vu. La longue fatigue du jour précédent, et la nuit qu'il avait passée dans de grandes frayeurs et sans dormir, étaient la cause de ce changement, qui l'avait rendu à peine reconnaissable. Comme il se sentait lui-même fort abattu, il demeura deux jours chez lui à se remettre, et il ne vit que quelques-uns de ses amis les plus intimes à qui il avait commandé qu'on laissât l'entrée libre.

Le troisième jour, le joaillier, qui sentit ses forces un peu rétablies, crut qu'elles augmenteraient, s'il sortait pour prendre l'air.

\*

Il alla à la boutique d'un riche marchand de ses amis, avec qui il s'entretint assez long-temps. Comme il se levait pour prendre congé de son ami et se retirer, il aperçut une femme qui lui faisait signe, et il la reconnut pour la confidente de Schemselnihar. Entre la crainte et la joie qu'il en eut, il se retira plus promptement, sans la regarder. Elle le suivit, comme il s'était bien douté qu'elle le ferait, parce que le lieu où il était n'était pas commode pour s'entretenir avec elle. Comme il marchait un peu vite, la confidente, qui ne pouvait le suivre du même pas, lui criait de temps en temps de l'attendre. Il l'entendait bien ; mais après ce qui lui était arrivé, il ne pouvait pas lui parler en public, de peur de donner lieu de soupçonner qu'il eût ou qu'il eût eu commerce avec Schemselnihar. En effet, on savait dans Bagdad qu'elle appartenait à cette favorite, et qu'elle faisait toutes ses emplettes. Il continua du même pas, et arriva à une mosquée qui était peu fréquentée, et où il savait bien qu'il n'y aurait personne. Elle y entra après lui, et ils eurent toute la liberté de s'entretenir sans témoins.



Le joaillier et la confidente de Schemselnihar se témoignèrent réciproquement combien ils avaient de joie de se revoir, après l'aventure étrange causée par les voleurs, et leur crainte l'un pour l'autre, sans parler de celle qui regardait leur propre personne.

Le joaillier voulait que la confidente commençât par lui raconter comment elle avait échappé avec les deux esclaves, et qu'elle lui apprît ensuite des nouvelles de Schemselnihar, depuis qu'il ne l'avait vue. Mais la confidente lui marqua un si grand empressement de savoir auparavant ce qui lui était arrivé depuis leur séparation si imprévue, qu'il fut obligé de la satisfaire. « Voilà, dit-il en achevant, ce que vous désiriez d'apprendre de moi : apprenez-moi, je vous prie, à votre tour, ce que je vous ai déjà demandé. »

« Dès que je vis paraître les voleurs, dit la confidente, je m'imaginai, sans les bien examiner, que c'étaient des soldats de la garde du calife; que le calife avait été informé de la sortie de Schemselnihar, et qu'il les avait envoyés pour lui ôter la vie, au prince de Perse et à nous tous. Prévenue

de cette pensée , je montai sur-le-champ à la terrasse du haut de votre maison , pendant que les voleurs entrèrent dans la chambre où était le prince de Perse et Schemselnihar. Les deux esclaves de Schemselnihar furent diligentes à me suivre. De terrasse en terrasse , nous arrivâmes à celle d'une maison d'honnêtes gens , qui nous reçurent avec beaucoup d'honnêteté , et chez qui nous passâmes la nuit. Le lendemain matin , après que nous eûmes remercié le maître de la maison du plaisir qu'il nous avait fait , nous retournâmes au palais de Schemselnihar. Nous y rentrâmes dans un grand désordre , et d'autant plus affligées , que nous ne savions quel avait été le destin de nos deux amans infortunés. Les autres femmes de Schemselnihar furent étonnées de voir que nous revenions sans elle. Nous leur dîmes , comme nous en étions convenues , qu'elle était demeurée chez une dame de ses amies , et qu'elle devait nous envoyer appeler pour aller la reprendre quand elle voudrait revenir , et elles se contentèrent de cette excuse. Je passai cependant la journée dans une grande inquiétude. La nuit venue , j'ouvris la petite porte de derrière,

et je vis un petit bateau sur le canal détourné du fleuve qui y aboutit. J'appelai le batelier, et le priai d'aller de côté et d'autre le long du fleuve, voir s'il n'apercevrait pas une dame, et, s'il la rencontrait, de l'amener. J'attendis son retour avec les deux esclaves qui étaient dans la même peine que moi; et il était déjà près de minuit lorsque le même bateau arriva avec deux hommes dedans, et une femme couchée sur la poupe. Quand le bateau eut abordé, les deux hommes aidèrent la femme à se lever et à débarquer, et je la reconnus pour Schemselnihar, avec une joie de la revoir et de ce qu'elle était retrouvée, que je ne puis exprimer.....

Scheherazade finit ici son discours pour cette nuit. Elle reprit le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

## CCVII. NUIT.

**SIRE**, nous laissâmes hier la confidente de Schemselnihar dans la mosquée, où elle racontait au joaillier ce qui lui était arrivé depuis qu'ils ne s'étaient vus, et les cir-

constances du retour de Schemselnihar à son palais. Elle poursuivit ainsi :

« Je donnai, dit-elle, la main à Schemselnihar pour l'aider à mettre pied à terre. Elle avait grand besoin de ce secours, car elle ne pouvait presque se soutenir. Quand elle fut débarquée, elle me dit à l'oreille, d'un ton qui marquait son affliction, d'aller prendre une bourse de mille pièces d'or, et de la donner aux deux soldats qui l'avaient accompagnée. Je la remis entre les mains des deux esclaves pour la soutenir; et après avoir dit aux deux soldats de m'attendre un moment, je courus prendre la bourse et je revins incessamment. Je la donnai aux deux soldats, je payai le batelier, et je fermai la porte. Je rejoignis Schemselnihar qu'elle n'était pas encore arrivée à sa chambre. Nous ne perdîmes pas de temps, nous la déshabillâmes et nous la mîmes dans son lit, où elle ne fut pas plutôt, qu'elle demeura comme prête à rendre l'âme tout le reste de la nuit. Le jour suivant, ses autres femmes témoignèrent un grand empressement de la voir; mais je leur dis qu'elle était revenue extrêmement fatiguée, et qu'elle avait besoin de repos pour se remettre. Nous

lui donnâmes cependant, les deux autres femmes et moi, tous les secours que nous pûmes imaginer, et qu'elle pouvait attendre de notre zèle. Elle s'obstina d'abord à ne vouloir rien prendre; et nous eussions désespéré de sa vie, si nous ne nous fussions aperçu que le vin que nous lui donnions de temps en temps, lui faisait reprendre des forces. A force de prières enfin, nous vainquîmes son opiniâtreté, et nous l'obligeâmes à manger. Lorsque je vis qu'elle était en état de parler ( car elle n'avait fait que pleurer, gémir et soupirer jusqu'alors ), je lui demandai en grâce de vouloir bien me dire par quel bonheur elle avait échappé des mains des voleurs : « Pourquoi exigez-vous de moi, me dit-elle avec un profond soupir, que je renouvelle un si grand sujet d'affliction? Plût à Dieu que les voleurs m'eussent ôté la vie, au lieu de me la conserver; mes maux seraient finis, et je ne vis que pour souffrir davantage ! »

« Madame, repris-je, je vous supplie de ne me pas refuser. Vous n'ignorez pas que les malheureux ont quelque sorte de consolation à raconter leurs aventures les plus fâcheuses. Ce que je vous demande,

vous soulagera , si vous avez la bonté de me l'accorder.

» Ecoutez donc , me dit-elle , la chose la plus désolante qui puisse arriver à une personne aussi passionnée que moi , qui croyait n'avoir plus rien à désirer. Quand je vis entrer les voleurs le sabre et le poignard à la main , je crus que nous étions au dernier moment de notre vie , le prince de Perse et moi , et je ne regrettais pas ma mort dans la pensée que je devais mourir avec lui. Au lieu de se jeter sur nous pour nous percer le cœur , comme je m'y attendais , deux furent commandés pour nous garder ; et les autres , cependant , firent des ballots de tout ce qu'il y avait dans la chambre et dans les pièces à côté. Quand ils eurent achevé , et qu'ils eurent chargé les ballots sur leurs épaules , ils sortirent , et nous emmenèrent avec eux.

» Dans le chemin , un de ceux qui nous accompagnaient me demanda qui j'étais ; et je lui dis que j'étais danseuse. Il fit la même demande au prince , qui répondit qu'il était bourgeois.

» Lorsque nous fûmes chez eux , où nous eûmes de nouvelles frayeurs , il s'assem-

blèrent autour de moi ; et après avoir considéré mon habillement et les riches joyaux dont j'étais parée , ils se doutèrent que j'avais déguisé ma qualité. « Une danseuse n'est pas faite comme vous , me dirent-ils. Dites-nous au vrai qui vous êtes. »

» Comme ils virent que je ne répondais rien : « Et vous, demandèrent-ils au prince de Perse, qui êtes-vous aussi ? Nous voyons bien que vous n'êtes pas un simple bourgeois comme vous l'avez dit. » Il ne les satisfit pas plus que moi sur ce qu'ils désiraient de savoir. Il leur dit seulement qu'il était venu voir le joaillier, qu'il nomma , et se divertir avec lui, et que la maison où ils nous avaient trouvés lui appartenait.

» Je connais ce joaillier , dit aussitôt un des voleurs , qui paraissait avoir de l'autorité parmi eux ; je lui ai quelque obligation sans qu'il en sache rien , et je sais qu'il a une autre maison ; je me charge de le faire venir demain. Nous ne vous relâcherons pas, continua-t-il , que nous ne sachions par lui qui vous êtes. Il ne vous sera fait cependant aucun tort. »

» Le joaillier fut amené le lendemain ; et comme il crut nous obliger , comme il le

fit en effet, il déclara aux voleurs qui nous étions véritablement. Les voleurs vinrent me demander pardon, et je crois qu'ils en usèrent de même envers le prince de Perse, qui était dans un autre endroit, et ils me protestèrent qu'ils n'auraient pas forcé la maison où ils nous avaient trouvés, s'ils eussent su qu'elle appartenait au joaillier. Ils nous prirent aussitôt, le prince de Perse, le joaillier et moi, et ils nous amenèrent jusqu'au bord du fleuve; ils nous firent embarquer dans un bateau qui nous passa de ce côté : mais nous ne fûmes pas plutôt débarqués, qu'une brigade du guet à cheval vint à nous.

» Je pris le commandant à part; je me nommai, et lui dis que le soir précédent, en revenant de chez une amie, les voleurs qui repassaient de leur côté, m'avaient arrêtée et emmenée chez eux; que je leur avais dit qui j'étais, et qu'en me relâchant ils avaient fait la même grâce, à ma considération, aux deux personnes qu'ils voyaient, après que je les eus assurés qu'elles étaient de ma connaissance. Il mit aussitôt pied à terre pour me faire honneur; et après qu'il m'eut témoigné la joie qu'il

avait de pouvoir m'obliger en quelque chose, il fit venir deux bateaux, et me fit embarquer dans l'un avec deux de ses gens que vous avez vus qui m'ont escortée jusqu'ici. Pour ce qui est du prince de Perse et du joaillier, il les renvoya dans l'autre, aussi avec deux de ses gens pour les accompagner et les conduire en sûreté jusque chez eux.

» J'ai confiance, ajouta-t-elle, en finissant et en fondant en larmes, qu'il ne leur sera point arrivé de mal depuis notre séparation, et je ne doute pas que la douleur du prince ne soit égale à la mienne. Le joaillier qui nous a obligés avec tant d'affection, mérite d'être récompensé de la perte qu'il a faite pour l'amour de nous. Ne manquez pas demain au matin de prendre deux bourses de mille pièces d'or chacune, de les lui porter de ma part, et de lui demander des nouvelles du prince de Perse. »

» Quand ma bonne maîtresse eut achevé, je tâchai, sur le dernier ordre qu'elle venait de me donner, de m'informer des nouvelles du prince de Perse, de lui persuader de faire des efforts pour se surmonter elle-même,

après le danger qu'elle venait d'essuyer, et dont elle n'avait échappé que par miracle.

« Ne me répliquez pas, reprit-elle, et faites ce que je vous demande. »

« Je fus contrainte de me taire, et je suis venue pour lui obéir; j'ai été chez vous où je ne vous ai pas trouvé; et dans l'incertitude si je vous trouverais où l'on m'a dit que vous pouviez être, j'ai été sur le point d'aller chez le prince de Perse; mais je n'ai osé l'entreprendre. J'ai laissé les deux bourses en passant chez une personne de connaissance : attendez-moi ici, je ne mettrai pas de temps à les apporter.....

Scheherazade s'aperçut que le jour paraissait, et se tut après ces dernières paroles. Elle continua le même conte la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

## CCVIII<sup>o</sup>. NUIT.

**SIRE**, la confidente revint joindre le joaillier dans la mosquée où elle l'avait laissé; en lui donnant les deux bourses : « Prenez, dit-elle, et satisfaites vos amis. » « Il y en a, reprit le joaillier, beaucoup

au delà de ce qui est nécessaire ; mais je n'oserais refuser la grâce qu'une dame si honnête et si généreuse veut bien faire à son très-humble serviteur. Je vous supplie de l'assurer que je conserverai éternellement la mémoire de ses bontés. » Il convint avec la confidente qu'elle viendrait le trouver à la maison où elle l'avait vu la première fois, lorsqu'elle aurait quelque chose à lui communiquer de la part de Schemselnihar, et pour apprendre des nouvelles du prince de Perse ; après quoi ils se séparèrent.

Le joaillier retourna chez lui fort content, non-seulement de ce qu'il avait de quoi satisfaire ses amis pleinement, mais de ce qu'il voyait même que personne ne savait à Bagdad que le prince de Perse et Schemselnihar se fussent trouvés dans son autre maison lorsqu'elle avait été pillée. Il est vrai qu'il avait déclaré la chose aux voleurs ; mais il avait confiance en leur secret. Ils n'avaient pas d'ailleurs assez de commerce dans le monde pour craindre aucun danger de leur côté quand ils l'eussent divulgué. Dès le lendemain matin il vit les amis qui l'avaient obligé, et il n'eut pas de peine à les contenter. Il eut même beaucoup d'ar-

gent de reste pour meubler fort proprement son autre maison, où il mit quelques-uns de ses domestiques pour l'habiter. C'est ainsi qu'il oublia le danger dont il avait échappé; et sur le soir il se rendit chez le prince de Perse.

Les officiers du prince, qui reçurent le joaillier, lui dirent qu'il arrivait fort à propos; que le prince, depuis qu'il l'avait vu, était dans un état qui donnait tout sujet de craindre pour sa vie, et qu'on ne pouvait tirer de lui une seule parole. Ils l'introduisirent dans sa chambre sans faire de bruit, et il le trouva couché dans son lit, les yeux fermés, et dans un état qui lui fit compassion. Il le salua en lui touchant la main, et il l'exhorta à prendre courage.

Le prince de Perse reconnut que le joaillier lui parlait; il ouvrit les yeux, et le regarda d'une manière qui lui fit connaître la grandeur de son affliction, infiniment au delà de ce qu'il en avait eu depuis la première fois qu'il avait vu Schemselnihar. Il lui prit et lui serra la main pour lui marquer son amitié, et lui dit d'une voix faible; qu'il lui était bien obligé de la peine qu'il

prenait de venir voir un prince aussi malheureux et aussi affligé qu'il l'était.

« Prince, reprit le joaillier, ne parlons pas, je vous en supplie, des obligations que vous pouvez m'avoir : je voudrais bien que les bons offices que j'ai tâché de vous rendre, eussent eu un meilleur succès. Parlons plutôt de votre santé : dans l'état où je vous vois, je crains fort que vous ne vous laissiez abattre vous-même, et que vous ne preniez pas la nourriture qui vous est nécessaire. »

Les gens qui étaient près du prince leur maître prirent cette occasion pour dire au joaillier qu'ils avaient toutes les peines imaginables à l'obliger de prendre quelque chose ; qu'il ne s'aidait pas, et qu'il y avait long-temps qu'il n'avait rien pris. Cela obligea le joaillier de supplier le prince de souffrir que ses gens lui apportassent de la nourriture et d'en prendre ; et il l'obtint après de grandes instances.

Après que le prince de Perse, par la persuasion du joaillier, eut mangé plus amplement qu'il n'avait encore fait, il commanda à ses gens de le laisser seul avec lui ; et lorsqu'ils furent sortis : « Avec le mal-

heur qui m'accable, lui dit-il, j'ai une douleur extrême de la perte que vous avez soufferte pour l'amour de moi; il est juste que je songe à vous en récompenser. Mais auparavant, après vous en avoir demandé mille pardons, je vous prie de me dire si vous n'avez rien appris de Schemselnihar, depuis que j'ai été contraint de me séparer d'avec elle.

Le joaillier, instruit par la confidente, lui raconta tout ce qu'il savait de l'arrivée de Schemselnihar à son palais, de l'état où elle avait été depuis ce temps-là jusqu'au moment où elle se trouva mieux, et où elle envoya la confidente pour s'informer de ses nouvelles.

Le prince de Perse ne répondit au discours du joaillier que par des soupirs et des larmes; ensuite il fit un effort pour se lever, fit appeler de ses gens, et alla en personne à son garde-meuble, qu'il se fit ouvrir : il y fit faire plusieurs ballots de riches meubles et d'argenterie, et donna ordre qu'on les portât chez le joaillier.

Le joaillier voulut se défendre d'accepter le présent que le prince de Perse lui faisait; mais quoiqu'il lui représentât que Schem-

selnihar lui avait déjà envoyé plus qu'il n'en avait besoin pour remplacer ce que ses amis avaient perdu, il voulut néanmoins être obéi. Le joaillier fut donc obligé de lui témoigner combien il était confus de sa libéralité, et il lui marqua qu'il ne pouvait assez l'en remercier. Il voulait prendre congé; mais le prince le pria de rester, et ils s'entretenirent une bonne partie de la nuit.

Le lendemain matin, le joaillier vit encore le prince avant de se retirer, et le prince le fit asseoir près de lui. « Vous savez, lui dit-il, que l'on a un but en toutes choses : le but d'un amant est de posséder ce qu'il aime sans obstacle; s'il perd une fois cette espérance, il est certain qu'il ne doit plus penser à vivre. Vous comprenez bien que c'est là la triste situation où je me trouve. En effet, dans le temps que par deux fois je me crois au comble de mes desirs, c'est alors que je suis arraché d'auprès de ce que j'aime, de la manière la plus cruelle. Après cela, il ne me reste plus qu'à songer à la mort : je me la serais déjà donnée, si ma religion ne me défendait d'être homicide de moi-même; mais il n'est pas besoin que je la prévienne : je sens bien que

je ne l'attendrai pas long-temps. » Il se tut à ces paroles, avec des gémissemens, des soupirs, des sanglots et des larmes qu'il laissa couler en abondance.

Le joaillier, qui ne savait pas d'autre moyen de le détourner de cette pensée de désespoir, qu'en lui remettant Schemselnihar dans la mémoire, et qu'en lui donnant quelque ombre d'espérance, lui dit qu'il craignait que la confidente ne fût déjà venue, et qu'il était à propos qu'il ne perdît pas de temps à retourner chez lui. « Je vous laisse aller, lui dit le prince; mais si vous la voyez, je vous supplie de lui bien recommander d'assurer Schemselnihar que si j'ai à mourir, comme je m'y attends bientôt, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir et jusque dans le tombeau. »

Le joaillier revint chez lui, et y demeura, dans l'espérance que la confidente viendrait. Elle arriva quelques heures après, mais tout en pleurs et dans un grand désordre. Le joaillier, alarmé, lui demanda avec empressement ce qu'elle avait.

« Schemselnihar, le prince de Perse, vous et moi, reprit la confidente, nous sommes tous perdus. Ecoutez la triste nou-

velle que j'appris hier en entrant au palais, après vous avoir quitté : Schemselnihar avait fait châtier pour quelque faute une des deux esclaves que vous vîtes avec elle le jour du rendez-vous dans votre autre maison. L'esclave outrée de ce mauvais traitement, a trouvé la porte du palais ouverte ; elle est sortie, et nous ne doutons pas qu'elle n'ait tout déclaré à un des eunuques de notre garde, qui lui a donné retraite. Ce n'est pas tout : l'autre esclave, sa compagne, a fui aussi, et s'est réfugiée au palais du calife, à qui nous avons sujet de croire qu'elle a tout révélé. En voici la raison : c'est qu'aujourd'hui le calife vient d'envoyer prendre Schemselnihar par une vingtaine d'eunuques qui l'ont menée à son palais. J'ai trouvé le moyen de me dérober et de venir vous donner avis de tout ceci. Je ne sais pas ce qui se sera passé, mais je n'en augure rien de bon. Quoi qu'il en soit, je vous conjure de bien garder le secret....

Le jour dont on voyait déjà la lumière, obligea la sultane Scheherazade de garder le silence à ces dernières paroles. Elle continua la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

## CCIX°. NUIT.

**SIRE**, la confidente ajouta à ce qu'elle venait de dire au joaillier, qu'il était bon qu'il allât trouver le prince de Perse, sans perdre de temps, et l'avertir de l'affaire, afin qu'il se tint prêt à tout événement, et qu'il fût fidèle dans la cause commune. Elle ne lui en dit pas davantage, et elle se retira brusquement, sans attendre sa réponse.

Qu'aurait pu répondre le joaillier dans l'état où il se trouvait? Il demeura immobile et comme étourdi du coup. Il vit bien néanmoins que l'affaire pressait : il se fit violence et alla trouver le prince de Perse incessamment. En l'abordant d'un air qui marquait déjà la méchante nouvelle qu'il venait lui annoncer : « Prince, dit-il, armez-vous de patience, de constance et de courage, et préparez-vous à l'assaut le plus terrible que vous ayez eu à soutenir de votre vie. »

« Dites-moi en deux mots ce qu'il y a, reprit le prince, et ne me faites pas languir ; je suis prêt à mourir s'il en est besoin. »

Le joaillier lui raconta ce qu'il venait d'apprendre de la confidente. « Vous voyez bien, continua-t-il, que votre perte est assurée. Levez-vous, sauvez-vous promptement : le temps est précieux. Vous ne devez pas vous exposer à la colère du calife, encore moins à rien avouer au milieu des tourmens. »

Peu s'en fallut qu'en ce moment le prince n'expirât d'affliction, de douleur et de frayeur. Il se recueillit, et demanda au joaillier quelle résolution il lui conseillait de prendre dans une conjoncture où il n'y avait pas un moment dont il ne dût profiter. « Il n'y en a pas d'autre, repartit le joaillier, que de monter à cheval au plutôt, et de prendre le chemin d'Anbar (1), pour y arriver demain avant le jour. Prenez de vos gens ce que vous jugerez à propos, avec de bons chevaux, et souffrez que je me sauve avec vous. »

Le prince de Perse, qui ne vit pas d'autre parti à prendre, donna ordre aux préparatifs les moins embarrassans, prit de l'argent et

---

(1) Anbar était une ville sur le Tigre, à vingt lieues au-dessous de Bagdad.

des pierreries ; et après avoir pris congé de sa mère , il partit , s'éloigna de Bagdad en diligence , avec le joaillier et les gens qu'il avait choisis.

Ils marchèrent le reste du jour et toute la nuit sans s'arrêter en aucun lieu , jusqu'à deux ou trois heures avant le jour du lendemain , que , fatigués d'une si longue traite et leurs chevaux n'en pouvant plus , ils mirent pied à terre pour se reposer.

Ils n'avaient presque pas eu le temps de respirer , qu'ils se virent assaillis tout à coup par une grosse troupe de voleurs. Ils se défendirent quelque temps très-courageusement ; mais les gens du prince furent tués. Cela obligea le prince et le joaillier à mettre les armes bas , et à s'abandonner à leur discrétion. Les voleurs leur donnèrent la vie ; mais après qu'ils se furent saisis des chevaux et du bagage , ils les dépouillèrent , et en se retirant avec leur butin , ils les laissèrent au même endroit.

Lorsque les voleurs furent éloignés : « Hé bien , dit le prince désolé au joaillier , que dites-vous de notre aventure et de l'état où nous voilà ? Ne vaudrait-il pas mieux que je fusse demeuré à Bagdad , que j'y eusse

attendu la mort, de quelque manière que je dusse la recevoir? »

« Prince, reprit le joaillier, c'est un décret de la volonté de Dieu : il lui plait de nous éprouver par afflictions sur afflictions. C'est à nous de n'en point murmurer, et de recevoir ces disgrâces de sa main avec une entière soumission. Ne nous arrêtons pas ici davantage; cherchons quelque lieu de retraite, où l'on veuille bien nous secourir dans notre malheur. »

« Laissez-moi mourir, lui dit le prince de Perse : il n'importe pas que je meure ici ou ailleurs. Peut-être même qu'au moment où nous parlons, Schemselnihar n'est plus, et je ne dois plus chercher à vivre après elle. » Le joaillier le persuada enfin, à force de prières. Ils marchèrent quelque temps, et ils rencontrèrent une mosquée qui était ouverte, où ils entrèrent et passèrent le reste de la nuit.

A la pointe du jour, un homme seul arriva dans cette mosquée. Il y fit sa prière; et quand il eut achevé, il aperçut en se retournant le prince de Perse et le joaillier qui étaient assis dans un coin. Il s'approcha d'eux en les saluant avec beaucoup de civi-

lité. « Autant que je puis le connaître, leur dit-il, il me semble que vous êtes étrangers. »

Le joaillier prit la parole : « Vous ne vous trompez pas, répondit-il : nous avons été volés cette nuit en venant de Bagdad, comme vous le pouvez voir à l'état où nous sommes, et nous avons besoin de secours ; mais nous ne savons à qui nous adresser. »  
« Si vous voulez prendre la peine de venir chez moi, repartit l'homme, je vous donnerai volontiers l'assistance que je pourrai. »

A cette offre obligeante, le joaillier se tourna du côté du prince de Perse, et lui dit à l'oreille : « Cet homme, prince, comme vous le voyez, ne nous connaît pas, et nous avons à craindre que quelque autre ne vienne et ne nous connaisse. Nous ne devons pas, ce me semble, refuser la grâce qu'il veut bien nous faire. »  
« Vous êtes le maître, reprit le prince, et je consens à tout ce que vous voudrez. »

L'homme, qui vit que le joaillier et le prince de Perse se consultaient ensemble, s'imagina qu'ils faisaient difficulté d'accepter la proposition qu'il leur avait faite. Il leur demanda quelle était leur résolu-

tion. « Nous sommes prêts à vous suivre , répondit le joaillier : ce qui nous fait de la peine , c'est que nous sommes nus , et que nous avons honte de paraître en cet état. »

Par bonheur , l'homme eut à leur donner à chacun assez de quoi se couvrir pour les conduire jusque chez lui. Ils n'y furent pas plutôt arrivés , que leur hôte leur fit apporter à chacun un habit assez propre ; et comme il ne douta pas qu'ils n'eussent grand besoin de manger , et qu'ils seraient bien aises d'être dans leur particulier , il leur fit porter plusieurs plats par un esclave. Mais ils ne mangèrent presque pas , surtout le prince de Perse , qui était dans une langueur et dans un abattement qui fit tout craindre au joaillier pour sa vie.

Leur hôte les vit à diverses fois pendant le jour ; et sur le soir , comme il savait qu'ils avaient besoin de repos , il les quitta de bonne heure. Mais le joaillier fut bientôt obligé de l'appeler pour assister à la mort du prince de Perse. Il s'aperçut que ce prince avait la respiration forte et véhémence ; et cela lui fit comprendre qu'il n'avait plus que peu de momens à vivre. Il s'approcha de lui , et le prince

lui dit : « C'en est fait, comme vous le voyez; et je suis bien aise que vous soyez témoin du dernier soupir de ma vie. Je la perds avec bien de la satisfaction, et je ne vous en dis pas la raison, vous la savez. Tout le regret que j'ai, c'est de ne pas mourir entre les bras de ma chère mère, qui m'a toujours aimé tendrement, et pour qui j'ai toujours eu le respect que je devais. Elle aura bien de la douleur de n'avoir pas eu la triste consolation de me fermer les yeux, et de m'ensevelir de ses propres mains. Témoignez-lui bien la peine que j'en souffre, et priez-la de ma part de faire transporter mon corps à Bagdad, afin qu'elle arrose mon tombeau de ses larmes, et qu'elle m'y assiste de ses prières. » Il n'oublia pas l'hôte de la maison; il le remercia de l'accueil généreux qu'il lui avait fait; et après lui avoir demandé en grâce de vouloir bien que son corps demeurât en dépôt chez lui jusqu'à ce qu'on vint l'enlever, il expira....

Scheherazade en était en cet endroit, lorsqu'elle s'aperçut que le jour paraissait. Elle cessa de parler, et elle reprit son discours la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

---

---

**CCX°. NUIT.**

**SIRE**, dès le lendemain de la mort du prince de Perse, le joaillier profita de la conjoncture d'une caravane assez nombreuse qui venait à Bagdad, où il se rendit en sûreté. Il ne fit que rentrer chez lui et changer d'habit à son arrivée, et se rendit à l'hôtel du feu prince de Perse, où l'on fut alarmé de ne pas voir le prince avec lui. Il pria qu'on avertît la mère du prince qu'il souhaitait de lui parler, et l'on ne fut pas long-temps à l'introduire dans une salle où elle était avec plusieurs de ses femmes. « Madame, lui dit le joaillier d'un air et d'un ton qui marquaient la fâcheuse nouvelle qu'il avait à lui annoncer, Dieu vous conserve et vous comble de ses bontés ! Vous n'ignorez pas que Dieu dispose de nous comme il lui plait....

La dame ne donna pas le temps au joaillier d'en dire davantage. « Ah ! s'écria-t-elle, vous m'annoncez la mort de mon fils ! » Elle poussa en même temps des cris effroyables, qui, mêlés avec ceux des femmes,

renouvelèrent les larmes du joaillier. Elle se tourmenta et s'affligea long-temps avant qu'elle lui laissât reprendre ce qu'il avait à lui dire. Elle interrompit enfin ses pleurs, et ses gémissemens, et elle le pria de continuer et lui rien cacher des circonstances d'une séparation si triste. Il la satisfit, et quand il eut achevé, elle lui demanda si le prince son fils, dans les derniers momens de sa vie, ne l'avait pas chargé de quelque chose de particulier à lui dire. Il lui assura qu'il n'avait pas eu un plus grand regret que de mourir éloigné d'elle, et que la seule chose qu'il avait souhaitée, était qu'elle voulût bien prendre le soin de faire transporter son corps à Bagdad. Dès le lendemain, de grand matin, elle se mit en chemin, accompagnée de ses femmes et de la plus grande partie de ses esclaves.

Quand le joaillier qui avait été retenu par la mère du prince de Perse, eut vu partir cette dame, il retourna chez lui tout triste et les yeux baissés, avec un grand regret de la mort d'un prince si accompli et si aimable, à la fleur de son âge.

Comme il marchait recueilli en lui-

même, une femme se présenta et s'arrêta devant lui. Il leva les yeux, et vit que c'était la confidente de Schemselnihar, qui était habillée de deuil et pleurait. Il renouvela ses pleurs à cette vue, sans ouvrir la bouche pour lui parler, et ~~il~~ continua de marcher jusque chez lui, où la confidente le suivit et entra avec lui.

Ils s'assirent ; et le joaillier, en prenant la parole le premier, demanda à la confidente, avec un grand soupir, si elle avait déjà appris la mort du prince de Perse, et si s'était lui qu'elle pleurait. « Hélas non ! s'écria-t-elle. Quoi ! ce prince si charmant est mort ! Il n'a pas vécu long-temps après sa chère Schemselnihar. Belles âmes, ajouta-t-elle, en quelque part que vous soyez, vous devez être bien contentes de pouvoir vous aimer désormais sans obstacle ! Vos corps étaient un empêchement à vos souhaits, et le ciel vous en a délivrés pour vous unir ! »

Le joaillier, qui ne savait rien de la mort de Schemselnihar, et qui n'avait pas encore fait réflexion que la confidente qui lui parlait était habillée de deuil, eut une nouvelle affliction d'apprendre cette nouvelle. « Schemselnihar est morte ! s'écria-t-il. »

« Elle est morte, reprit la confidente en pleurant tout de nouveau, et c'est d'elle que je porte le deuil. Les circonstances de sa mort sont singulières, et elles méritent que vous les sachiez ; mais avant que je vous en fasse le récit, je vous prie de me faire part de celles de la mort du prince de Perse, que je pleurerai toute ma vie, avec celle de Schemselnihar, ma chère et respectable maîtresse. »

Le joaillier donna à la confidente la satisfaction qu'elle demandait ; et dès qu'il lui eut raconté le tout, jusqu'au départ de la mère du prince de Perse qui venait de se mettre en chemin elle-même, pour faire apporter le corps du prince à Bagdad : « Vous n'avez pas oublié, lui dit-elle, que je vous ai dit que le calife avait fait venir Schemselnihar à son palais ; il était vrai, comme nous avons tout sujet de nous le persuader, que le calife avait été informé des amours de Schemselnihar et du prince de Perse, par les deux esclaves qu'il avait interrogées toutes deux séparément. Vous allez vous imaginer qu'il se mit en colère contre Schemselnihar, et qu'il donna de grandes marques de jalousie et de ven-

geance prochaine contre le prince de Perse. Point du tout : il ne songea pas un moment au prince de Perse. Il plaignit seulement Schemselnihar ; et il est à croire qu'il s'attribua à lui-même ce qui est arrivé, sur la permission qu'il lui avait donnée d'aller librement par la ville sans être accompagnée d'eunuques. On n'en peut conjecturer autre chose, après la manière tout extraordinaire dont il a usé avec elle, comme vous allez l'entendre.

» Le calife la reçut avec un visage ouvert ; et quand il eut remarqué la tristesse dont elle était accablée, qui cependant ne diminuait rien de sa beauté (car elle parut devant lui sans aucune marque de surprise ni de frayeur) : « Schemselnihar, lui dit-il avec une bonté digne de lui, je ne puis souffrir que vous paraissiez devant moi avec un air qui m'afflige infiniment. Vous savez avec quelle passion je vous ai toujours aimée ; vous devez en être persuadés par toutes les marques que je vous en ai données. Je ne change pas ; et je vous aime plus que jamais. Vous avez des ennemis, et ces ennemis m'ont fait des rapports contre votre conduite ; mais tout ce qu'ils ont pu

me dire, ne me fait pas la moindre impression. Quittez donc cette mélancolie, et disposez-vous à m'entretenir ce soir de quelque chose d'agréable et de divertissant, à votre ordinaire.» Il lui dit plusieurs autres choses très-obligeantes, et il la fit entrer dans un appartement magnifique, près du sien, où il la pria de l'attendre.

» L'affligée Schemselnihar fut très-sensible à tant de témoignages de considération pour sa personne; mais plus elle connaissait combien elle en était obligée au calife, plus elle était pénétrée de la vive douleur d'être éloignée peut-être pour jamais du prince de Perse, sans qui elle ne pouvait plus vivre.

» Cette entrevue du calife et de Schemselnihar, continua la confidente, se passa pendant que j'étais venue vous parler, et j'en ai appris les particularités de mes compagnes qui étaient présentes. Mais dès que je vous eus quitté, j'allai rejoindre Schemselnihar, et je fus témoin de ce qui se passa le soir. Je la trouvai dans l'appartement que j'ai dit; et comme elle se douta que je venais de chez vous, elle me fit approcher, et sans que personne l'enten-

dit : « Je vous suis bien obligée, me dit-elle, du service que vous venez de me rendre ; je sens bien que ce sera le dernier. » Elle ne m'en dit pas davantage ; et je n'étais pas dans un lieu à pouvoir lui dire quelque chose pour tâcher de la consoler.

» Le calife entra le soir au son des instrumens que les femmes de Schemselnihar touchaient, et l'on servit aussitôt la collation. Le calife prit Schemselnihar par la main, et la fit asseoir près de lui sur le sofa. Elle se fit une si grande violence pour lui complaire, que nous la vîmes expirer peu de momens après. En effet, elle fut à peine assise, qu'elle se renversa en arrière. Le calife crut qu'elle n'était qu'évanouie, et nous eûmes toutes la même pensée. Nous tâchâmes de la secourir ; mais elle ne revint pas, et voilà de quelle manière nous la perdîmes.

» Le calife l'honora de ses larmes qu'il ne put retenir, et avant de se retirer à son appartement, il ordonna de casser tous les instrumens, ce qui fut exécuté. Je restai toute la nuit près du corps ; je le lavai et l'ensevelis moi-même, en le baignant de mes larmes, et le lendemain elle fut enterrée,

par ordre du calife, dans un tombeau magnifique qu'il avait déjà fait bâtir dans le lieu qu'elle avait choisi elle-même. Puisque vous dites, ajouta-t-elle, qu'on doit apporter le corps du prince de Perse à Bagdad, je suis résolue à faire en sorte qu'on l'apporte pour être mis dans le même tombeau. »

Le joaillier fut fort surpris de cette résolution de la confidente. « Vous n'y songez pas, reprit-il ; jamais le calife ne le souffrira. » « Vous croyez la chose impossible, reprit la confidente ; elle ne l'est pas, et vous en conviendrez vous-même, quand je vous aurai dit que le calife a donné la liberté à toutes les esclaves de Schemselnihar, avec une pension à chacune, suffisante pour subsister, et qu'il m'a chargée du soin et de la garde de son tombeau, avec un revenu considérable pour l'entretenir et pour ma subsistance en particulier. D'ailleurs le calife, qui n'ignore pas les amours du prince de Perse et de Schemselnihar, comme je vous l'ai dit, et qui ne s'en est pas scandalisé, n'en sera nullement fâché. » Le joaillier n'eut plus rien à dire : il pria seulement la confidente de le mener à ce tombeau pour y faire sa prière. Sa surprise

fut grande en y arrivant , quand il vit la foule du monde des deux sexes qui y accourait de tous les endroits de Bagdad. Il ne put en approcher que de loin ; et lorsqu'il eut fait sa prière : « Je ne trouve plus impossible , dit-il à la confidente en la rejoignant , d'exécuter ce que vous aviez si bien imaginé. Nous n'avons qu'à publier , vous et moi , ce que nous savons des amours de l'un et de l'autre , et particulièrement de la mort du prince de Perse , arrivée presque dans le même temps. Avant que son corps n'arrive , tout Bagdad concourra à demander qu'il ne soit pas séparé d'avec celui de Schemselnihar. » La chose réussit ; et le jour que l'on sut que le corps devait arriver , une infinité de peuple alla au-devant à plus de vingt milles.

La confidente attendit à la porte de la ville où elle se présenta à la mère du prince , et la supplia , au nom de toute la ville qui le souhaitait ardemment , de vouloir bien que les corps des deux amans qui n'avaient eu qu'un cœur jusqu'à leur mort , depuis qu'ils avaient commencé à s'aimer , n'eussent qu'un même tombeau. Elle y consentit , et le corps fut porté au tombeau de

Schemselnihar , à la tête d'un peuple innombrable de tous les rangs , et mis à côté d'elle. Depuis ce temps-là , tous les habitans de Bagdad , et même les étrangers de tous les endroits du monde où il y a des Musulmans , n'ont cessé d'avoir une grande vénération pour ce tombeau, et d'y aller faire leurs prières. »

« C'est, sire, dit ici Scheherazade, qui s'aperçut en même temps qu'il était jour, ce que j'avais à raconter à votre majesté des amours de la belle Schemselnihar , favorite du calife Haroun Alraschid , et de l'aimable Ali Ebn Becar , prince de Perse. »

Quand Dinarzade vit que la sultane sa sœur avait cessé de parler, elle la remercia, le plus obligeamment du monde , du plaisir qu'elle lui avait fait par le récit d'une histoire si intéressante. Si le sultan veut bien me souffrir encore jusqu'à demain, reprit Scheherazade, je vous raconterai celle du prince Camaralzaman (1), que vous trouverez beaucoup plus agréable. Elle se tut; et le sultan, qui ne put encore se résoudre

---

(1) C'est, en arabe, la lune du temps ou la lune du siècle.

à la faire mourir, remit à l'écouter la nuit suivante.

---

## CCXI. NUIT.

LE lendemain, avant le jour, dès que la sultane Scheherazade fut éveillée par les soins de Dinarzade, sa sœur, elle raconta au sultan des Indes l'histoire de Camaralzaman, comme elle l'avait promis, et dit :

---

## HISTOIRE

DES AMOURS DE CAMARALZAMAN, PRINCE  
DE L'ÎLE DES ENFANS DE KHALEDAN, ET  
DE BADOUB, PRINCESSE DE LA CHINE.

SIRE, environ à vingt journées de navigation des côtes de Perse, il y a dans la vaste mer une île que l'on appelle l'île des Enfants de Khaledan. Cette île est divisée en plusieurs grandes provinces, toutes considérables par des villes florissantes et bien peuplées, qui forment un royaume très-puissant. Autrefois elle était gouvernée par

un roi nommé Schahzaman (1), qui avait quatre femmes en mariage légitime, toutes quatre filles de rois, et soixante concubines. Schahzaman s'estimait le monarque le plus heureux de la terre, par la tranquillité et la prospérité de son règne. Une seule chose troublait son bonheur : c'est qu'il était déjà avancé en âge, et qu'il n'avait point d'enfans, quoiqu'il eût un si grand nombre de femmes. Il ne savait à quoi attribuer cette stérilité; et, dans son affliction, il regardait comme le plus grand malheur qui pût lui arriver, de mourir sans laisser après lui un successeur de son sang. Il dissimula long-temps le chagrin cuisant qui le tourmentait, et il souffrait d'autant plus, qu'il se faisait violence pour ne pas paraître qu'il en eût. Il rompit enfin le silence; et un jour, après qu'il se fut plaint amèrement de sa disgrâce à son grand-visir, à qui il en parla en particulier, il lui demanda s'il ne savait pas quelque moyen d'y remédier.

« Si ce que votre majesté me demande, répondit ce sage ministre, dépendait des

---

(1) C'est-à-dire, en persien, roi du temps ou roi du siècle.

règles ordinaires de la sagesse humaine, elle aurait bientôt la satisfaction qu'elle souhaite si ardemment; mais j'avoue que mon expérience et mes connaissances sont au-dessous de ce qu'elle me propose : il n'y a que Dieu seul à qui l'on puisse recourir dans ces sortes de besoins. Au milieu de nos prospérités, qui font souvent que nous l'oublions, il se plait à nous mortifier par quelque endroit, afin que nous songions à lui, que nous reconnaissons sa toute-puissance, et que nous lui demandions ce que nous ne devons attendre que de lui. Vous avez des sujets qui font une profession particulière de l'honorer, de le servir et de vivre durement pour l'amour de lui : mon avis serait que votre majesté leur fit des aumônes, et les exhortât à joindre leurs prières aux vôtres. Peut-être que dans le grand nombre il s'en trouvera quelqu'un assez pur et assez agréable à Dieu pour obtenir qu'il exauce vos vœux. »

Le roi Schahzaman approuva fort ce conseil, dont il remercia le grand-visir. Il fit porter de riches aumônes dans chaque communauté de ces gens consacrés à Dieu; il fit même venir les supérieurs; et, après qu'il

les eut régalés d'un festin frugal, il leur déclara son intention, et les pria d'en avertir les dévots qui étaient sous leur obéissance.

Schahzaman obtint du ciel ce qu'il désirait; et cela parut bientôt par la grossesse d'une de ses femmes, qui lui donna un fils au bout de neuf mois. En actions de grâces, il envoya aux communautés des Musulmans dévots de nouvelles aumônes dignes de sa grandeur et de sa puissance; et l'on célébra la naissance du prince, non-seulement dans sa capitale, mais même dans toute l'étendue de ses états, par des réjouissances publiques d'une semaine entière. On lui porta le prince dès qu'il fut né, et il lui trouva tant de beauté, qu'il lui donna le nom de Camaralzaman, *lune du siècle*.

Le prince Camaralzaman fut élevé avec tous les soins imaginables; et dès qu'il fut en âge, le sultan Schahzaman, son père, lui donna un sage gouverneur et d'habiles précepteurs. Ces personnages, distingués par leur capacité, trouvèrent en lui un esprit aisé, docile et capable de recevoir toutes les instructions qu'ils voulurent lui donner, tant pour le réglemeut de ses mœurs que

pour les connaissances qu'un prince comme lui devait avoir. Dans un âge plus avancé, il apprit de même tous ses exercices, et il s'en acquittait avec grâce et avec une adresse merveilleuse dont il charma tout le monde, et particulièrement le sultan son père.

Quand le prince eut atteint l'âge de quinze ans, le sultan, qui l'aimait avec tendresse, et qui lui en donnait tous les jours de nouvelles marques, conçut le dessein de lui en donner la plus éclatante, de descendre du trône, et de l'y établir lui-même. Il en parla à son grand-visir. « Je crains, lui dit-il, que mon fils ne perde dans l'oisiveté de la jeunesse, non-seulement tous les avantages dont la nature l'a comblé, mais même ceux qu'il a acquis avec tant de succès par la bonne éducation que j'ai tâché de lui donner. Comme je suis désormais dans un âge à songer à la retraite, je suis presque résolu à lui abandonner le gouvernement, et à passer le reste de mes jours avec la satisfaction de le voir régner. Il y a long-temps que je travaille, et j'ai besoin de repos. »

Le grand-visir ne voulut pas représenter au sultan toutes les raisons qui auraient pu

le dissuader d'exécuter sa résolution ; il entra au contraire dans son sentiment. « Sire, répondit-il, le prince est encore bien jeune, ce me semble, pour le charger de si bonne heure d'un fardeau aussi pesant que celui de gouverner un état puissant. Votre majesté craint qu'il ne se corrompe dans l'oisiveté, avec beaucoup de raison ; mais pour y remédier, ne jugerait-elle pas plus à propos de le marier auparavant ? Ce mariage attache et empêche qu'un jeune prince ne se dissipe. Avec cela, votre majesté lui donnerait entrée dans ses conseils, où il apprendrait peu à peu à soutenir dignement l'éclat et le poids de votre couronne, dont vous seriez à temps de vous dépouiller en sa faveur, lorsque vous l'en jugeriez capable par votre propre expérience. »

Schahzaman trouva le conseil de son premier ministre fort raisonnable. Aussi fit-il appeler le prince Camaralzaman dès qu'il l'eut congédié.

Le prince, qui jusqu'alors avait toujours vu le sultan son père à de certaines heures réglées, sans avoir besoin d'être appelé, fut un peu surpris de cet ordre. Au lieu de

se présenter devant lui avec la liberté qui lui était ordinaire, il le salua avec un grand respect, et s'arrêta en sa présence les yeux baissés.

Le sultan s'aperçut de la contrainte du prince. « Mon fils, lui dit-il d'un air à le rassurer, savez-vous à quel sujet je vous ai fait appeler? » « Sire, répondit le prince avec modestie, il n'y a que Dieu qui pénètre jusque dans les cœurs : je l'apprendrai de votre majesté avec plaisir. » « Je l'ai fait pour vous dire, reprit le sultan, que je veux vous marier. Que vous en semble? »

Le prince Camaralzaman entendit ces paroles avec un grand déplaisir. Elles le déconcertèrent ; la sueur lui en montait même au visage, et il ne savait que répondre. Après quelques momens de silence, il répondit : « Sire, je vous supplie de me pardonner si je parais interdit à la déclaration que votre majesté me fait ; je ne m'y attendais pas, dans la grande jeunesse où je suis. Je ne sais même si je pourrai jamais me résoudre au lien du mariage, non-seulement à cause de l'embarras que donnent les femmes, comme je le comprends fort bien, mais même après ce que j'ai lu dans

nos auteurs, de leurs fourberies, de leurs méchancetés et de leurs perfidies. Peut-être ne serai-je pas toujours dans ce sentiment. Je sens bien néanmoins qu'il me faut du temps avant de me déterminer à ce que votre majesté exige de moi. »

Scheherazade voulait poursuivre; mais elle vit que le sultan des Indes, qui s'était aperçu que le jour paraissait, sortit du lit; et cela fit qu'elle cessa de parler. Elle reprit le même conté la nuit suivante et lui dit :

## CCXII°. NUIT.

**SIRE**, la réponse du prince Càmaraizaman affligea extrêmement le sultan son père. Ce monarque eut une véritable douleur de voir en lui une si grande répugnance pour le mariage. Il ne voulut pas néanmoins la traiter de désobéissance, ni user du pouvoir paternel; il se contenta de lui dire: « Je ne veux pas vous contraindre là-dessus, je vous donne le temps d'y penser, et de considérer qu'un prince comme vous, destiné à gouverner un grand royaume, doit penser d'a-

bord à se donner un successeur. En vous donnant cette satisfaction, vous m'en donnerez à moi-même, qui suis bien aise de me voir revivre en vous et dans les enfans qui doivent sortir de vous. »

Schahzaman n'en dit pas davantage au prince Camaralzaman. Il lui donna entrée dans les conseils de ses états, et lui donna d'ailleurs tous les sujets d'être content qu'il pouvait désirer. Au bout d'un an, il le prit en particulier. « Eh bien, mon fils, lui dit-il, vous êtes-vous souvenu de faire réflexion sur le dessein que j'avais de vous marier dès l'année passée ? Refuserez-vous encore de me donner la joie que j'attends de votre obéissance ? et voulez-vous me laisser mourir sans m'en donner cette satisfaction ? »

Le prince parut moins déconcerté que la première fois, et il n'hésita pas long-temps à répondre en ces termes, avec fermeté : « Sire, dit-il, je n'ai pas manqué d'y penser avec l'attention que je devais ; mais après y avoir pensé mûrement, je me suis confirmé davantage dans la résolution de vivre sans m'engager dans le mariage. En effet, les maux infinis que les femmes ont causés de tout temps dans l'univers, comme je l'ai

appris pleinement dans nos histoires, et ce que j'entends dire chaque jour de leur malice, sont des motifs qui me persuadent de n'avoir de ma vie aucune liaison avec elles. Ainsi, votre majesté me pardonnera si j'ose lui représenter qu'il est inutile qu'elle me parle davantage de me marier. » Il en demeura là, et quitta le sultan son père brusquement, sans attendre qu'il lui dît autre chose.

Tout autre monarque que le roi Schah-zaman aurait eu de la peine à ne pas s'emporter, après la hardiesse avec laquelle le prince son fils venait de lui parler, et à ne pas l'en faire repentir; mais il le chérissait, et il voulait employer toutes les voies de douceur avant de le contraindre. Il communiqua à son premier ministre le nouveau sujet de chagrin que Camaralzaman venait de lui donner. « J'ai suivi votre conseil, lui dit-il; mais Camaralzaman est plus éloigné de se marier qu'il ne l'était la première fois que je lui en parlai; et il s'en est expliqué en des termes si hardis, que j'ai eu besoin de ma raison et de toute ma modération pour ne me pas mettre en colère contre lui. Les pères qui demandent des enfans avec

autant d'ardeur que j'ai demandé celui-ci, sont autant d'insensés qui cherchent à se priver eux-mêmes du repos dont il ne tient qu'à eux de jouir tranquillement. Dites-moi, je vous prie, par quels moyens je dois ramener un esprit si rebelle à mes volontés? »

« Sire, reprit le grand-visir, on vient à bout d'une infinité d'affaires avec la patience; peut-être que celle-ci n'est pas d'une nature à y réussir par cette voie; mais votre majesté n'aura point à se reprocher d'avoir usé d'une trop grande précipitation, si elle juge à propos de donner une autre année au prince pour se consulter lui-même. Si dans cet intervalle il rentre dans son devoir, elle en aura une satisfaction d'autant plus grande, qu'elle n'aura employé que la bonté paternelle pour l'y obliger. Si au contraire il persiste dans son opiniâtreté, alors quand l'année sera expirée, il me semble que votre majesté aura lieu de lui déclarer, en plein conseil, qu'il est du bien de l'état qu'il se marie. Il n'est pas croyable qu'il vous manque de respect à la face d'une compagnie célèbre que vous honorez de votre présence. »

Le sultan, qui désirait si passionnément de voir le prince son fils marié, que les momens d'un si long délai lui paraissaient des années, eut bien de la peine à se résoudre à attendre si long-temps. Il se rendit néanmoins aux raisons de son grand-visir, qu'il ne pouvait désapprouver....

Le jour qui avait déjà commencé à paraître, imposa silence à Scheherazade en cet endroit. Elle reprit la suite du conte la nuit suivante, et dit au sultan Schahriar :

---

### CCXIII°. NUIT.

**SIRE**, après que le grand-visir se fût retiré, le sultan Schahzaman alla à l'appartement de la mère du prince Camaralzaman, à qui il y avait long-temps qu'il avait témoigné l'ardent désir qu'il avait de le marier. Quand il lui eut raconté avec douleur de quelle manière il venait de le refuser une seconde fois, et marqué l'indulgence qu'il voulait bien avoir encore pour lui, par le conseil de son grand-visir : « Madame, lui dit-il, je sais qu'il a plus de confiance en vous qu'en moi, que vous lui parlez, et qu'il

vous écoute plus familièrement; je vous prie de prendre le temps de lui en parler sérieusement, et de lui faire bien comprendre que s'il persiste dans son opiniâtreté, il me contraindra à la fin d'en venir à des extrémités dont je serais très-fâché, et qui le feraient repentir lui-même de m'avoir désobéi.»

Fatime, c'était ainsi que s'appelait la mère de Camaralzaman, marqua au prince son fils, la première fois qu'elle le vit, qu'elle était informée du nouveau refus de se marier, qu'il avait fait au sultan son père, et combien elle était fâchée qu'il lui eût donné un si grand sujet de colère. « Madame, reprit Camaralzaman, je vous supplie de ne pas renouveler ma douleur sur cette affaire; je craindrais trop, dans le dépit où j'en suis, qu'il ne m'échappât quelque chose contre le respect que je vous dois. » Fatime connut, par cette réponse, que la plaie était trop récente, et ne lui en parla pas davantage pour cette fois.

Long-temps après, Fatime crut avoir trouvé l'occasion de lui parler sur le même sujet, avec plus d'espérance d'être écoutée. « Mon fils, dit-elle, je vous prie, si cela

ne vous fait pas de peine, de me dire quelles sont donc les raisons qui vous donnent une si grande aversion pour le mariage. Si vous n'en avez pas d'autres que celle de la malice et de la méchanceté des femmes, elle ne peut pas être plus faible ni moins raisonnable. Je ne veux pas prendre la défense des méchantes femmes : il y en a un très-grand nombre, j'en suis très-persuadée; mais c'est une injustice des plus criantes de les taxer toutes de l'être. Hé, mon fils ! vous arrêtez-vous à quelques-unes dont parlent vos livres, qui ont causé à la vérité de grands désordres, et que je ne veux pas excuser ? Mais que ne faites-vous attention à tant de monarques, à tant de sultans et à tant d'autres princes particuliers, dont les tyrannies, les barbaries et les cruautés font horreur à lire dans les histoires que j'ai lues comme vous ? Pour une femme, vous trouverez mille de ces tyrans et de ces barbares. Et les femmes honnêtes et sages, mon fils, qui ont le malheur d'être mariées à ces furieux, croyez-vous qu'elles soient fort heureuses ? »

« Madame, reprit Camaralzaman, je ne doute pas qu'il n'y ait un grand nombre de

360 LES MILLE ET UNE NUITS,  
femmes sages , vertueuses , bonnes , douces  
et de bonnes mœurs. Plût à Dieu qu'elles  
vous ressemblassent toutes. Ce qui me ré-  
volte , c'est le choix douteux qu'un homme  
est obligé de faire pour se marier , ou plu-  
tôt qu'on ne lui laisse pas souvent la liberté  
de faire à sa volonté. Supposons que je me  
sois résolu à m'engager dans le mariage ,  
comme le sultan mon père le souhaite avec  
tant d'impatience , quelle femme me dou-  
nera-t-il ? Une princesse apparemment ,  
qu'il demandera à quelque prince de ses  
voisins , qui se fera un grand honneur de  
la lui envoyer. Belle au laide , il faudra la  
prendre. Je veux qu'aucune autre princesse  
ne lui soit comparable en beauté : qui peut  
assurer qu'elle aura l'esprit bien fait , qu'elle  
sera traitable , complaisante , accueillante ,  
prévenante , obligeante ; que son entretien  
ne sera que de choses solides , et non pas  
d'habillemens , d'ajustemens , d'ornemens ,  
et de mille autres badineries qui doivent  
faire pitié à tout homme de bon sens ; en  
un mot , qu'elle ne sera pas fière , hautaine ,  
fâcheuse , méprisante , et qu'elle n'épuisera  
pas tout un état par ses dépenses frivoles  
en habits , en pierreries , en bijoux , en

magnificence folle et mal entendue? Comme vous le voyez, madame, voilà, sur un seul article, une infinité d'endroits par où je dois me dégoûter entièrement du mariage. Que cette princesse enfin soit si parfaite et si accomplie, qu'elle soit irréprochable sur chacun de tous ces points, j'ai un grand nombre de raisons encore plus fortes pour ne me pas désister de mon sentiment, non plus que de ma résolution. »

« Quoi! mon fils, repartit Fatime, vous avez d'autres raisons après celles que vous venez de me dire? Je prétendais cependant vous répondre, et vous fermer la bouche en un mot. » « Cela ne doit pas vous en empêcher, madame, répliqua le prince; j'aurai peut-être de quoi répliquer à votre réponse. »

« Je voulais dire, mon fils, dit alors Fatime, qu'il est aisé à un prince, quand il a eu le malheur d'avoir épousé une princesse telle que vous venez de la dépeindre, de la laisser et de donner de bons ordres pour empêcher qu'elle ne ruine l'état. »

« Eh, madame, reprit le prince Camaralzaman, ne voyez-vous pas quelle mortification terrible c'est à un prince d'être con-

traint d'en venir à cette extrémité? Ne vaut-il pas beaucoup mieux, pour sa gloire et pour son repos, qu'il ne s'y expose pas?»

« Mais, mon fils, dit encore Fatime, de la manière que vous l'entendez, je comprends que vous voulez être le dernier des rois de votre race qui ont régné si glorieusement dans les îles des Enfans de Khaledan. »

« Madame, répondit le prince Camaralzaman, je ne souhaite pas de survivre au roi mon père. Quand je mourrais avant lui, il n'y aurait pas lieu de s'en étonner, après tant d'exemples d'enfans qui meurent avant leurs pères. Mais il est toujours glorieux à une race de rois de finir par un prince aussi digne de l'être, comme je tâcherais de me rendre tel que ses prédécesseurs, et que celui par où elle a commencé. »

Depuis ce temps-là, Fatime eut très-souvent de semblables entretiens avec le prince Camaralzaman, et il n'y a pas de biais par où elle n'ait tâché de déraciner son aversion. Mais il éluda toutes les raisons qu'elle put lui apporter, par d'autres raisons auxquelles elle ne savait que répondre, et il demeura inébranlable.

L'année s'écoula, et au grand regret du sultan Schahzaman, le prince Camaralzaman ne donna pas la moindre marque d'avoir changé de sentiment. Un jour de conseil solennel enfin, que le premier visir, les autres visirs, les principaux officiers de la couronne, et les généraux d'armée étaient assemblés, le sultan prit la parole, et dit au prince : « Mon fils, il y a long-temps que je vous ai marqué la passion avec laquelle je désirais de vous voir marié, et j'attendais de vous plus de complaisance pour un père qui ne vous demandait rien que de raisonnable. Après une si longue résistance de votre part, qui a poussé ma patience à bout, je vous marque la même chose en présence de mon conseil. Ce n'est plus simplement pour obliger un père que vous ne devriez pas avoir refusé : c'est que le bien de mes états l'exige, et que tous ces seigneurs le demandent avec moi. Déclarez-vous donc, afin que, selon votre réponse, je prenne les mesures que je dois. »

Le prince Camaralzaman répondit avec si peu de retenue, ou plutôt avec tant d'emportement, que le sultan, justement irrité de la confusion qu'un fils lui donnait en

plein conseil, s'écria : « Quoi ! fils dénaturé, vous avez l'insolence de parler ainsi à votre père et à votre sultan ! » Il le fit arrêter par les huissiers, et conduire à une tour ancienne, mais abandonnée depuis longtemps, où il fut enfermé, avec un lit, peu d'autres meubles, quelques livres, et un seul esclave pour le servir.

Camaralzaman, content d'avoir la liberté de s'entretenir avec ses livres, regarda sa prison avec assez d'indifférence. Sur le soir il se leva, il fit sa prière; et après avoir lu quelques chapitres de l'Alcoran avec la même tranquillité que s'il eût été dans son appartement au palais du sultan son père, il se coucha sans éteindre la lampe, qu'il laissa près de son lit, et s'endormit.

Dans cette tour, il y avait un puits qui servait de retraite pendant le jour à une fée nommée Maimoune, fille de Damriat, roi ou chef d'une légion de génies. Il était environ minuit, lorsque Maimoune s'élança légèrement au haut du puits pour aller par le monde, selon sa coutume, où la curiosité la porterait. Elle fut fort étonnée de voir de la lumière dans la chambre du prince Camaralzaman. Elle y entra, et sans s'arrê-

ter à l'esclave qui était couché à la porte, elle s'approcha du lit, dont la magnificence l'attira; et elle fut plus surprise qu'auparavant, de voir que quelqu'un y était couché.

Le prince Camaralzaman avait le visage à demi caché sous la couverture. Maimoune la leva un peu, et elle vit le plus beau jeune homme qu'elle eût jamais vu en aucun endroit de la terre habitable qu'elle avait souvent parcourue. « Quel éclat, dit-elle en elle-même, ou plutôt quel prodige de beauté ne doit-ce pas être, lorsque les yeux que cachent des paupières si bien formées sont ouverts! Quel sujet peut-il avoir donné pour être traité d'une manière si indigne du haut rang dont il est! » Car elle avait déjà appris de ses nouvelles, et elle se douta de l'affaire.

Maimoune ne pouvait se lasser d'admirer le prince Camaralzaman : mais enfin, après l'avoir baisé sur chaque joue et au milieu du front, sans l'éveiller, elle remit la couverture comme elle était auparavant, et prit son vol dans l'air. Comme elle se fut élevée bien haut vers la moyenne région, elle fut frappée d'un bruit d'ailes qui l'obligea de voler du même côté. En approchant, elle

connut que c'était un génie qui faisait ce bruit, mais un génie de ceux qui sont rebelles à Dieu; car pour Maimoune, elle était de ceux que le grand Salomon contraignit de reconnaître depuis ce temps-là.

Le génie, qui se nommait Danhasch, et qui était fils de Schamhourach, reconnut aussi Maimoune, mais avec une grande frayeur. En effet, il connaissait qu'elle avait une grande supériorité sur lui par sa soumission à Dieu. Il aurait bien voulu éviter sa rencontre, mais il se trouva si près d'elle, qu'il fallait se battre ou céder.

Danhasch prévint Maimoune: « Brave Maimoune, lui dit-il d'un ton de suppliant, jurez-moi par le grand nom de Dieu que vous ne me ferez pas de mal, et je vous promets, de mon côté, de ne pas vous en faire. »

« Maudit génie, reprit Maimoune, quel mal peux-tu me faire? Je ne te crains pas. Je veux bien t'accorder cette grâce, et je te fais le serment que tu me demandes. Dis-moi présentement d'où tu viens, ce que tu as vu, ce que tu as fait cette nuit? » « Belle dame, répondit Danhasch, vous me rencontrez à propos pour entendre quelque chose de merveilleux..... »

La sultane Scheherazade fut obligée de ne pas poursuivre son discours plus'avant, à cause de la clarté du jour qui se faisait voir. Elle cessa de parler, et la nuit suivante, elle continua en ces termes.

---

## CCXIV<sup>e</sup>. NUIT.

**SIRE**, dit-elle, Danhasch, le génie rebelle à Dieu, poursuivit, et dit à Maimoune :

« Puisque vous le voulez, je vous dirai que je viens des extrémités de la Chine, où elles regardent les dernières îles de cet hémisphère..... Mais, charmante Maimoune, dit ici Danhasch, qui tremblait de peur à la présence de cette fée, et qui avait de la peine à parler, vous me promettez au moins de me pardonner et de me laisser aller librement quand j'aurai satisfait à vos demandes. »

« Poursuis, poursuis, maudit, reprit Maimoune, et ne crains rien. Crois-tu que je sois une perfide comme toi, et que je sois capable de manquer au grand serment que je t'ai fait? Prends bien garde seulement de ne me rien dire qui ne soit vrai : autre-

ment je te couperai les ailes, et je te traiterai comme tu le mérites. »

Danhasch, un peu rassuré par ces paroles de Maimoune : « Ma chère dame, reprit-il, je ne vous dirai rien que de très-vrai; ayez seulement la bonté de m'écouter. Le pays de la Chine, d'où je viens, est un des plus grands et des plus puissans royaumes de la terre, d'où dépendent les dernières îles de cet hémisphère dont je vous ai déjà parlé. Le roi d'aujourd'hui s'appelle Gaïour, et ce roi a une fille unique, la plus belle qu'on ait jamais vue dans l'univers, depuis que le monde est monde. Ni vous, ni moi, ni les génies de votre parti ni du mien, ni tous les hommes ensemble, nous n'avons pas de termes propres, d'expressions assez vives, ou d'éloquence suffisante pour en faire un portrait qui approche de ce qu'elle est en effet. Elle a les cheveux d'un brun et d'une si grande longueur, qu'ils lui descendent beaucoup plus bas que les pieds, et ils sont en si grande abondance, qu'ils ne ressemblent pas mal à une de ces belles grappes de raisin dont les grains sont d'une grosseur extraordinaire, lorsqu'elle les a accommodés en boucles sur sa tête. Au-dessous de

ses cheveux, elle a le front aussi uni que le miroir le mieux poli, et d'une forme admirable; les yeux noirs à fleur de tête, brillans et pleins de feu; le nez ni trop long ni trop court; la bouche petite et vermeille; les dents sont comme deux files de perles, qui surpassent les plus belles en blancheur; et quand elle remue la langue pour parler, elle rend une voix douce et agréable, et elle s'exprime par des paroles qui marquent la vivacité de son esprit; le plus bel albâtre n'est pas plus blanc que sa gorge. De cette faible ébauche enfin, vous jugerez aisément qu'il n'y a pas de beauté au monde plus parfaite.

» Qui ne connaîtrait pas bien le roi, père de cette princesse, jugerait, aux marques de tendresse paternelle qu'il lui a données, qu'il en est amoureux. Jamais amant n'a fait pour la maîtresse la plus chérie ce qu'on lui a vu faire pour elle. En effet, la jalousie la plus violente n'a jamais fait imaginer ce que le soin de la rendre inaccessible à tout autre qu'à celui qui doit l'épouser, lui a fait inventer et exécuter. Afin qu'elle n'eût pas à s'ennuyer dans la retraite qu'il avait résolu qu'elle gardât, il lui a fait bâtir sept palais,

à quoi on n'a jamais rien vu ni entendu de pareil.

» Le premier palais est de cristal de roche, le second de bronze, le troisième de fin acier, le quatrième d'une autre sorte de bronze plus précieux que le premier et que l'acier, le cinquième de pierre de touche, le sixième d'argent, et le septième d'or massif. Il les a meublés d'une somptuosité inouïe, chacun d'une façon proportionnée à la manière dont ils sont bâtis. Il n'a pas oublié dans les jardins qui les accompagnent, les parterres de gazon ou émaillés de fleurs, les pièces d'eau, les jets d'eau, les canaux, les cascades, les bosquets plantés d'arbres à perte de vue, où le soleil ne pénètre jamais; le tout d'une ordonnance différente en chaque jardin. Le roi Gaiour enfin a fait voir que l'amour paternel seul lui a fait faire une dépense presque immense.

» Sur la renommée de la beauté incomparable de la princesse, les rois voisins les plus puissans envoyèrent d'abord la demander en mariage par des ambassades solennelles. Le roi de la Chine les reçut toutes avec le même accueil; mais comme il ne

voulait marier la princesse que de son consentement, et que la princesse n'agréait aucun des partis qu'on lui proposait, si les ambassadeurs se retiraient peu satisfaits, quant au sujet de leur ambassade, ils parlaient au moins très-contens des civilités et des honneurs qu'ils avaient reçus.

» Sire, disait la princesse au roi de la Chine, vous voulez me marier, et vous croyez par-là me faire un grand plaisir. J'en suis persuadée, et je vous en suis très-obligée. Mais où pourrais-je trouver ailleurs que près de votre majesté, des palais si superbes et des jardins si délicieux? J'ajoute que sous votre bon plaisir, je ne suis contrainte en rien, et qu'on me rend les mêmes honneurs qu'à votre propre personne. Ce sont des avantages que je ne trouverais en aucun autre endroit du monde, à quelque époux que je voulusse me donner. Les maris veulent toujours être les maîtres, et je ne suis pas d'humeur à me laisser commander.

» Après plusieurs ambassades, il en arriva une de la part d'un roi plus riche et plus puissant que tous ceux qui s'étaient présentés. Le roi de la Chine en parla à la princesse sa fille, et lui exagéra combien il lui

serait avantageux de l'accepter pour époux. La princesse le supplia de vouloir l'en dispenser, et lui apporta les mêmes raisons qu'auparavant. Il la pressa; mais au lieu de se rendre, la princesse perdit le respect qu'elle devait au roi son père. « Sire, lui dit-elle en colère, ne me parlez plus de ce mariage, ni d'aucun autre; sinon je m'enfoncerai le poignard dans le sein, et me délivrerai de vos importunités. »

» Le roi de la Chine, extrêmement indigné contre la princesse, lui repartit : « Ma fille, vous êtes une folle, et je vous traiterai en folle. » En effet, il la fit renfermer dans un seul appartement d'un de ses palais, et ne lui donna que dix vieilles femmes pour lui tenir compagnie et la servir, dont la principale était sa nourrice. Ensuite, afin que les rois voisins qui lui avaient envoyé des ambassades ne songeassent plus à elle, il leur dépêcha des envoyés pour leur annoncer l'éloignement où elle était pour le mariage. Et comme il ne douta pas qu'elle ne fût véritablement folle, il chargea les mêmes envoyés de faire savoir dans chaque cour que s'il y avait quelque médecin assez habile pour la guérir, il n'avait qu'à venir,

et qu'il la lui donnerait pour femme en récompense.

» Belle Maimoune, poursuivit Danhasch, les choses sont en cet état, et je ne manque pas d'aller régulièrement chaque jour contempler cette beauté incomparable, à qui je serais bien fâché d'avoir fait le moindre mal, nonobstant ma malice naturelle. Venez la voir, je vous en conjure : elle en vaut la peine. Quand vous aurez connu par vous-même que je ne suis pas un menteur, je suis persuadé que vous m'aurez quelque obligation de vous avoir fait voir une princesse qui n'a pas d'égale en beauté. Je suis prêt à vous servir de guide, vous n'avez qu'à commander. »

Au lieu de répondre à Danhasch, Maimoune fit de grands éclats de rire qui durèrent long-temps ; et Danhasch, qui ne savait à quoi en attribuer la cause, demeura dans un grand étonnement. Quand elle eut bien ri à plusieurs reprises : « Bon, bon, lui dit-elle, tu veux m'en faire accroire ! Je croyais que tu allais me parler de quelque chose de surprenant et d'extraordinaire, et tu me parles d'une chassieuse ! Eh, si, si : que dirais-tu donc, maudit, si

tu avais vu comme moi le beau prince que je viens de voir en ce moment, et que j'aime autant qu'il le mérite? Vraiment c'est bien autre chose; tu en deviendrais fou.»

« Agréable Maimoune, reprit Danhasch, oserais-je vous demander qui peut être ce prince dont vous me parlez? » « Sache, lui dit Maimoune, qu'il lui est arrivé à peu près la même chose qu'à la princesse dont tu viens de m'entretenir. Le roi son père voulait le marier à toute force : après de longues et de grandes importunités, il a déclaré franc et net qu'il n'en ferait rien; c'est la cause pourquoi, à l'heure que je te parle, il est en prison dans une vieille tour où je fais ma demeure, et où je viens de l'admirer. »

« Je ne veux pas absolument vous contredire, repartit Danhasch; mais, ma belle dame, vous me permettrez bien, jusqu'à ce que j'aie vu votre prince, de croire qu'aucun mortel ni mortelle n'approche de la beauté de ma princesse. » « Tais-toi, maudit, répliqua Maimoune, je te dis encore une fois que cela ne peut pas être. » « Je ne veux pas m'opiniâtrer contre vous, ajouta Danhasch; le moyen de vous convaincre si

je dis vrai ou faux, c'est d'accepter la proposition que je vous ai faite de venir voir ma princesse, et de me montrer ensuite votre prince. »

« Il n'est pas besoin que je prenne cette peine, reprit encore Maimoune : il y a un autre moyen de nous satisfaire l'un et l'autre ; c'est d'apporter ta princesse, et de la mettre à côté de mon prince sur son lit. De la sorte, il nous sera aisé, à moi et toi, de les comparer ensemble, et de vider notre procès. »

Danhasch consentit à ce que la fée souhaitait, et il voulait retourner à la Chine sur-le-champ. Maimoune l'arrêta : « Attends, lui dit-elle, viens que je te montre auparavant la tour où tu dois apporter ta princesse. » Ils volèrent ensemble jusqu'à la tour, et quand Maimoune l'eut montrée à Danhasch : « Va prendre ta princesse, lui dit-elle, et fais vite ; tu me trouveras ici. Mais écoute : j'entends au moins que tu me paieras une gageure, si mon prince se trouve plus beau que ta princesse, et je veux bien aussi t'en payer une, si ta princesse est plus belle... »

Le jour, qui se faisait voir assez clairement, obligea Scheherazade de cesser de parler. Elle reprit la suite la nuit suivante, et dit au sultan des Indes :

## CCXV°. NUIT.

**SIRE**, Danhasch s'éloigna de la fée, se rendit à la Chine, et revint avec une diligence incroyable, chargé de la belle princesse endormie. Maimoune la reçut et l'introduisit dans la chambre du prince Camaralzaman, où ils la posèrent ensemble sur le lit à côté de lui.

Quand le prince et la princesse furent ainsi à côté l'un de l'autre, il y eut une grande contestation sur la préférence de leur beauté, entre le génie et la fée. Ils furent quelque temps à les admirer et à les comparer ensemble sans parler. Danhasch rompit le silence : « Vous le voyez, dit-il à Maimoune, et je vous l'avais bien dit, que ma princesse était plus belle que votre prince. En doutez-vous présentement? »

« Comment, si j'en doute ! réprit Maimoune : oui, vraiment, j'en doute. Il faut que tu sois aveugle, pour ne pas voir que mon prince l'emporte de beaucoup au-dessus de ta princesse. Ta princesse est belle, je ne le désavoue pas ; mais ne te presse pas, et compare-les bien l'un avec

l'autre sans prévention, tu verras que la chose est comme je le dis. »

« Quand je mettrais plus de temps à les comparer davantage, reprit Danhasch, je n'en penserais pas autrement que ce que j'en pense. J'ai vu ce que je vois du premier coup d'œil, et le temps ne me ferait pas voir autre chose que ce que je vois. Cela n'empêchera pas néanmoins, charmante Maimoune, que je ne vous cède, si vous le souhaitez. » « Cela ne sera pas ainsi, reprit Maimoune : je ne veux pas qu'un maudit génie comme toi me fasse de grâce. Je mets la chose à un arbitre; et si tu n'y consens, je prends gain de cause sur ton refus. »

Danhasch, qui était prêt à avoir toute autre complaisance pour Maimoune, n'eut pas plutôt donné son consentement, que Maimoune frappa la terre de son pied. La terre s'entr'ouvrit, et aussitôt il en sortit un génie hideux, bossu, borgne et boiteux, avec six cornes à la tête, et les mains et les pieds crochus. Dès qu'il fut dehors, que la terre se fut rejointe, et qu'il eut aperçu Maimoune, il se jeta à ses pieds; et en demeurant un genou en terre, il lui

démanda ce qu'elle souhaitait de son très-humble service.

« Levez-vous , Caschcasch , lui dit-elle (c'était le nom du génie) ; je vous fais venir ici pour être juge d'une dispute que j'ai avec ce maudit Danhasch. Jetez les yeux sur ce lit , et dites-nous sans partialité qui vous paraît plus beau , du jeune homme ou de la jeune dame. »

Caschcasch regarda le prince et la princesse avec des marques d'une surprise et d'une admiration extraordinaires. Après qu'il les eut bien considérés sans pouvoir se déterminer : « Madame , dit-il à Maimoune , je vous avoue que je vous tromperais et que je me trahirais moi-même , si je disais que je trouve l'un plus beau que l'autre. Plus je les examine , et plus il me semble que chacun possède au souverain degré la beauté qu'ils ont en partage , autant que je puisse m'y connaître , et l'un n'a pas le moindre défaut par où l'on puisse dire qu'il cède à l'autre. Si l'un ou l'autre en a quelqu'un , il n'y a , selon mon avis , qu'un moyen pour en être éclairci. C'est de les éveiller l'un après l'autre , et que vous conveniez que celui qui témoignera plus

d'amour par son ardeur, par son empressement, et même par son emportement pour l'autre, aura moins de beauté en quelque chose. »

Le conseil de Caschcasch plut agréablement à Maimoune et à Danhasch. Maimoune se changea en puce, et sauta au cou de Camaralzaman. Elle le piqua si vivement qu'il s'éveilla et y porta la main; mais il ne prit rien. Maimoune avait été prompte à faire un saut en arrière, et à reprendre sa forme ordinaire, invisible néanmoins comme les deux génies, pour être témoin de ce qu'il allait faire.

En retirant la main, le prince la laissa tomber sur celle de la princesse de la Chine. Il ouvrit les yeux, et il fut dans la dernière surprise de voir une dame couchée près de lui, et une dame d'une si grande beauté. Il leva la tête, et s'appuya du coude pour la mieux considérer. La grande jeunesse de la princesse, et sa beauté incomparable, l'embrasèrent en un instant d'un feu auquel il n'avait pas encore été sensible, et dont il s'était gardé jusqu'alors avec tant d'aversion.

L'amour s'empara de son cœur de la

manière la plus vive, et il ne put s'empêcher que de s'écrier : « Quelle beauté ! quels charmes ! Mon cœur ! mon âme ! » Et en disant ces paroles, il la baisa au front, aux deux joues et à la bouche, avec si peu de précaution, qu'elle se fût éveillée si elle n'eût dormi plus fort qu'à l'ordinaire par l'enchantement de Danhasch.

» Quoi ! ma belle dame, dit le prince, vous ne vous éveillez pas à ces marques d'amour du prince Camaralzaman ! Qui que vous soyez, il n'est pas indigne du vôtre. » Il allait l'éveiller tout de bon ; mais il se retint tout à coup. « Ne serait-ce pas, dit-il en lui-même, celle que le sultan mon père voulait me donner en mariage ? Il a eu grand tort de ne me l'avoir pas fait voir plutôt. Je ne l'aurais pas offensé par ma désobéissance et par mon emportement si public contre lui, et il se fût épargné à lui-même la confusion que je lui ai donnée. » Le prince Camaralzaman se repentit sincèrement de la faute qu'il avait commise, et il fut encore sur le point d'éveiller la princesse de la Chine. « Peut-être aussi, dit-il en se reprenant, que le sultan mon père veut me surprendre : sans doute qu'il a envoyé cette

jeune dame pour éprouver si j'ai véritablement autant d'aversion pour le mariage, que je lui en ai fait paraître. Qui sait s'il ne l'a pas amenée lui-même, et s'il n'est pas caché pour se faire voir et me faire honte de ma dissimulation ? Cette seconde faute serait de beaucoup plus grande que la première. A tout événement, je me contenterai de cette bague pour me souvenir d'elle. »

C'était une fort belle bague, que la princesse avait au doigt. Il la tira adroitement et mit la sienne à la place. Aussitôt il lui tourna le dos, et il ne fut pas long-temps à dormir d'un sommeil aussi profond qu'auparavant, par l'enchantement des génies.

Dès que le prince Camaralzaman fut bien endormi, Danhasch se transforma en puce à son tour, et alla mordre la princesse au bas de la lèvre. Elle s'éveilla en sursaut, se mit sur son séant; et en ouvrant les yeux, elle fut fort étonnée de se voir couchée avec un homme. De l'étonnement elle passa à l'admiration, et de l'admiration à un épanchement de joie qu'elle fit paraître dès qu'elle eut vu que c'était un jeune homme si bien fait et si aimable.

Quoi ! s'écria-t-elle, est-ce vous que le

roi mon père m'avait destiné pour époux ? Je suis bien malheureuse de ne l'avoir pas su : je ne l'aurais pas mis en colère contre moi, et je n'aurais pas été si long-temps privée d'un mari que je ne puis m'empêcher d'aimer de tout mon cœur. *Eveillez-vous, éveillez-vous : il ne sied pas à un mari de tant dormir la première nuit de ses noces.* »

En disant ces paroles, la princesse prit le prince Camaralzaman par le bras, et l'agita si fort, qu'il se fût éveillé, si dans le moment Maimoune n'eût augmenté son sommeil en augmentant son enchantement. Elle l'agita de même à plusieurs reprises ; et comme elle vit qu'il ne s'éveillait pas : « Eh quoi ! reprit-elle, que vous est-il arrivé ? Quelque rival, jaloux de votre bonheur et du mien, aurait-il eut recours à la magie, et vous aurait-il jeté dans cet assoupissement insurmontable, lorsque vous devez être plus éveillé que jamais ? » Elle lui prit la main ; en la baisant tendrement, elle s'aperçut de la bague qu'il avait au doigt. Elle la trouva si semblable à la sienne, qu'elle fut convaincue que c'était elle-même, quand elle eut vu qu'elle en avait une autre. Elle ne comprit pas comment cet échange

s'était fait ; mais elle ne douta pas que ce ne fût la marque certaine de leur mariage. Lassée de la peine inutile qu'elle avait prise pour l'éveiller, et assurée, comme elle le pensait, qu'il ne lui échapperait pas : « Puisque je ne puis venir à bout de vous éveiller, dit-elle, je ne m'opiniâtre pas davantage à interrompre votre sommeil : à nous revoir. » Après lui avoir donné un baiser à la joue en prononçant ces dernières paroles, elle se recoucha et mit très-peu de temps à se rendormir.

Quand Maimoune vit qu'elle pouvait parler sans craindre que la princesse de la Chine se réveillât : « Hé bien ! maudit, dit-elle à Danhasch, as-tu vu ? Est-tu convaincu que ta princesse est moins belle que mon prince ? Va, je veux bien te faire grâce de la gageure que tu me dois. Une autre fois crois-moi quand je t'aurai assuré quelque chose. » En se tournant du côté de Casch-casch : « Pour vous, ajouta-t-elle, je vous remercie. Prenez la princesse avec Danhasch, et remportez-la ensemble dans son lit, où il vous mènera. » Danhasch et Casch-casch exécutèrent l'ordre de Maimoune, et Maimoune se retira dans son puits....

Le jour qui commençait à paraître, imposa silence à la sultane Scheherazade. Le sultan des Indes se leva, et la nuit suivante la sultane continua de lui raconter le même conte en ces termes :

---

---

## CCXVI°. NUIT.

SUITE DE L'HISTOIRE DE CAMARALZAMAN.

**SIRE**, dit-elle, le prince Camaralzaman, en s'éveillant le lendemain matin, regarda à côté de lui, si la dame qu'il avait vue la même nuit y était encore. Quand il vit qu'elle n'y était plus : « Je l'avais bien pensé, dit-il en lui-même, que c'était une surprise que le roi mon père voulait me faire : je me sais bon gré de m'en être gardé. » Il éveilla l'esclave qui dormait encore, et le pressa de venir l'habiller sans lui parler de rien. L'esclave lui apporta le bassin et l'eau ; il se lava, et, après avoir fait sa prière, il prit un livre, et lut quelque temps.

Après ces exercices ordinaires, Camaralzaman appela l'esclave : « Viens ça, lui dit-il, et ne mens pas. Dis-moi comment

est venue la dame qui a couché cette nuit avec moi , et qui l'a amenée. »

« Prince, répondit l'esclave avec un grand étonnement, de quelle dame entendez-vous parler? » « De celle, te dis-je, reprit le prince, qui est venue, ou qu'on a amenée ici cette nuit, et qui a couché avec moi. »

« Prince, répartit l'esclave, je vous jure que je n'en sais rien. Par où cette dame serait-elle venue, puisque je couche à la porte? »

« Tu es un menteur, maraud, répliqua le prince, et tu es d'intelligence pour m'affliger davantage et me faire enrager. » En disant ces mots, il lui appliqua un soufflet, dont il le jeta par terre; et après l'avoir foulé long-temps sous les pieds, il le lia au-dessous des épaules avec la corde du puits, le descendit dedans, et le plongea plusieurs fois dans l'eau par-dessus la tête : « Je te noierai, s'écria-t-il, si tu ne me dis promptement qui est la dame, et qui l'a amenée. »

L'esclave, furieusement embarrassé, et moitié dans l'eau, moitié dehors, dit en lui-même : « Sans doute que le prince a perdu l'esprit de douleur, et je ne puis échapper que par un mensonge. Prince, dit-il d'un ton de suppliant, donnez-moi la

vie, je vous en conjure ; je promets de vous dire la chose comme elle est. »

Le prince retira l'esclave, et le pressa de parler. Dès qu'il fut hors du puits : « Prince, lui dit l'esclave en tremblant, vous voyez bien que je ne puis vous satisfaire dans l'état où je suis ; donnez-moi le temps d'aller changer d'habit auparavant. » « Je te l'accorde, reprit le prince ; mais fais vite, et prends bien garde de ne me pas cacher la vérité. »

L'esclave sortit, et après avoir fermé la porte sur le prince, il courut au palais dans l'état où il était. Le roi s'y entretenait avec son premier visir, et se plaignait à lui de la mauvaise nuit qu'il avait passée au sujet de la désobéissance et de l'emportement si criminel du prince son fils, en s'opposant à sa volonté.

Ce ministre tâchait de le consoler, et de lui faire comprendre que le prince lui-même lui avait donné lieu de le réduire. « Sire, lui disait-il, votre majesté ne doit pas se repentir de l'avoir fait arrêter. Pourvu qu'elle ait la patience de le laisser quelque temps dans sa prison, elle doit se persuader qu'il abandonnera cette fougue de jeunesse, et

qu'enfin il se soumettra à tout ce qu'elle exigera de lui. »

Le grand-visir achevait ces derniers mots, lorsque l'esclave se présenta au roi Schah-zaman. « Sire, lui dit-il, je suis bien fâché de venir annoncer à votre majesté une nouvelle qu'elle ne peut écouter qu'avec un grand déplaisir. Ce qu'il dit d'une dame qui a couché cette nuit avec lui, et l'état où il m'a mis, comme votre majesté le peut voir, ne font que trop connaître qu'il n'est plus dans son bon sens. » Il fit ensuite le détail de tout ce que le prince Camaralzaman avait dit, et de la manière dont il l'avait traité, en des termes qui donnèrent créance à son discours.

Le roi, qui ne s'attendait pas à ce nouveau sujet d'affliction : « Voici, dit-il à son premier ministre, un incident des plus fâcheux, bien différent de l'espérance que vous me donniez tout à l'heure. Allez, ne perdez pas de temps : voyez vous-même ce que c'est, et venez m'en informer. »

Le grand-visir obéit sur-le-champ, et en entrant dans la chambre du prince, il le trouva assis et fort tranquille, avec un livre à la main, qu'il lisait. Il le salua, et après

qu'il se fut assis près de lui : « Je veux un grand mal à votre esclave, lui dit-il, d'être venu effrayer le roi votre père par la nouvelle qu'il vient de lui apporter. »

« Quelle est cette nouvelle, reprit le prince, qui peut lui avoir donné tant de frayeur ? J'ai un sujet bien plus grand de me plaindre de mon esclave. »

« Prince, repartit le visir, à Dieu ne plaise que ce qu'il a rapporté de vous soit véritable ! Le bon état où je vous vois, et où je prie Dieu qu'il vous conserve, me fait connaître qu'il n'en est rien. » « Peut-être, répliqua le prince, qu'il ne s'est pas bien fait entendre. Puisque vous êtes venu, je suis bien aise de demander à une personne comme vous, qui devez en savoir quelque chose, où est la dame qui a couché cette nuit avec moi. »

Le grand-visir demeura comme hors de lui-même à cette demande. « Prince, répondit-il, ne soyez pas surpris de l'étonnement que je fais paraître sur ce que vous me demandez. Serait-il possible, je ne dis pas qu'une dame, mais qu'aucun homme au monde eût pénétré de nuit jusqu'en ce lieu, où l'on ne peut entrer que par la porte,

et qu'en marchant sur le ventre de votre esclave ? De grâce , rappelez votre mémoire et vous trouverez que vous avez eu un songe qui vous a laissé cette forte impression. »

« Je ne m'arrête pas à votre discours, reprit le prince d'un ton plus haut : je veux savoir absolument qu'est devenue cette dame ; et je suis ici dans un lieu où je saurai me faire obéir. »

A ces paroles fermes , le grand-visir fut dans un embarras qu'on ne peut exprimer , et il songea au moyen de s'en tirer le mieux qu'il lui serait possible. Il prit le prince par la douceur , et il lui demanda , dans les termes les plus humbles et les plus ménagés , si lui-même il avait vu cette dame.

« Oui , oui , repartit le prince , je l'ai vue , et je me suis fort bien aperçu que vous l'avez apostée pour me tenter. Elle a fort bien joué le rôle que vous lui avez prescrit , de ne pas dire un mot , de faire la dormeuse , et de se retirer dès que je serai endormi. Vous le savez , sans doute , et elle n'aura pas manqué de vous en faire le récit. »

« Prince , répliqua le grand-visir , je vous jure qu'il n'est rien de tout ce que je viens d'entendre de votre bouche , et que le roi

vosre père et moi nous ne vous avons pas envoyé la dame dont vous parlez ; nous n'en avons pas même eu la pensée. Permettez-moi de vous dire encore une fois que vous n'avez vu cette dame qu'en songe. »

« Vous venez donc pour vous moquer aussi de moi , répliqua encore le prince en colère , et pour me dire en face que ce que je vous dis est un songe. » Il le prit aussitôt par la barbe , et il le chargea de coups aussi long-temps que ses forces le lui permirent.

Le pauvre grand-visir essuya patiemment toute la colère du prince Camaralzaman par respect. « Me voilà , dit-il en lui-même , dans le même cas que l'esclave : trop heureux si je puis échapper comme lui d'un si grand danger ! » Au milieu des coups dont le prince le chargeait encore : « Prince , s'écria-t-il , je vous supplie de me donner un moment d'audience. » Le prince , las de frapper , le laissa parler.

« Je vous avoue , prince , dit alors le grand-visir en dissimulant , qu'il est quelque chose de ce que vous croyez. Mais vous n'ignorez pas la nécessité où est un ministre d'exécuter les ordres du roi son maître. Si vous avez la bonté de me le per-

mettre, je suis prêt à aller lui dire de votre part ce que vous m'ordonnez. » « Je vous le permets, lui dit le prince : allez ; et dites-lui que je veux épouser la dame qu'il m'a envoyée ou amenée, et qui a couché cette nuit avec moi. Faites promptement, et apportez-moi la réponse. » Le grand-visir fit une profonde révérence en le quittant, et il ne se crut délivré que quand il fut hors de la tour, et qu'il eut refermé la porte sur le prince.

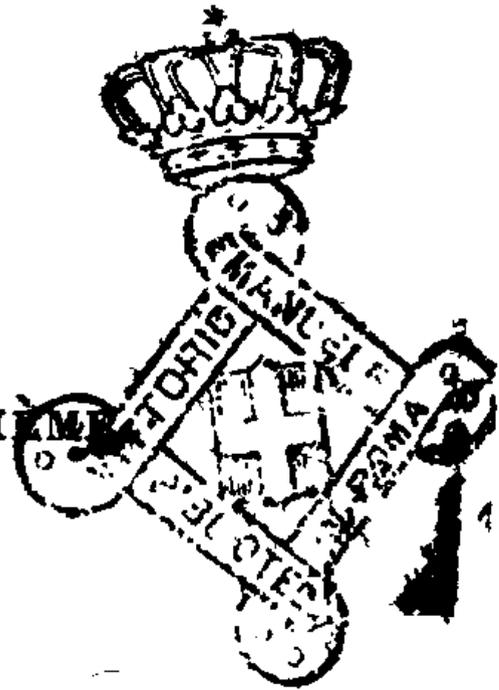
Le grand-visir se présenta devant le roi Schahzaman avec une tristesse qui l'affligea d'abord. « Eh bien, lui demanda ce monarque, en quel état avez-vous trouvé mon fils ? » « Sire, répondit ce ministre, ce que l'esclave a rapporté à votre majesté n'est que trop vrai. » Il lui fit le récit de l'entretien qu'il avait eu avec Camaralzaman, de l'emportement de ce prince, dès qu'il eut entrepris de lui représenter qu'il n'était pas possible que la dame dont il parlait eût couché avec lui ; du mauvais traitement qu'il avait reçu de lui, et de l'adresse dont il s'était servi pour échapper de ses mains.

Schahzaman d'autant plus mortifié qu'il aimait toujours le prince avec tendresse,

voulut s'éclaircir de la vérité par lui-même ;  
il alla le voir à la tour , et mena le grand-  
visir avec lui...

• « Mais , sire , dit ici la sultane Schehera-  
zade en s'interrompant , je m'aperçois que  
le jour commence à paraître. » Elle garda  
le silence ; et la nuit suivante , en reprenant  
son discours , elle dit au sultan des Indes :

FIN-DU TOME TROISIEME



# TABLE

## DU TOME TROISIÈME.

CXLVI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	Page	5
CXLVII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		9
CXLVIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		13
CXLIX <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		17
CL <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		20
Histoire racontée par le médecin juif. . . .	<i>Ibid.</i>	
CLI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		24
CLII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		28
CLIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		32
CLIV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		35
CLV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		39
CLVI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		46
CLVII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		49
Histoire que raconta le tailleur. . . . .		53
CLVIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		55
CLIX <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		60
CLX <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		65
CLXI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		69
CLXII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		73
CLXIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		76
CLXIV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		79
CLXV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		83
CLXVI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		90
Histoire du barbier. . . . .		95
CLXVII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .		96
Histoire du premier frère du barbier . . . .		109

	Page
CLXVIIIe. NUIT. . . . .	102
CLXIXe. NUIT. . . . .	106
CLXXe. NUIT. . . . .	109
Histoire du second frère du barbier. . . . .	111
CLXXIe. NUIT. . . . .	115
CLXXIIe. NUIT. . . . .	121
CLXXIIIe. NUIT. . . . .	124
Histoire du troisième frère du barbier. . . . .	<i>ibid.</i>
CLXXIVe. NUIT. . . . .	131
Histoire du quatrième frère du barbier . . . . .	135
CLXXVe. NUIT. . . . .	140
CLXXVIe. NUIT. . . . .	144
Histoire du cinquième frère du barbier. . . . .	145
CLXXVIIe. NUIT. . . . .	150
CLXXVIIIe. NUIT. . . . .	156
CLXXIXe. NUIT. . . . .	160
CLXXXe. NUIT. . . . .	166
Histoire du sixième frère du barbier. . . . .	168
CLXXXIe. NUIT. . . . .	173
CLXXXIIe. NUIT. . . . .	179
CLXXXIIIe. NUIT. . . . .	184
CLXXXIVe. NUIT. . . . .	188
CLXXXVe. NUIT. . . . .	192
Histoire d'Aboulhassan Ali Ebn Bear, et de Schemselnihar, favorite du calife Haroun Alraschid. . . . .	193
CLXXXVIe. NUIT. . . . .	198
CLXXXVIIe. NUIT. . . . .	206
CLXXXVIIIe. NUIT. . . . .	210
CLXXXIXe. NUIT. . . . .	217
CXCe. NUIT. . . . .	222
CXCIe. NUIT. . . . .	228

	Page
CXCII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	235
CXCIII <sup>e</sup> . NUIT . . . . .	240
CXCIV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	247
CXCV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	251
CXCVI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	256
CXCVII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	257
CXCVIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	261
CXCIX <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	267
CC <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	272
CCI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	277
CCII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	282
CCIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	288
CCIV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	293
CCV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	300
CCVI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	308
CCVII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	315
CCVIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	322
CCIX <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	329
CCX <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	336
CCXI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	346
<b>Histoire des amours de Camaralzaman, prince de l'île des Enfans de Khaledan, et de Ba- doure, princesse de la Chine. . . . .</b>	<i>Ibid.</i>
CCXII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	353
CCXIII <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	357
CCXIV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	367
CCXV <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	376
CCXVI <sup>e</sup> . NUIT. . . . .	384
<b>Suite de l'histoire de Camaralzaman. . . . .</b>	<i>Id.</i>

FIN DE LA TABLE.